

# **Contes et légendes d'Haïti**

**Marcelin, Thoby Ph.  
Marcelin, P.**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

PH-THOBY MARCELIN ET P. MARCELIN

# CONTES ET LÉGENDES D'HAÏTI



**FERNAND NATHAN**

Contes et légendes de tous pays

# CONTES ET LÉGENDES D'HAÏTI

*Par*  
*Philippe Thoby-Marcelin*  
*Et Pierre Marcelin*

*Illustrations de*  
*Philippe Degrave*

*Édition : NATHAN*

*À M<sup>me</sup> May Humbert, de qui nous tenons  
la plupart des « Contes et Légendes d'Haïti »,  
ce recueil est dédié  
en témoignage d'admiration et de reconnaissance.*

# GLOSSAIRE

BOCCOR : sorcier.

CABRI : personnification de la chèvre en tant qu'espèce.

COUI : moitié de calebasse servant de récipient.

GOURDE : monnaie haïtienne. Vient de l'espagnol *peso gordo*, piastre forte.

MACAQUE : singe.

MAN : diminutif de maman.

MORNE : petite montagne isolée.

PISTACHE : arachide.

SOR : sœur.

TI : petit.

# COMMENT CHRÉTIEN DEVINT ROI DE LA CRÉATION



OICI. Par un beau matin, du temps que Lion régnait sur toute la terre, Cabri était descendu dans la plaine afin de se dégourdir les membres. Il cheminait à petits pas le long de la rivière, s'arrêtant quelquefois pour réfléchir ou seulement brouter une touffe d'herbes, lorsque tout à coup, il remarque sur le bord opposé une étrange bête qui se tenait debout sur ses pattes postérieures et, se servant des deux autres, enlevait tout bonnement sa peau.

« Ho-ho ! ho-ho ! ne me dites pas ! » fait Cabri, qui n'en croyait pas ses yeux. Et pour ne pas éveiller l'attention de la bête, il se cache derrière un gros arbre.

La bête plie soigneusement la peau, la dépose sur une pierre, entre dans l'eau, et – tel un poisson qui prend ses ébats – plonge et reparaît tour à tour. S'étant bien divertie de la sorte, elle sort enfin de la rivière, reprend sa peau, et s'en habille de nouveau.

« Ho-ho ! ho-ho ! » fait encore Cabri, qui n'en revenait toujours pas.

Mais la bête n'avait pas encore fini de l'étonner. Elle s'étend commodément à l'ombre d'un manguier, introduit une patte dans son sac, en retire un drôle d'objet qu'elle porte à sa bouche, où il demeure suspendu comme une petite queue au bout épais et recourbé. Elle sort ensuite un bâtonnet, l'approche soigneusement de l'objet, et rend aussitôt de la fumée par les narines.

Estimant qu'il en avait assez vu, Cabri s'éloigne furtivement sous le couvert des broussailles. Puis, s'étant assuré qu'il avait mis, entre la

bête et lui, une distance suffisante pour qu'elle ne l'aperçoive pas, il part comme une flèche, galope, galope, et se rend directement chez Lion, où il arrive tout en sueur. Il veut raconter son aventure sur-le-champ, mais ne parvient pas à se faire entendre, tant il est essoufflé. On le fait asseoir pour reprendre haleine, et il ne tarde pas à se remettre de ses émotions. Il fait alors un récit très détaillé de tout ce qu'il venait de voir.

Lion rugit de colère, et la terre tremble.

— C'est trop fort, ça ! dit-il. Un étranger se baigne dans la rivière sans ma permission ! Je m'en vais le châtier à l'instant même.

Il rassemble tous les animaux de sa cour, et dit à Cabri :

— Conduis-nous à l'endroit où tu as vu cette bête insolente.

Lorsqu'ils arrivent au bord de la rivière, ils trouvent la bête encore étendue à l'ombre du manguier, et rendant de la fumée non seulement par les narines, mais aussi par la bouche. Lion rugit une nouvelle fois, et la terre tremble. Cependant, la bête ne bronche pas. Loin de paraître émue, elle continue de fumer.

Surpris du sang-froid de l'animal, qui ne lui prêtait pas la moindre attention, Lion franchit la rivière d'un seul bond, et lui demande :

— Que fais-tu là ?

— Tu vois, répond la bête, je fume ma pipe.

Lion dit :

— Je veux fumer, moi aussi.

— Volontiers, dit la bête. Seulement, je ne peux pas te passer cette misérable pipe, car elle est trop petite pour un personnage de ton importance. Je vais t'en offrir une autre, bien plus grande, et qui conviendra mieux aux nobles dimensions de ta bouche.

Là-dessus, elle prend son fusil, en introduit le canon dans la gueule de Lion, presse la gâchette. Le coup part, et Lion se roule aussitôt dans la poussière, la mâchoire fracassée. Les autres animaux reculent, épouvantés. Alors, la bête (on a sûrement deviné qu'il s'agissait de Chrétien, l'homme) dit à Lion, qui gémissait de douleur et de honte :

— Je suis désormais le roi de la Création.

Et tous les animaux de proclamer en chœur :

— Tu es le roi de la Création !

Il en est toujours ainsi, comme vous le savez.



# L'ORIGINE DES LAMPES



À COMMENCEMENT, le ciel était tout près de la terre. Lorsque le soir descendait, les hommes n'avaient pas besoin de lampes pour éclairer leurs maisons, car les étoiles brillaient tout autant que le soleil. Mais leur lumière était douce, d'une belle couleur bleue.

Il y avait aussi une très, très grande femme. Quand elle s'asseyait au bord de l'eau pour faire sa lessive, sa tête dépassait les montagnes.

Or, un matin que la femme balayait sa cour, les nuages s'amuserent à lui faire des agaceries, lui chatouillant le cou et lui tirant les oreilles. Ils étaient de bonne humeur ce jour-là, parce que le soleil les avait habillés de jolies couleurs roses et dorées ; mais il se trouvait que la femme entendait mal la plaisanterie. Elle ne tarda guère à se fâcher.

— Dites donc, petits effrontés, allez-vous me laisser tranquille à la fin ? grogna-t-elle, en fronçant les sourcils.

Hélas ! c'était comme si elle ne leur avait rien dit. Les nuages lui entraient dans les oreilles, la bouche, le nez, les yeux, si bien que sa tête bourdonnait et qu'elle n'arrêtait pas d'éternuer, de tousser et de pleurer.

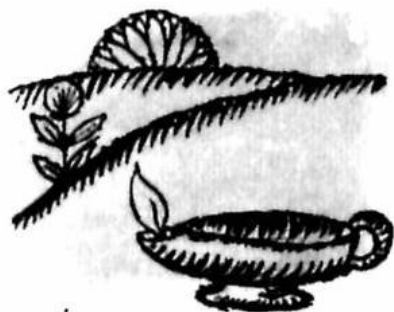
— Si vous ne cessez de me tourmenter, leur dit-elle, je vous chasserai d'ici à coups de balai.

Les nuages éclatèrent de rire, et continuèrent de plus belle à lui faire des agaceries.

— Allez-vous-en ! cria-t-elle à la fin.

Et elle les frappa rudement de son balai. Les nuages se sauvèrent. Le ciel, pris de peur lui aussi, se retira. Il monta haut dans l'espace, loin, très loin, emmenant avec lui tous ses habitants, y compris Dieu, les anges et les saints.

Et lorsque le soleil se coucha, les hommes furent obligés d'allumer des lampes pour éclairer leurs maisons, car le ciel s'était tellement éloigné de la terre que la lumière des étoiles, affaiblie par la distance, ne leur permettait plus de voir comme auparavant.



# CRABE



UNJOURS, Crabe n'avait point de carapace sur son dos, mais il avait bon cœur, et c'est de là que lui est venue sa difformité. Il faut dire aussi qu'il s'était mêlé – sans penser à mal, bien entendu – d'une chose qui ne le regardait pas. Du moins, c'est ce que racontait ma grand-mère, qui avait beaucoup d'expérience et de savoir.

Il y avait en ce temps-là, disait-elle, une vieille et méchante femme qui, voulant passer pour une personne charitable, avait recueilli un petit orphelin du nom d'Alovi. Elle le faisait travailler comme un bourricot, le battait à tout propos. Et chaque jour, à l'heure des repas, elle lui demandait :

— Sais-tu comment je m'appelle ?

— Non, grand-mère, répondait-il invariablement, car il ne savait pas le nom de la vieille femme.

Et alors, d'une voix sèche, elle lui disait :

— Tant que tu ne le sauras pas, je ne te donnerai pas à manger.

De sorte que le pauvre Alovi était obligé de se contenter des restes qu'il trouvait dans la boîte à ordures.

Or, un matin qu'il s'était accroupi au bord de la rivière pour laver des tripes de porc, Crabe, qui n'avait rien mangé depuis la veille, sortit de son trou, et lui demanda « un petit morceau de viande ». Alovi s'empressa de le lui donner. Crabe le remercia, et avant de s'en aller, lui dit gentiment :

— Puis-je, à mon tour, faire quelque chose pour toi ?

— Oui, monsieur Crabe. Dites-moi seulement, si vous le savez, le nom de la vieille femme qui m'a recueilli chez elle.

— Si je le sais ! fit Crabe, souriant. Elle s'appelle Kadiamanga-qui-

porte-un-cercueil-sur-la-tête.

— Dieu vous le rendra, monsieur Crabe, dit Alovi, qui déjà se voyait assis devant un bon plat de tripes odorantes, relevées d'ail et de piment.

À midi, comme d'habitude ; la vieille femme lui demanda :

— Sais-tu enfin comment je m'appelle ?

— Oui, grand-mère. Tu t'appelles Kadiamanga-qui-porte-un-cercueil-sur-la-tête.

— Qui te l'a dit ?

— Personne, non, grand-mère. J'ai trouvé ton nom ce matin, tandis que je lavais les tripes dans la rivière.

— Tu mens ! cria-t-elle, en lui donnant, au lieu de la récompense promise, une bonne paire de gifles.

Et de l'interroger à nouveau :

— C'est Pigeon qui te l'a dit ?

— Non, grand-mère.

— C'est Coq ?

— Non, grand-mère.

— Alors, c'est Dindon ?

— Non, grand-mère.

Bref, questionnant Alovi de la sorte, la méchante vieille nomma tous ceux-là que l'enfant pouvait avoir rencontrés dans la matinée, et comme il lui faisait toujours la même réponse, elle s'emporta contre lui à la fin et, une nouvelle fois, le gifla :

— Tu ne veux point parler, sale petite bête ! Mais je finirai bien par savoir la vérité.

Elle s'empara vivement d'un petit *coui*, le remplit de boue, et sortit sur la grand-route. La première personne qu'elle rencontra, ce fut Cheval. Et, aussitôt, elle se mit à chanter :

*Cheval ! Ô Cheval !*

*Cheval ! Ô Cheval !*

*Est-ce toi qui as dit au petit garçon que je m'appelle Kadiamanga-qui-  
porte-un-cercueil-sur-la-tête ?*

Et Cheval de lui répondre :

*Non, non, grand-mère !*

*Non, non, grand-mère !*

*C'est pas moi qui ai dit au petit garçon que tu t'appelles Kadiamanga-  
qui-porte-un-cercueil-sur-la-tête.*

Chemin faisant la vieille femme rencontra, l'un après l'autre, Bœuf, Bourrique, Mouton, Cabri, puis Cochon, et à chacun d'eux elle posa la

même question, et tous lui firent la même réponse que Cheval. Enfin, elle aperçut compère Crabe, qui se promenait au bord de l'eau. Elle chanta :

*Crabe ! Ô Crabe !*

*Crabe ! Ô Crabe !*

*Est-ce toi qui as dit au petit garçon que je m'appelle Kadiamanga-qui-  
porte-un-cercueil-sur-la-tête ?*

Crabe, qui ne savait pas mentir, lui répondit :

*Oui, oui, grand-mère !*

*Oui, oui, grand-mère !*

*C'est moi qui ai dit au petit garçon que tu t'appelles Kadiamanga-qui-  
porte-un-cercueil-sur-la-tête.*

— Ah ! fit la méchante vieille, je le savais bien, que c'était toi !

Et elle lança à toute volée le petit *coui* rempli de boue, qui alla tout droit se coller sur le dos de Crabe. Et, après avoir bien ri du mauvais tour qu'elle venait de lui jouer, elle lui dit :

— Tu porteras toujours cette carapace, espèce de crabe !



# SI DIEU VEUT



NE FOIS, sentant le besoin de se distraire de ses importantes occupations, le bon Dieu était descendu du ciel pour faire un petit tour sur la terre. Afin de ne pas être reconnu, il s'était déguisé en mendiant ; mais il était suivi de son fidèle compagnon, l'ancêtre des chiens, qui parlait encore en ce temps-là. Et, tout en cheminant, ils devisaient de choses et d'autres comme de vieux copains, quand l'attention du bon Dieu fut attirée par trois paysans qui défrichaient un terrain.

— Bonjour, cousins, leur dit-il. Et la santé ?

— Pas mauvaise, cousin. Et la vôtre ?

— Pas mauvaise non plus, grâce à Dieu.

Le bon Dieu fit semblant de réfléchir, et dit enfin :

— Ce terrain me semble dur à défricher. Quand donc pensez-vous terminer votre tâche ?

— Demain soir, avant le coucher du soleil, répondirent les paysans d'un air convaincu.

Et de se remettre à la besogne. Et le bon Dieu de murmurer entre ses dents qu'ils étaient sans doute de rudes travailleurs, mais qu'ils manquaient de savoir-vivre : "Comme si demain leur appartenait !" Néanmoins, il leur souhaita bonne chance, et reprit sa promenade, toujours suivi de son fidèle compagnon.

Le lendemain matin, lorsque les paysans revinrent sur le terrain pour achever leur travail, ils trouvèrent la partie qu'ils avaient défrichée plus embroussaillée qu'elle ne l'était auparavant. Ils maugrèrent bien contre l'entêtement des mauvaises herbes, mais se remirent à la besogne avec plus d'acharnement que la veille.

Et ce jour-là, comme par hasard, le bon Dieu vint encore à passer,

toujours déguisé en mendiant et suivi de son chien. Le défrichage en était déjà au même point que le matin précédent. Et, après les salutations d'usage, le bon Dieu dit aux paysans :

— Il me semble que votre travail n'avance guère. Dites-moi, quand donc pensez-vous le terminer ?

— Demain soir, avant la tombée de la nuit.

Et le lendemain, la même chose se répétait : les broussailles avaient repoussé, plus vigoureuses que précédemment. Et sur la question que leur fit le bon Dieu à cet égard, les paysans répondirent avec la plus grande assurance qu'ils finiraient leur travail le lendemain, avant la nuit. Et il en fut ainsi les jours suivants.

Mais un midi qu'il faisait très chaud, le bon Dieu s'assit sous un arbre, non loin du terrain que les paysans défrichaient, et envoya le chien leur demander un peu d'eau pour étancher la soif qui lui desséchait le gosier.

Or, les trois hommes étaient en train de cuire sous la cendre des patates douces pour leur déjeuner. Et le chien, qui n'avait rien pris depuis le matin, en fut tout excité. Agitant vivement la queue, il dit aux paysans :

— Si vous me faites cadeau d'une de ces excellentes patates et me donnez un peu d'eau pour mon maître, je vous révélerai un secret qui vous sera très utile à l'avenir.

— Donne-nous d'abord le secret, répondirent-ils. S'il peut nous être d'une quelconque utilité, comme tu le prétends, nous te donnerons avec plaisir ce que tu nous demandes.

Le chien acquiesça, et leur dit :

— Vous prenez mon maître pour un pauvre, mais en cela vous vous trompez absolument. C'est le bon Dieu, notre créateur, qui s'est déguisé en mendiant pour mettre votre reconnaissance à l'épreuve. Aussi, lorsque tout à l'heure il vous posera sa question habituelle, ayez soin d'ajouter "grâce à Dieu" à votre réponse, et vous verrez que cette nuit les broussailles ne repousseront pas dans votre terrain.

Les paysans, satisfaits du renseignement, s'empressèrent de donner au chien ce qu'il leur avait demandé. Il mangea d'abord la patate, s'essuya le museau, et s'en fut en courant apporter l'eau à son maître. Et le bon Dieu, ayant étanché sa soif, reprit sa promenade. Passant près des paysans, il s'arrêta comme les autres jours, et leur dit :

— Bonjour, cousins.

— Bonjour, papa, répondirent-ils avec le plus grand respect.

— Et la santé, cousins ?

— Pas mauvaise, grâce à Dieu.

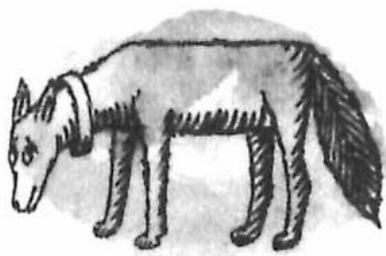
— Il me semble que votre travail n'a guère progressé depuis le premier jour. Quand donc pensez-vous l'achever ?

— Demain soir, si Dieu veut.

À ces mots, le bon Dieu fronça les sourcils, et regarda sévèrement le chien, qui, tout confus et la queue entre les jambes, baissa la tête. Et le Seigneur, s'efforçant de sourire (car il était très fâché), prit congé des paysans, après leur avoir souhaité bonne chance. Mais, en s'éloignant, il dit au chien :

— Ton indiscrétion te coûtera cher.

Il lui enleva, ainsi qu'à ses descendants, le don de la parole, et les plaça pour toujours sous la tutelle de l'homme.





# LE PARI DE TI-JEAN



IL ÉTAIT une fois un petit garçon du nom de Ti-Jean. Par la taille, il n'était pas différent des enfants de son âge ; mais, pour l'intelligence et le courage, sa précocité tenait du prodige. On raconte en effet qu'aussitôt après sa naissance il se dressa sur ses pieds, s'arma d'un fusil, et dit à sa mère :

— Je ne peux pas rester dans tes jupes ainsi qu'une petite fille. Je veux gagner ma vie comme un homme. Sers-moi un bon plat, et donne-moi des habits propres : je vais chercher du travail.

La mère lui donna à manger, et fit un paquet de ses vêtements. Elle était toute chagrine qu'à son âge il voulût travailler, mais elle ne lui en fit pas le moindre reproche. Et lorsqu'elle lui remit le paquet, elle tourna la tête pour ne pas lui laisser voir qu'elle pleurait. Ti-Jean prit congé d'elle aussitôt, et s'éloigna d'un pas ferme et résolu.

Après plusieurs jours de marche, il arrive à la maison de Diable, et voit, au-dessus de la porte, cet écriteau : “Je ne me fâche jamais.” Il entre dans la maison, et dit :

— Bonjour, monsieur Diable. N'auriez-vous pas besoin de quelqu'un pour prendre soin de vos bêtes et de votre jardin ?

Considérant la taille minuscule de Ti-Jean, Diable se tord de rire. Il se tape les cuisses. Puis, s'étant bien diverti de la sorte, il se dit : “Ce petit bonhomme est un effronté. Je m'en vais lui donner une correction dont il se souviendra toute sa vie.” Diable prend Ti-Jean au collet, et de son bâton, il le frappe à tour de bras. Ti-Jean ne pousse pas un cri, il ne fait même pas une grimace de douleur : il suce son petit doigt, et rêve. Diable continue à le battre, et Ti-Jean rêve toujours. À la fin, Diable est fatigué, il a mal au bras. Il jette son bâton, et dit :

— Je n'avais pas rossé défunt mon fils autant que toi ; cependant, je l'ai tué !

Alors, Ti-Jean, feignant la surprise :

— Quoi, monsieur Diable, vous m'avez battu ?

Satisfait de la réponse, Diable lui dit :

— C'est bon. Puisque tu es si fort, je te prends à mon service.

— Merci, monsieur Diable, grand merci ! dit Ti-Jean. Je ne connais pas encore vos conditions, mais ça ne fait rien : je les accepte d'avance. Seulement, j'aimerais engager un pari avec vous.

Et comme Diable fronçait les sourcils, se demandant où il voulait en venir, Ti-Jean précisa :

— Oh, rien qu'un tout petit pari ! Vous dites que vous ne vous fâchez jamais. Alors, moi, je vous propose ceci : si je réussis à vous mettre en colère, vous me donnerez tout ce qui vous appartient, y compris votre femme, qu'on me dit fort jolie ; mais si, dans quinze jours, je n'arrive pas à le faire, vous me mangerez.

Sûr de gagner, Diable accepte le pari, et sur-le-champ il dit à Ti-Jean :

— Comme j'étais en voyage ces jours derniers, les mauvaises herbes ont envahi tout le jardin, de sorte qu'il y a beaucoup à faire pour le nettoyer. Dix hommes courageux ne pourraient accomplir la besogne en une seule journée. Toutefois, si au coucher du soleil tu n'as pas fini, tu n'auras rien à manger.

— Entendu, monsieur Diable, fait Ti-Jean, qui riait sous cape.

À la brume du soir, Diable se rend au jardin. Que voit-il ? Ti-Jean a arraché toutes les plantes cultivées et soigneusement épargné les mauvaises herbes ! Se souvenant du pari, Diable contient sa colère. Il dit seulement à Ti-Jean :

— Demain, tu iras soigner les bêtes. Depuis mon retour, je n'ai pas eu le temps de m'en occuper. Le poulailler, l'écurie et le parc à bestiaux sont remplis d'ordures. C'est une besogne que dix hommes courageux ne pourraient accomplir en une seule journée.

Toutefois, si au coucher du soleil tu n'as pas fini de les nettoyer, tu n'auras rien à manger.

Le lendemain, Ti-Jean tue toutes les bêtes de Diable. Et celui-ci, pour ne pas perdre le pari, s'efforce de sourire ; mais il se dit : « Si je garde ce petit bonhomme, il finira par me ruiner. » Il va trouver sa mère, et la met au courant de la situation. Ils cherchent ensemble un moyen de se débarrasser de Ti-Jean. Enfin, Diable a une idée :

— Maman, dit-il, tu vas monter sur un arbre, et lorsque Ti-Jean viendra à passer, tu lui diras que tu es le Bon Dieu, et que tu lui enjoins de retourner tout de suite chez ses parents. Il n'osera pas désobéir, et il s'en ira.

Trouvant l'idée excellente, la mère de Diable va se poster sur le faîte

d'un gigantesque fromager, et lorsque Ti-Jean vient à passer, elle l'appelle par son nom, et lui dit :

— C'est moi, le Bon Dieu. Je t'ordonne de quitter ton travail et de retourner à l'instant chez tes parents.

Ti-Jean, qui a reconnu la mère de Diable, lève son fusil et tire sur la vieille. Tombant comme une mangue mûre, elle dégringole de branche en branche, et s'abat enfin sur le sol, morte et déjà toute roide. Diable vient en courant. De douleur, il s'arrache les cheveux :

— Quoi, dit-il à Ti-Jean, tu as tué ma vieille maman !

— Non, monsieur Diable, répond Ti-Jean. Je n'ai pas tué votre mère, c'est le Bon Dieu que j'ai tué.

Diable est furieux, mais à cause du pari il se garde bien de le montrer. Il dit seulement à Ti-Jean :

— Ce soir, tu accompagneras ma femme au bal.

La nuit venue, Ti-Jean met son habit de soirée, se coiffe d'un haut-de-forme, et accompagne madame Diable au bal, en lui donnant fièrement le bras. Il danse tout le temps avec elle, et lui fait la cour. Madame Diable est séduite, elle ne cesse de sourire, de minauder. Vers minuit, cependant, Ti-Jean s'arrête au beau milieu d'une valse. Il dit en soupirant :

— Madame Diable, il nous faut rentrer : j'ai perdu un de mes souliers.

— Quel dommage ! fait-elle, soupirant aussi.

Ils laissent le bal. Et, comme ils s'en allaient tristement par la route, un crabe énorme se dresse devant eux, qui dit à Ti-Jean :

— Tu vas quitter ton travail, et retourner tout de suite chez ta maman, sinon tu auras affaire à moi.

Ti-Jean, cette fois-ci, reconnaît la voix de sa propre mère ; mais il prend ses jambes à son cou. Il court, il court, il court ! Il arrive enfin chez Diable, tout essoufflé, et lui dit :

— Je viens de rencontrer un gros crabe qui parlait comme un chrétien ! Et, pour la première fois de ma vie, j'ai eu peur !

— Quoi ? fait Diable, au comble de la fureur. Tu n'as pas eu peur de moi, et un crabe t'a effrayé !

Saisissant Ti-Jean au collet, il lui applique une paire de gifles. Ti-Jean éclate de rire. Il se tient les côtes, et se tord comme une couleuvre. Lorsqu'il a fini de rire, il dit à Diable :

— J'ai gagné le pari, car tu t'es mis en colère. Tout ce que tu possèdes est à moi maintenant ; mais tu peux garder ta femme, qui est restée en compagnie du crabe, car elle me paraît volage, et insipide de surcroît.

Diable est bien obligé de mettre Ti-Jean en possession de ses biens. Depuis lors, il erre sur les routes, où il ne fait pas bon le rencontrer, car il est tout le temps en colère, et se venge de sa déconvenue sur les

voyageurs sans défense.



# L'ÉDUCATION DE CABRI



'ÉTAIT au temps jadis – et de cela, voyez-vous, il y a longtemps, très, très longtemps ! Chat, qui vivait en bons termes avec Cabri, lui enseignait à grimper aux arbres.

La chose, évidemment, n'était guère aisée, les pieds de l'élève ne se trouvant point, comme ceux du maître, munis de griffes ; mais Cabri faisait chaque jour des progrès appréciables. Déjà, se dressant sur ses pattes de derrière et appliquant les deux autres contre le tronc d'un jeune arbre, il pouvait atteindre les branches les plus basses et brouter quelques feuilles.

Chat était satisfait :

— Continue, fiston, continue ! faisait-il doctement, en se lissant la moustache. Comme disait feu mon grand-père, avec de la patience on voit le nombril de la puce.

Les choses en étaient encore à ce point, quand un beau matin le maître surprit son élève en compagnie de Chien, l'ennemi héréditaire de la famille Chat, à qui il enseignait à grimper aux arbres.

— À ce que je vois, tu es devenu professeur ! lui dit Chat, qui se tenait prudemment sur le toit d'une chaumière. Tu n'as donc plus rien à apprendre de moi.

Là-dessus, il ferma l'œil à demi et, se chauffant au soleil, ronronna, décidé à ne s'occuper à l'avenir que de ses propres affaires.

C'est ainsi que l'éducation de Cabri est restée incomplète. Et c'est pourquoi, malgré tous ses efforts, il n'arrivera jamais à grimper aux arbres.



# MAMAN MACAQUE



'AI CONNU dans le temps un brave homme qui s'appelait Dorilas. À la mort de sa première femme, qui avait été une compagne irréprochable, aussi belle qu'affectueuse, mais de santé fragile, il s'était promis tout d'abord de ne pas se remarier ; mais la défunte lui laissait un garçon en bas âge, et en plus des soins qu'il lui fallait donner à l'enfant, Dorilas avait sa terre à travailler. Il fut donc obligé de prendre une autre épouse, pour être aidé dans la double tâche d'élever son fils et de cultiver son jardin.

Cette fois-ci, dans le désir d'éviter l'infortune d'un second veuvage, le choix de Dorilas se porta sur une femme des plus robustes. Il se trouvait par contre que la nouvelle épouse était rien moins que jolie, ayant une vilaine couleur de cuir roussi et quelques poils au menton – ce qui lui avait valu le sobriquet disgracieux de Maman Macaque. Mais elle passait à juste titre pour être la paysanne la plus laborieuse de la région, et c'était avant tout cette renommée qui avait amené Dorilas à lui demander sa main.

Hélas, il était loin de se douter que cette femme – une étrangère récemment établie dans le village – était aussi la personne la plus autoritaire et la plus acariâtre qu'on eût jamais vue. Elle ne tarda guère, cependant, à se montrer sous son vrai jour. En sorte que le pauvre Dorilas, qui n'aimait pas les querelles, lui laissa prendre, dès le début, les rênes du ménage.

Lorsque s'annoncèrent les premières pluies de l'année Dorilas voulut planter du maïs, comme il avait coutume de faire ; mais sitôt qu'il l'eut mise au courant du projet, et sans raison apparente, Maman Macaque se fâcha :

— Non ! cria-t-elle, nous planterons de la pistache.

Dorilas ne lui fit aucune objection ; l'on planta de la pistache de terre, et à quelque temps de là, ils eurent une belle récolte – quatre grands sacs, que Maman Macaque alla vendre toute seule au marché de la ville voisine. Trois jours après, elle rentrait au foyer, la mine satisfaite, mais sans dire le moindre mot au sujet de la vente. Si bien que Dorilas ne put s'empêcher de la questionner :

— Tu as fait de bonnes affaires ?

— Ne me demande pas de comptes ! répondit-elle hargneusement. Je vaux davantage que dix hommes, et je crois bien te l'avoir montré en travaillant au jardin. Crois-tu donc que tu ferais de meilleures affaires que moi ? Tu n'es pas assez intelligent pour cela.

Puis, comme Dorilas baissait la tête sans manifester la moindre révolte, elle ajouta en se radoucissant :

— Je te dirai, cependant, que j'ai bien vendu la pistache, et qu'avec l'argent que j'ai pu en retirer, je t'ai acheté un beau cheval de selle – une monture magnifique ! Je l'ai laissé chez le forgeron pour qu'il lui mette des fers.

Dorilas fit timidement remarquer qu'il se serait contenté d'un peu de tabac pour sa pipe, vu qu'il n'avait pu s'acheter de quoi fumer depuis leur mariage, et il n'en fallut pas davantage pour que Maman Macaque se mît en colère :

— Allez donc rendre service aux hommes ! Allez donc vous dévouer pour eux ! dit-elle, en gesticulant comme une folle. Ce sont tous des ingrats, et je suis bien sotte de me sacrifier pour celui-ci !

Le lendemain, on plantait encore de la pistache de terre. La récolte en fut meilleure que la précédente – six grands sacs, que Maman Macaque s'empressa d'aller vendre au marché de la ville voisine. Et tel était son enthousiasme qu'en la voyant partir, Dorilas s'était dit qu'elle lui achèterait peut-être du tabac cette fois-ci. Mais lorsqu'elle revint au bout de quatre jours, elle ne rapportait rien de la ville, en sorte que, ne pouvant cacher son mécontentement, il lui demanda :

— Où est le cheval ?

— On dirait que je te dois des comptes ! fit-elle, en trépignant de rage. Je vaux bien plus que dix hommes, et je crois te l'avoir suffisamment montré en travaillant au jardin.

Puis, comme Dorilas faisait une mine de chien battu, elle ajouta en se radoucissant :

— Je te dirai cependant que le forgeron était malade et qu'il n'a pas pu ferrer le cheval jusqu'à présent. Mais il le fera sûrement ces jours-ci, et lorsque j'irai en ville la prochaine fois...

Timidement, il lui demanda :

— Tu as fait une bonne vente ?

Maman Macaque prit le ciel à témoin :

— Mon Dieu, toujours des questions !



Mais, contenant sa mauvaise humeur, elle répondit à Dorilas :

— Puisque tu es si curieux, je t'apprendrai qu'avec le produit de la vente j'ai acheté une vache suitée, une laitière magnifique, qui nous donnera bien ses dix litres par jour. Mais j'ai été obligée de la laisser en ville, parce que le veau est encore trop petit pour pouvoir marcher jusqu'ici.

Dorilas soupira, et lui fit remarquer qu'elle aurait pu tout de même lui apporter un peu de tabac.

— Ingrat ! glapit Maman Macaque, au comble de la fureur. Allez donc vous sacrifier pour les hommes ! Allez donc vous dévouer pour eux ! Ils sont tous de la même farine, et je suis bien sotte de m'occuper de celui-ci !

Le lendemain, on plantait encore de la pistache de terre. Et lorsque vint la récolte, ils en recueillirent davantage que la deuxième fois – dix grands sacs que Maman Macaque s'apprêtait à aller vendre au marché, quand Dorilas proposa de l'accompagner – afin, disait-il, de l'aider à porter la marchandise. Elle frappa du pied, et lui adressa toutes sortes d'injures, si bien que, pour avoir sa paix, il la laissa partir toute seule, les dix sacs empilés sur sa tête.

Mais le fils de Dorilas, qui était une fine mouche, avait décidé de tirer la chose au clair. Il la suivit de loin, sous le couvert des buissons qui bordaient le sentier, cependant que, par méfiance naturelle et sans savoir qu'on l'épiait, elle s'appliquait méthodiquement à brouiller sa piste. Longtemps, elle marcha comme quelqu'un qui s'est égaré, faisant de nombreux détours, prenant des chemins de traverse, revenant sur ses pas. Puis, brusquement, elle entra dans un bois, enleva sa robe, se changea en guenon, et battant des mains, dansant, faisant des entrechats, elle chanta :

*Waya, waya !*

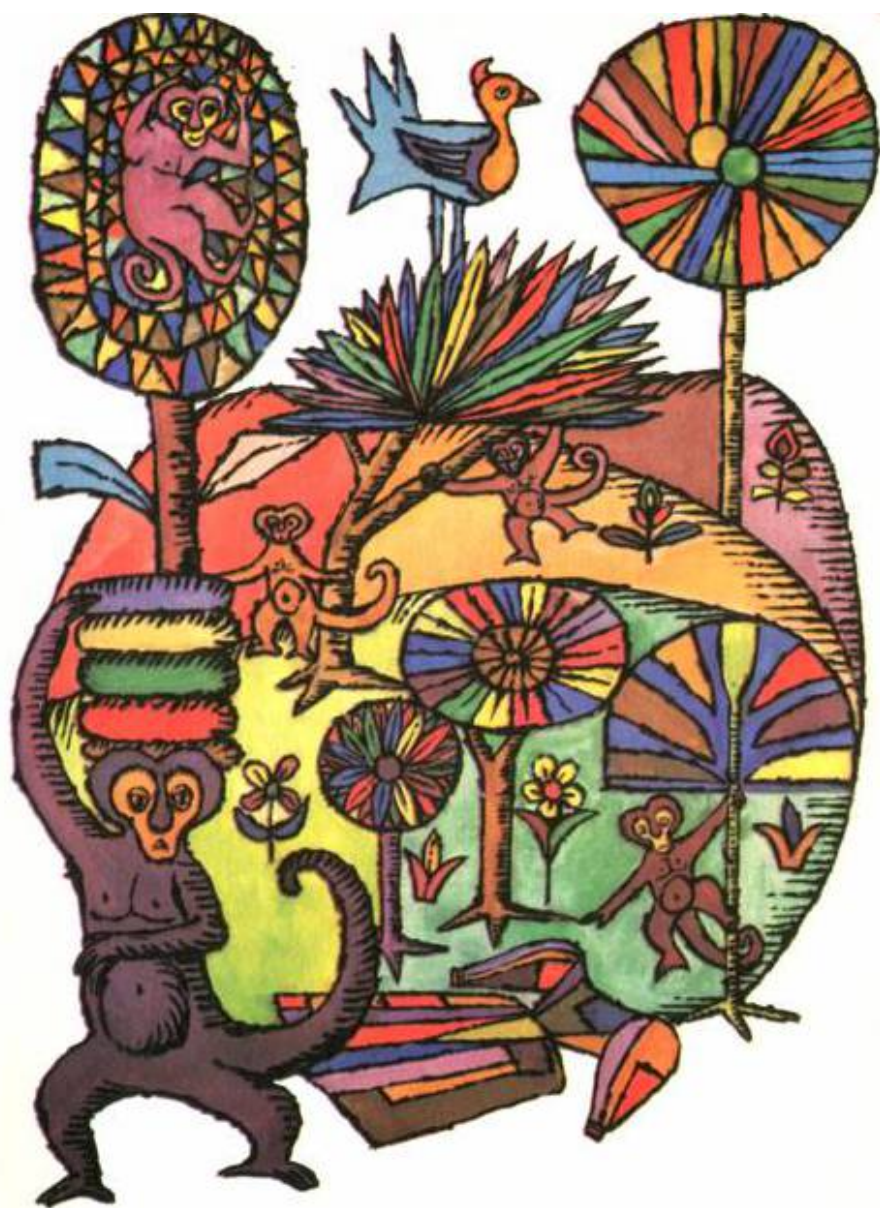
*C'est moi, la mère des singes.*

*Je dis : waya, waya !*

*Oui, c'est moi, la mère des singes.*

*Venez manger de la pistache, mes enfants !*

*Oh ! venez manger de la pistache...*



Way! Way! c'est moi, la mère des singes...

Immédiatement, une douzaine de petits singes descendirent des arbres, et se jetèrent avidement sur les sacs. Ils mangèrent, ils mangèrent, ils mangèrent ! Bref, le festin dura six jours, au bout desquels Maman Macaque se changea en femme de nouveau, reprit sa robe, et rentra chez elle, la tête basse.

Lorsqu'elle fut en présence de Dorilas, elle se mit à pleurer. Étonné de la voir en cet état, il lui demanda :

— Que t'est-il arrivé ?

Elle lui répondit d'une voix étranglée :

— Comme je revenais de la ville, des voleurs m'ont assailli. Ils ont tout pris : l'argent de la vente, le cheval, la vache et son veau, et jusqu'au tabac que je t'apportais cette fois-ci, pour ne pas subir tes reproches. C'est miracle, en vérité, qu'ils ne m'aient pas assassinée !

Pour une fois, Dorilas se fâcha :

— C'est de ta faute, si c'est arrivé ! lui dit-il assez durement. Je voulais t'accompagner, tu as refusé.

Mais sa colère trouva un écho en Maman Macaque, qui se sentait plus à l'aise sur le terrain de la dispute.

— Je te prie de ne pas me parler sur ce ton ! dit-elle à Dorilas. Mes bras ne sont pas coupés, mes jambes non plus. Je travaillerai davantage que je ne l'ai fait jusqu'à présent, et je te rendrai tout ton argent d'un seul coup.

Dorilas rentra prudemment dans sa coquille. Mais son fils, qui avait suivi Maman Macaque lorsqu'elle était entrée dans le bois, savait bien de quoi il retournait. Toutefois, il n'osa point en parler à son père. Il balaya la chaumière, alla remplir les calebasses à la source, lava le chaudron et les plats, alluma le feu. Puis, quand il ne lui resta plus rien à faire, il prit sa petite flûte de bambou, et attaqua l'air qu'avait chanté sa belle-mère lorsqu'elle s'était changée en guenon.

Maman Macaque sursauta. Elle fronça les sourcils afin de conserver sa dignité. Mais, comme si une puce la tourmentait, elle ne tenait pas en place, ayant une envie folle de danser. Et de plus, elle sentait que sa queue, sournoisement, s'était mise à repousser.

— Petit garçon, dit-elle, va remplir les calebasses.

— C'est déjà fait, oui, belle-mère.

Et, sans avoir l'air de rien, le fils de Dorilas reprit la chanson sur sa flûte.

— Petit garçon, dit alors Maman Macaque, va balayer la chaumière.

— C'est déjà fait, oui, belle-mère.

— Va laver le chaudron et les plats.

— C'est déjà fait, oui, belle-mère.

— Va allumer le feu.

— C'est déjà fait, oui, belle-mère.

Et le fils de Dorilas reprit la chanson avec plus de chaleur. Et la

queue de Maman Macaque continuait de pousser, s'étirait en frétilant, s'allongeait, cependant que des poils de singe lui venaient sur tout le corps !

— Petit garçon, dit-elle enfin, veux-tu cesser ta musique. Je reviens de la ville, moi, et je sais quel danger il y a à jouer cet air-là.

Loin de lui obéir, le fils de Dorilas se mit alors à chanter :

*Waya, waya !*

*C'est moi, la mère des singes.*

*Je dis : waya, waya !*

*Oui, c'est moi, la mère des singes.*

*Venez manger de la pistache, mes enfants !*

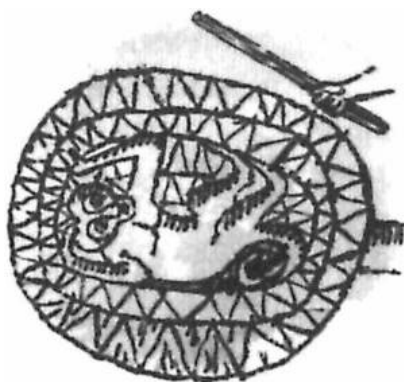
*Oh ! venez manger de la pistache...*

Il reprit encore l'air sur sa flûte, le chanta de nouveau, et poursuivit ce manège tant et si bien que Maman Macaque, complètement changée en guenon, enleva sa robe, et dansa comme elle avait fait dans le bois.

Dorilas n'en revenait pas. Il regardait Maman Macaque avec stupéfaction, et plus il la regardait, plus elle s'animait, bondissant, voltant, se trémoussant.

Une violente colère s'empara de Dorilas à la fin. Il alla prendre son bâton. Mais Maman Macaque avait eu le temps de grimper jusqu'au faîte d'un manguier.

Sautant de branche en branche, d'arbre en arbre, elle gagna les bois. Et jamais plus elle ne revint parmi les hommes.



# HISTOIRE DE MISÈRE



VOICI. Une fois, le bon Dieu se promenait sur la terre afin de surveiller de plus près la conduite des hommes. Il faisait une chaleur d'enfer ce jour-là, et un vent brûlant soulevait la poussière des chemins. Pris de soif, le bon Dieu frappa à la porte d'une chaumière délabrée pour demander un verre d'eau. Un vieillard vêtu de haillons, qui n'était autre que la Misère, vint l'accueillir, et l'invita à se reposer un instant. Sans se méfier, le bon Dieu s'assit sur une chaise branlante – l'unique siège qui se trouvait dans la mesure.

Or, cette chaise était enchantée.

Après avoir bu le verre d'eau et fait un brin de causette avec Misère, le bon Dieu veut s'en aller, mais il lui est impossible de se lever. Son séant ne peut se détacher de la chaise, qui d'ailleurs semble rivée au sol battu de la chaumière.

— Ho-ho ! ho-ho ! fait le bon Dieu. On dirait que je suis collé.

— En effet, dit Misère, tu es collé.

— Mais je ne peux pas rester ici indéfiniment, dit le bon Dieu.

— C'est bien simple, dit Misère. Accorde-moi cent ans de vie, et tu pourras tout de suite partir.

N'ayant pas le choix, le bon Dieu accède à sa demande, et s'en va, tout mécontent du mauvais tour que Misère vient de lui jouer.

Bon. Les cent ans écoulés, le bon Dieu envoie la Mort chercher Misère. Elle le trouve occupé à se faire la barbe.

— Patientez un instant, que je finisse de me raser, lui dit Misère.

Et de lui offrir la chaise enchantée. La Mort, ne se doutant de rien, s'assied tout gentiment. Mais lorsque arrive le moment de partir, elle ne peut détacher son derrière de la chaise.

— Ho-ho ! ho-ho ! fait-elle, on dirait que je suis collée.

— En effet, dit Misère. Tu es collée.  
— Mais je ne peux pas rester ici indéfiniment, dit la Mort.  
— C'est bien simple, dit Misère. Accorde-moi cent ans de vie, et tu pourras tout de suite t'en aller.

La Mort est bien obligée d'accéder à sa demande.

Bon. Les cent ans écoulés, elle charge un de ses aides les plus sûrs, le général Verrette (autrement dit, la petite vérole), d'aller arrêter Misère pour le conduire de gré ou de force au tribunal du bon Dieu. Il le trouve occupé à se faire la barbe.

— Patientez un instant, que je finisse de me raser, lui dit Misère.

— Il n'est pas dans mes habitudes d'attendre, dit le général Verrette. On m'a donné l'ordre de vous arrêter, je vous arrête que vous ayez ou non fini de vous raser.

— Mais je ne peux pas me présenter ainsi devant le bon Dieu, objecte Misère.

— Cela ne me regarde pas, réplique le général Verrette, l'empoignant par la ceinture. Marchez !

Et il le conduisit directement au ciel. Mais il se trouvait que le bon Dieu était fort occupé ce jour-là, une catastrophe lui ayant envoyé un nombre considérable de chrétiens à juger. En sorte que Misère fut invité à s'asseoir sur un banc, en attendant son tour.

Il ne tarda guère à s'impatienter, d'autant plus que l'endroit ne lui plaisait pas du tout. Tout le ciel retentissait des hymnes que chantaient les élus à la louange du Très-Haut. Et Misère, qui de son vivant n'avait jamais éprouvé que du mépris pour la gent dévote, finit par crier de sa voix éraillée d'alcoolique :

— J'ai soif, mes amis ! Y a-t-il du bon tafia dans la boutique ?

On essaya vainement de le réduire au silence. Bref, il fit tant de potin qu'à la fin, le bon Dieu ordonna de le chasser du ciel.

On transféra Misère au purgatoire, où il ne se trouva pas plus à son aise. Il n'y avait là que des pécheurs repentants, qui passaient tout leur temps à faire pénitence dans l'espoir d'être un jour admis au paradis. Et la soif le tourmentait cruellement, en sorte qu'il fit un boucan plus terrible qu'au tribunal du bon Dieu et qu'on ordonna de le descendre en enfer, où il se sentit enfin comme chez-lui – car il y retrouva de vieilles connaissances telles que Déveine, Malédiction et autres chenapans de la même espèce.

Ces messieurs jouaient aux dés avec les diables, cependant qu'on leur servait à boire du rhum, du tafia et toutes sortes de liqueurs fortes. Misère sans hésiter, alla s'asseoir à la table de jeu. Et quand le cornet à dés lui échut, il gagna à tous les coups. Finalement, un jeune diable qui était assis près de lui l'accusa de tricher. Outré, Misère le gifla des deux côtés, avec une telle force que cela fit un bruit épouvantable et que, sur la terre, les chrétiens crurent que c'était le

tonnerre qui grondait.

— Qui est-ce qui fait ce vacarme dans mon commandement ? demanda Lucifer.

— C'est Misère, oui ! répondit le petit diable en pleurnichant. Il a gagné notre argent en trichant, et voici maintenant qu'il veut battre tout le monde.

— Qu'on le mette à la porte ordonna Lucifer.

Et Misère, qui ne demandait pas mieux, ne se fit pas prier. Ayant ramassé tout son gain, il revint sur la terre, où il restera jusqu'au jugement dernier.



# LA LÉGENDE DU VENT



URANT la nuit, aidé d'une forte pluie, le vent avait soufflé rageusement, commettant toutes sortes de dégâts dans la campagne. Au point du jour, Ti-Jean s'est levé, il a ouvert la porte : la cour est jonchée de fruits verts et de branches cassées, et toutes les plantes du jardin sont aplaties sur le sol, comme si elles avaient été foulées au passage par une armée de diables en furie. Ti-Jean dit alors à sa mère :

— Man Si, je sais où habite le vent. C'est dans cette grotte que tu vois là-bas, au flanc de la montagne. Il dort en ce moment, et je vais en profiter pour boucher l'ouverture de son gîte ; comme ça, il sera prisonnier, et ne pourra plus s'amuser à détruire notre jardin.

Ti-Jean fabrique un gros, gros bouchon. Il le charge ensuite sur son épaule, et s'en va dans la direction des montagnes. Il chemine longtemps. Il marche, il marche, il marche ! Dans l'après-midi, il arrive enfin à la grotte du vent ; mais, pour reprendre haleine, il se décharge de son fardeau, et le pose par mégarde sur des brindilles mortes, qui se brisent en craquant. Le vent se réveille, voit le bouchon. Devinant l'intention de Ti-Jean, il se jette vivement à ses pieds et lui demande grâce. Mais Ti-Jean se montre inflexible.

— Si tu me pardonnes, dit le vent en désespoir de cause, je te ferai cadeau d'une poule merveilleuse. Tu n'auras qu'à lui demander de l'or, et elle en pondra selon tes besoins.

— Bon ! fait Ti-Jean alléché. Donne-la moi.

Il prend la poule. Et, laissant le bouchon à la place où il l'avait déposé, il s'en va aussitôt, et presse le pas, tant il a hâte de montrer son cadeau à Man Si ; mais la nuit arrive, qu'il est encore à mi-chemin de sa demeure. De plus, il est fatigué, ses pieds lui font mal. Il s'arrête



enfin chez une bonne femme dont la chaumière, entourée de bananiers, se dressait non loin du sentier, et lui dit honnêtement :

— Bonsoir, grand-mère. Je suis extrêmement fatigué, et j'habite loin d'ici. Veux-tu m'accorder l'hospitalité pour la nuit ?

— Avec plaisir, mon enfant, répond la vieille. Seulement, comme je ne possède qu'un lit, tu te coucheras sur une natte.

— Merci, grand-mère, fait Ti-Jean. C'est tout ce qu'il me faut.

Touché de l'accueil de la vieille, qui lui semble désintéressé, il lui confie sa poule, et lui recommande de la mettre en lieu sûr, bien à l'abri des voleurs.

— C'est, dit-il, une poule qui pond de l'or.

Puis Ti-Jean va se coucher, et dort jusqu'au lendemain matin. À peine réveillé, il se dispose à partir. La vieille lui remet une poule ordinaire, mais qui ressemble tellement à la sienne qu'il ne s'aperçoit pas de la substitution, et la remercie de son hospitalité.

Lorsque enfin Ti-Jean arrive chez lui, sa mère lui demande de prime abord s'il a enfermé le vent dans la grotte.

— Non ! répond-il d'un air avantageux. Il m'a donné une poule qui pond de l'or.

— Ne me dis pas ! fait la mère, étonnée.

Elle commande à la poule de pondre, et la poule, gloussant distraitement, fait de la fiente. Ti-Jean est furieux.

— Man Si, dit-il, le vent m'a trompé, mais demain, je prendrai ma revanche. Il aura beau me supplier, je l'emprisonnerai dans la grotte.

Le lendemain, en effet, il retourne dans la montagne. Le vent se jette encore à ses pieds :

— Pour l'amour de Dieu, fais-moi grâce, Ti-Jean ! Je te donnerai en retour un âne merveilleux. Tu n'auras qu'à lui demander de l'or, et il en fera selon tes besoins.

Ti-Jean cède encore à la tentation. Il prend l'âne, mais ne le monte pas, crainte de le fatiguer, et s'en va, traînant la bête par le licou. Ils cheminent tous les deux. Ils marchent, ils marchent, ils marchent ! La nuit arrive enfin, et les pieds de Ti-Jean lui font mal. Il s'arrête de nouveau chez la bonne femme, qui lui fait le même accueil que la veille. Sans la moindre hésitation, il confie l'âne à la vieille, en lui recommandant de le mettre en lieu sûr, bien à l'abri des voleurs.

— C'est, dit-il, un âne qui fait de l'or.

Puis Ti-Jean va se coucher sur la natte, où il ne tarde pas à s'endormir. Le lendemain matin, la vieille lui remet un âne ordinaire, mais qui ressemble au sien tout à fait. Et Ti-Jean, l'ayant remerciée, retourne chez sa mère.

— Man Si, annonce-t-il dès son arrivée, je n'ai pas enfermé le vent dans la grotte. Il m'a donné en retour un âne qui fait de l'or.

— Voyons ça, dit la mère, soupçonneuse.

L'âne ne fait que du crottin. Ti-Jean est au comble de la fureur.

— Man Si, dit-il, demain j'emprisonnerai le vent dans la grotte. Ce sera pour de bon cette fois-ci, car il m'a encore trompé.

Mais, le jour suivant, voici que le vent se jette de nouveau à ses pieds :

— Pour l'amour de Dieu, Ti-Jean, pardonne-moi ! Je te ferai cadeau d'une baguette magique. Il suffira que tu lui dises : « Ti-ki-ti ! » pour qu'elle te donne autant de pierres précieuses que tu désireras.

Ti-Jean fronce les sourcils :

— Deux fois déjà, dit-il, tu t'es joué de moi, et tu voudrais encore que je te croie sur parole ! Me prendrais-tu pour un idiot ?

Là-dessus, Ti-Jean soulève le bouchon pour le mettre en place, mais le vent frappe de la baguette sur le sol, en disant : "Ti-ki-ti !" Trois gros diamants sortent de terre à deux pas de Ti-Jean, qui écarquille les yeux. Il ramasse les pierres, les soupèse, puis les examine dans l'ombre, au creux de son poing : elles brillent de l'éclat le plus vif !

Ti-Jean cède encore à la tentation. Il prend la baguette magique, et s'en va. Il marche, il marche, il marche ! À la tombée de la nuit, se sentant fatigué, il s'arrête une fois de plus chez la bonne femme et, toujours imprudent, lui confie son cadeau en lui recommandant de le mettre en lieu sûr, bien à l'abri des voleurs. Mais il a soin d'ajouter :

— Cette nuit, grand-mère, fais bonne garde, car celui qui possède cette baguette n'a qu'à lui dire : "Ti-ki-ti !" pour qu'elle lui donne autant de pierres précieuses qu'il peut en désirer.

— De quoi t'inquiètes-tu ? fait la vieille avec une pointe d'impatience. Tu m'avais confié une poule, puis un âne. Ne te les ai-je pas rendus ?

— C'est vrai ! reconnaît Ti-Jean.

Il va se coucher sur la natte, et ne tarde pas à s'endormir. Mais il est bientôt réveillé par des cris de détresse et un bruit de meubles bousculés.

— Que se passe-t-il, grand-mère ? demande-t-il en se frottant les yeux.

— Au nom de la sainte Vierge, sauve-moi, Ti-Jean ! crie la vieille. J'ai seulement dit à cette méchante baguette : "Ti-ki-ti !" et voici, maintenant, qu'elle veut me tuer ! Sauve-moi, mon enfant : je te rendrai ta poule et ton âne !

Mais Ti-Jean n'a pas le temps d'intervenir que la vieille frappée à la tempe par la baguette magique, tombe à la renverse, et rend le dernier soupir.

Ti-Jean va aussitôt à la recherche de l'âne et de la poule. Il les retrouve enfin, et, tenant la baguette comme un sceptre, les conduit fièrement chez sa mère.

C'est ainsi que Ti-Jean n'a pas bouché l'ouverture de la grotte, et

c'est aussi pourquoi le vent peut détruire à son gré l'œuvre patiente  
des travailleurs de la terre.



# COULEUVRE



IL Y AVAIT dans le temps une jolie jeune fille qui s'appelait Suzette. Les méchantes langues disaient que sa mère voulait la marier à un prince. À la vérité, cette dame, qui était des plus difficiles, avait déjà éconduit une vingtaine de prétendants, ne les trouvant pas à son goût. Mais ensuite, toute une année passa sans qu'aucun des nombreux admirateurs de Suzette osât demander sa main, en sorte que la mère fut bien obligée de rabaisser ses prétentions.

C'est alors qu'un bel étranger à la démarche onduleuse se présenta, la tête langoureusement inclinée sur l'épaule gauche.

— Je m'appelle Couleuvre, dit-il simplement.

La dame le trouva très distingué et, sans faire attention au nom insolite qu'il avait décliné, elle recommanda vivement à Suzette de l'épouser. Celle-ci, en fille obéissante, ne se fit pas prier, et le mariage eut lieu dans le délai requis pour la publication des bans.

Or, le bel étranger n'était pas un chrétien, mais un serpent, qui s'était changé en homme pour la circonstance.

Le soir des noces, comme les mariés venaient de se retirer dans leur chambre, la mère entendit Suzette chanter d'une voix angoissée :

*Maman, ô chère maman,  
Voici que Couleuvre m'avale !  
Maman, ô chère maman,  
Voici que Couleuvre m'avale !*

Mais le mari chanta à son tour :

*Mensonge, ô chère belle-mère,  
Je ne fais que l'embrasser !  
Mensonge, ô chère belle-mère,  
Je ne fais que l'embrasser !*

La mère éclata de rire, et répondit :

*Beau-fils, ô cher beau-fils,  
J'étais comme elle quand j'étais jeune.  
Beau-fils, ô cher beau-fils,  
J'étais comme elle quand j'étais jeune.*

Suzette reprit, mais faiblement cette fois-ci :

*Maman, ô chère maman,  
Voici que Couleuvre m'avale !  
Maman, ô chère maman,  
Voici que Couleuvre m'avale...*

Et la voix de Suzette baissait de plus en plus, comme si la pauvre s'éloignait. Puis, soudain, elle se tut. La mère, inquiète enfin, alla frapper à la porte de la chambre nuptiale, qui était fermée à clé. Elle cria :

— Suzette ! Suzette !

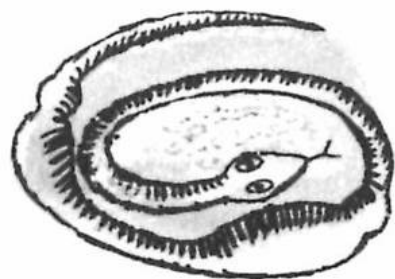
Ne recevant pas de réponse, elle regarda par le trou de la serrure, et vit un gros serpent qui finissait d'avaler sa fille.

Son repas terminé, le reptile se dressa sur la pointe de sa queue et, balançant la tête de droite et de gauche, se remit à chanter :

*Mensonge, ô chère belle-mère,  
Je ne fais que l'embrasser !  
Mensonge, ô chère belle-mère,  
Je ne fais que l'embrasser !*

La pauvre femme poussa un cri de terreur, et tomba sans connaissance sur le parquet. Couleuvre ouvrit la porte, avala la mère à son tour, puis, rampant, ondulant, s'en retourna paisiblement dans les bois.

Cette histoire montre qu'il faut toujours se méfier des gens que l'on ne connaît pas, surtout des étrangers.



# CARO



IL ÉTAIT une fois un mort singulier, qui revenait, chaque soir, au coucher du soleil. Il se lavait le visage et les pieds dans la rivière, avant d'aller s'asseoir, près de la tête de l'eau, sur les racines d'un grand arbre. Les gens du village l'appelaient Caro, du nom de la source, parce qu'ils ne connaissaient pas le sien. Et ce revenant était d'une si grande beauté que toutes les femmes qui l'avaient regardé s'en étaient éprises, jusqu'à mourir de chagrin, n'ayant jamais réussi à le tirer de la sombre rêverie où il semblait perdu pour toujours.

Il arriva cependant qu'Avelina, l'une des plus jolies filles du village, se mit en tête de réussir là où tant d'autres, qui pourtant ne manquaient pas de charmes, avaient échoué. Un soir, elle se fit une coiffure des plus coquettes, se poudra, se parfuma, mit sa plus belle robe, et se rendit à la source.

Déjà, le revenant était assis à sa place habituelle, la tête entre les mains, et le regard noyé dans le vague d'un infini désespoir :

— Bonsoir, Caro, dit gentiment la jeune fille.

Il ne répondit pas.

— Caro, je te dis bonsoir, oui ! fit-elle d'un air amusé.

Et, comme il se taisait toujours :

— Si tu ne veux pas me répondre, du moins regarde-moi.

Mais le revenant se leva sans la regarder, fit quelques pas vers la forêt, et disparut tout à coup. Avelina sentit son cœur se serrer douloureusement, des larmes lui jaillirent des yeux, et toute la nuit elle pleura. Mais le lendemain soir, elle retourna à la source, et trouva le revenant assis à la même place, dans la même attitude de désolation.

— Ami, lui dit-elle, je t'ai préparé un bon plat de riz au lait.

Touché de cette naïve prévenance, Caro leva timidement son visage vers la jeune fille, la regarda un instant, puis chanta d'une voix désespérée :

*Avelina, je ne mange pas de riz au lait :  
Je suis un mort errant parmi les arbres !  
Je ne mange pas de riz au lait :  
Je suis un mort, Avelina,  
Un mort errant parmi les arbres !*

Après quoi, il se leva, fit quelques pas vers la forêt, et disparut comme la fois précédente. Avelina pleura encore toute la nuit. Mais le lendemain, elle se rendit au marché, acheta un beau foulard, et un flacon de parfum. Au coucher du soleil, elle les apporta au revenant, qui secoua tristement la tête, et chanta :

*Avelina, je n'ai pas besoin de foulard :  
Je suis un mort errant parmi les arbres !  
Je n'ai pas besoin de parfum :  
Je suis un mort, Avelina,  
Un mort errant parmi les arbres !*

La jeune fille s'affaissa sur les genoux, joignit les mains :

— Je t'aime plus que tout au monde : ne le vois-tu pas ? dit-elle, en pleurant à chaudes larmes. Épouse-moi, Caro ! Épouse-moi, et je ferai l'impossible pour que tu sois heureux !

— Moi aussi, je t'aime, Avelina ! déclara le revenant. Mais je ne puis pas t'épouser. Les morts ne se marient pas avec les vivants.

Alors, tremblante d'espoir, elle lui demanda :

— Et si je venais à mourir, m'épouserais-tu ?

— Oui ! fit-il, souriant pour la première fois.

Là-dessus, Avelina se jeta dans ses bras, lui baisa les lèvres, et mourut au même instant. Le revenant l'emporta au pays des morts, où il l'épousa. On ne l'a jamais revu à la source, depuis lors.



# SÉRAPHINE ET LILAS



U TEMPS de ma grand-mère, qui les avait bien connues, ces deux jeunes filles étaient les plus belles du pays ; mais loin de se poser en rivales, comme il est de règle en pareil cas, elles s'étaient liées de l'affection la plus tendre. À la vérité, elles étaient de caractères différents : Lilas, qui aimait les plaisirs, allait au bal tous les soirs, tandis que Séraphine, préférant une vie retirée, avait toujours un ouvrage de broderie ou un livre à la main. Là était, sans doute, le secret de leur entente.

Cette amitié singulière fut détruite, cependant, d'une manière aussi cruelle qu'inattendue.

Au bal, Lilas avait tant de succès auprès des danseurs que les autres jeunes filles en étaient venues à la jalouser. Elles faisaient tout leur possible pour la perdre dans l'esprit de ses admirateurs, allant même jusqu'à dire qu'elle était volage, paresseuse, dépensière, et qu'elle ruinerait en peu de temps celui-là qui serait assez fou pour l'épouser. Mais, soit qu'elles fussent maladroites dans leurs propos, qui peut-être laissaient trop voir leur envie, soit que le charme de Lilas fût irrésistible, le nombre de ses admirateurs ne cessait d'augmenter. Ce que voyant, elles s'entendirent à la fin pour lui jeter un mauvais sort.

Il en résulta que la peau de Lilas durcit, et se boursoufla, formant partout des pustules, lesquelles crevèrent l'une après l'autre, puis se changèrent assez vite en ulcères, de sorte qu'il fut bientôt évident qu'elle était atteinte de la lèpre. Elle en ressentit un tel désespoir qu'elle décida de se tuer sur-le-champ. Déjà, elle s'appropriait à prendre du poison, quand Séraphine, sa fidèle amie, l'en dissuada.

— Chaque soir, lui dit cette fille charitable, je te prêterai ma peau en échange de la tienne ; après le bal, tu me rendras ma beauté, et tu

reprendras ta laideur. Ainsi ferons-nous jusqu'à notre mort : la nuit sera à toi, le jour à moi.

Transportée d'une joie folle, Lilas lui sauta au cou, l'embrassa à plusieurs reprises, et lui jura une gratitude éternelle. Et lorsque arriva l'heure du bal, fièrement parée de la beauté de Séraphine, elle courut à la fête, où, au grand désappointement de ses ennemies, elle dansa sans arrêt jusqu'au petit matin.

Or, Lilas n'était plus la même personne qu'auparavant. L'infortune lui avait durci le cœur en même temps que la peau, y étouffant tous les bons sentiments, et n'y laissant de place que pour l'orgueil et la malveillance. En ce qui concernait Séraphine, loin de lui savoir gré de son dévouement exemplaire, elle lui en voulait rageusement, comme d'une impardonnable humiliation.

Il lui répugnait, au reste, de reprendre l'apparence d'une lépreuse, bien qu'elle sût que tous les soirs, grâce à la générosité de son amie, elle pouvait redevenir aussi belle que par le passé. « Quand je serai tout à fait repoussante, se dit-elle en manière d'excuse, Séraphine ne voudra sûrement plus revêtir ma peau pour me prêter la sienne. » Puis de conclure, avec un sourire cynique : « Sot, qui donne ; imbécile, qui ne prend pas ! » Là-dessus, elle se fit enlever par son danseur favori, qui la conduisit dans un autre pays, où ils se marièrent à la première occasion.

Entre-temps, ne voyant pas revenir Lilas, Séraphine était partie à sa recherche. Elle alla de ville en ville, de contrée en contrée, et tous ceux à qui elle s'adressait pour avoir des nouvelles de l'amie déloyale s'écartaient d'elle aussitôt, soulevés de dégoût, et pressaient le pas sans lui répondre. Quelqu'un enfin, qui l'avait connue dans ses beaux jours, eut pitié d'elle, et lui indiqua la demeure d'un notable.

— Ce soir, dit-il, on donne un grand bal dans cette maison. Lilas ne manquera pas d'y venir, puisqu'elle est invitée. Tenez-vous près de la porte d'entrée, vous la verrez quand elle arrivera.

La pauvre attendit patiemment jusqu'à la nuit. Et de fait, l'orchestre avait à peine entamé la première contredanse que Lilas accourait, toute pimpante, au bras de son époux. Surgissant alors de la troupe des badauds qui se pressaient devant la maison, Séraphine lui saisit la main au passage, et lui dit sévèrement :

— Misérable, reprend ta laideur, et rends-moi ma beauté !

La restitution eut lieu au même instant. Et le mari de Lilas, épouvanté de voir sa femme transformée en lépreuse, prit la fuite, sans demander la moindre explication, abandonnant l'ingrate à son sort.



# ANAÏSE ET BOVI



LE PRINCE Bovi, fils unique du roi, aime une servante du palais qui s'appelle Anaïse. Comme elle est la plus belle fille du pays et qu'elle possède une voix merveilleuse, le prince Bovi veut l'épouser. Mais en apprenant la nouvelle, le roi entre dans une violente colère. Il fait tuer la jeune fille.

Deux ans plus tard, un oiseau vient dans le jardin du roi. Il voltige de rosier en rosier. Arrive le jardinier, et l'oiseau de chanter :

*Bonjour, jardinier du roi :*

*Je demande des nouvelles de Bovi.*

*Bonjour, jardinier du roi :*

*Je demande des nouvelles de Bovi.*

*Dites à Bovi que je demande de ses nouvelles.*

Le jardinier se met à danser. Il danse, il danse, il danse ! Puis il va trouver la reine.

— Madame la reine, dit-il, il y a un oiseau dans le jardin du roi qui chante comme une femme.

— Que me dis-tu là, jardinier du roi ? fait la reine.

— Si vous ne me croyez, madame la reine, dit le jardinier, venez voir de vos propres yeux.

La reine va au jardin, et l'oiseau chante :

*Bonjour, madame la reine :*

*Je demande des nouvelles de Bovi.*

*Bonjour, madame la reine :*

*Je demande des nouvelles de Bovi.*

*Dites à Bovi que je demande de ses nouvelles.*

La reine se met à danser. Elle danse, elle danse, elle danse ! Puis elle va trouver le roi.

— Sire, lui dit-elle, il y a un oiseau dans votre jardin qui chante comme une femme.

— Que me dites-vous là, madame la reine ? fait le roi.

— Si vous ne me croyez, sire, dit la reine, venez voir de vos propres yeux.

Le roi se rend au jardin, et l'oiseau chante :

*Bonjour, oh ! bonjour, mon roi :*

*Je demande des nouvelles de Bovi.*

*Bonjour, oh ! bonjour, mon roi :*

*Je demande des nouvelles de Bovi.*

*Dites à Bovi que je demande de ses nouvelles.*

Le roi se met à danser. Il danse, il danse, il danse ! Puis il dit :

— Qu'on fasse venir mon fils, afin qu'il sache qui demande de ses nouvelles.

Arrive le prince Bovi, et l'oiseau de chanter :

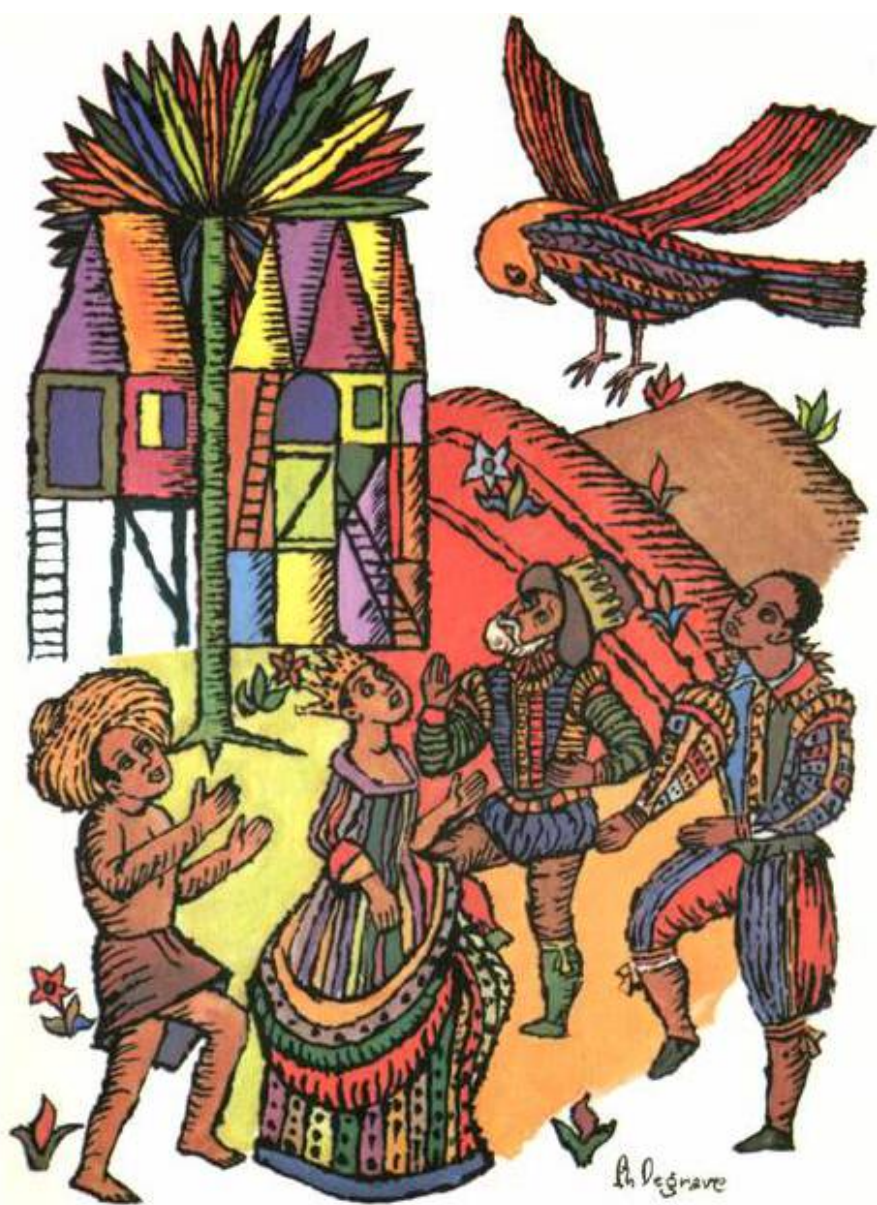
*Bonjour, prince Bovi, bonjour :*

*Je demandais de vos nouvelles.*

*Bonjour, prince Bovi, bonjour :*

*Je demandais de vos nouvelles.*

*Vous a-t-on dit que je demandais de vos nouvelles ?*



Bonjour, prince Boui, bonjour...

Le prince Bovi se met à danser. Il danse, il danse, il danse ! Puis l'oiseau va se poser sur son épaule. Le roi dit alors :

— Qu'on mette l'oiseau en cage !

Il donne ensuite un grand bal. L'orchestre du palais accompagne l'oiseau, qui chante jusqu'à l'aube. Le roi est tout simplement enchanté.

— Si cet oiseau était une demoiselle à marier, déclare-t-il à la fin, je dirais à mon fils de l'épouser.

À ces mots le prince Bovi, soulevé de la joie la plus vive, s'approche de l'oiseau, et lui demande tout bas :

— C'est toi, Anaïse ?

— Quoi, Bovi, répond l'oiseau sur le même ton, tu ne m'avais pas encore reconnue depuis tout ce temps ? Oui, c'est moi, Anaïse !

Puis, baissant davantage la voix :

— Si tu désires que je reprenne ma forme humaine, il suffira que tu me piques la tête avec l'épingle en or que je t'avais donnée en gage de mon amour.

Au comble du bonheur, le prince Bovi va trouver son père.

— Sire, lui dit-il, si l'oiseau se change en une demoiselle à marier, me permettrez-vous de l'épouser ?

— Certainement, répond le roi. Je n'ai qu'une parole.

Là-dessus, le prince Bovi retourne auprès de l'oiseau, et lui pique la tête avec l'épingle. Anaïse redevient la jolie fille qu'elle était auparavant. Et le roi, tenant parole, la marie enfin au prince Bovi.

J'étais à la noce, mais comme je faisais trop de bruit, on m'a donné un petit coup de pied, qui m'a envoyé jusqu'ici pour vous raconter l'histoire.

C'est tout.



# DAM'KA, DAM'KA LA



L'ÉTAIT une fois une petite orpheline, qui s'appelait Dam'ka. Douce, serviable, obéissante, et jolie du reste, elle avait tout ce qu'il fallait pour se faire aimer ; mais Sor Louise, sa belle-mère, qui était assurément la femme la plus cruelle qu'on eût jamais vue, ne pouvait souffrir sa présence. À la moindre peccadille, Sor Louise insultait Dam'ka, la giflait ou la mettait toute une semaine au pain sec. Aussi la pauvrete était-elle devenue si maigre que les autres enfants du village, pour se moquer d'elle, lui disaient parfois que son ombre était plus fine que celle d'une aiguille. Elle rentrait alors au logis, s'asseyait dans un coin, et pleurait à chaudes larmes – ce qui irritait davantage sa belle-mère.

— Dam'ka, lui dit-elle un jour que le père était en voyage, sais-tu pourquoi je ne te donne pas au grand diable qui rôde constamment dans les environs ?

Bien que Dam'ka la sût capable de tout, elle n'osa prendre la fuite, mais ses yeux de bête traquée disaient assez l'envie folle qu'elle en avait.

— Naturellement, fit Sor Louise en ricanant, tu es trop sotte pour le deviner.

Puis, après avoir bien joui de la terreur qu'elle inspirait à Dam'ka, elle lui dit en soupirant avec une feinte naïveté, comme si la chose allait de soi :

— Tu es si rebutante que si je t'offrais au diable, il te repousserait avec colère, et me mangerait à ta place !

À ces mots, le diable qui passait par là, mis en appétit, s'arrêta devant la porte, et jeta un coup d'œil à l'intérieur de la chaumière. « Tout de même, elle y va un peu fort, la commère ! » se dit-il, en



faisant la grimace qui lui tenait lieu de sourire. « C'est vrai que la petite est d'une maigreur décourageante ; mais, grâce à Dieu, nous pouvons l'engraisser. »

Il s'éloigna de quelques pas, et attendit une occasion de parler seul à seul avec Sor Louise, fermement décidé à faire le guet toute la journée, s'il le fallait ; mais, comme si une voix secrète l'avait prévenue, la marâtre ne tarda pas à sortir de la chaumière. Il lui fit signe d'approcher, puis l'entraînant plus à l'écart :

— J'ai, dit-il à voix basse, une question à te poser.

Et, sans donner à Sor Louise le temps de revenir de sa surprise, il lui demanda :

— Qui t'a dit que je ne voudrais pas de ta belle-fille ?

Rassurée sur les intentions du diable, elle haussa les épaules, avec une moue de dédain :

— Comment aurais-je pu savoir qu'il t'arriverait de faire maigre en dehors du carême ?

Et comme il ne paraissait pas choqué de la supposition, elle poursuivit sur le même ton :

— Puisqu'il en est ainsi et que tu trouves cette carcasse à ton goût, tu peux la prendre dès à présent.

— Non, dit-il, ce n'est pas le moment ! Elle pourrait crier, et le village entier se mettrait à mes trousses. Je viendrai donc ce soir, sur le coup de minuit. Tu trouveras un prétexte quelconque pour la faire sortir dans la cour.

— On est devenu bien prudent ! lui fit-elle remarquer.

Mais le diable, tout à son idée, n'avait cure des plaisanteries de la marâtre.

— C'est entendu, dit-il, je viendrai à minuit...

Or, au début de la nuit, la mère de Dam'ka lui apparut en songe, et la mit au courant du danger qui la menaçait.

— N'aies pas peur, cependant, lui dit-elle. Lorsque le diable viendra te chercher, tu n'auras qu'à chanter la chanson que je vais t'apprendre, pour le mettre en déroute.

Et pour que Dam'ka n'en oubliât ni l'air ni les paroles, elle lui fit répéter la chanson à plusieurs reprises.

Bon. À minuit sonnant, comme sa mère lui disait adieu, Dam'ka fut tirée brutalement du sommeil par la voix de Sor Louise, qui l'appelait avec sa rudesse habituelle. L'enfant, tout engourdie, poussa un long soupir, et se frotta les yeux, en se demandant si elle ne rêvait pas toujours.

— Dam'ka, disait la belle-mère, j'ai oublié dans la cour le linge que j'ai lavé ce matin. Va le rentrer dans la cuisine, avant que les maraudeurs ne l'emportent.

Le diable attendait déjà sa victime. Pour plus de précaution, il s'était

caché derrière le linge, qui séchait sur une corde tendue entre deux arbres. Avertie de sa présence par un frisson qui lui parcourut tout le corps et fit dresser ses cheveux, Dam'ka se mit à chanter la chanson que sa mère venait de lui enseigner :

*Dam'ka, ô Dam'kala !*

*Dam'ka, ô Dam'kala !*

*Ta mère est morte,*

*Elle est partie !*

*Dam'ka, ô Dam'kala !*

Une luciole, qui rêvait en se délassant sur un brin d'herbe, s'envola prestement, poussée par une force mystérieuse, et vint se poser comme une petite étoile sur le front de Dam'ka, dont la voix s'éleva au même instant, plus assurée mais aussi plus déchirante. En sorte que le diable eut un moment d'hésitation, pensant que la complainte de l'enfant alertait déjà les voisins ; mais il se souvint qu'il avait de bonnes jambes, et jugea qu'il aurait bien le temps de prendre le large avant qu'on ne se mît à sa poursuite. Passant la tête entre deux chemises, il allait bondir sur sa proie quand la luciole lui sauta au visage, et lui brûla les yeux. Un beau vacarme s'ensuivit, le diable trépignant et poussant des cris de douleur. Dam'ka, cependant, continuait de chanter :

*Dam'ka, ô Dam'kala !*

*Dam'ka, ô Dam'kala !*

*Ta mère est morte,*

*Elle est partie !*

*Dam'ka, ô Dam'kala !*

Or, elle avait trois frères, qui vivaient non loin du village, sur la plantation du père (excusez-moi, si j'ai oublié de vous le dire au début). Ils entendirent enfin la chanson.

— Un danger menace notre petite sœur ! fit le plus âgé.

Ils prirent chacun un gros bâton épineux, et se portèrent au secours de Dam'ka. Mais déjà, sentant la partie perdue, le diable s'était enfoncé dans les profondeurs de la terre, afin d'échapper au châtement qu'il méritait – laissant la belle-mère (qui ne se doutait de rien) seule à faire les frais du complot.

Mis au courant de tout ce qui s'était passé, les frères de Dam'ka la conduisirent chez eux. Et les deux aînés, la laissant sous la garde du plus jeune, allèrent creuser une fosse dans la cour de Sor Louise. Ils la recouvrirent ensuite de branchages, puis dressèrent dessus un petit tertre, en tassant la terre du pied.

Au matin, ils s'en furent trouver la belle-mère, et lui demandèrent des nouvelles de Dam'ka. S'arrachant les cheveux, Sor Louise se mit aussitôt à pousser des gémissements de deuil :

— Aïe ! aïe ! Dam'ka, mon petit ange ! Aïe, Dam'ka, Dam'ka !

— Que lui est-il arrivé ? demanda le cadet.

— Elle est morte hier matin... Aïe, Dam'ka, Dam'ka !

— Où est le cadavre ?

— Aïe, mon fils ! Aïe ! On l'a déjà mis en terre !

— Et pourquoi ne nous avais-tu pas prévenus ?

— Je vous croyais partis avec votre père !

— Bon. Mais où l'a-t-on enterrée ?

— Aïe ! mes enfants, je ne sais plus... Ayez pitié de moi, j'ai perdu la tête complètement.

— Je vois une tombe toute fraîche au fond de la cour, c'est peut-être celle de Dam'ka ! dit le plus âgé, en prenant le bras de Sor Louise. Viens, nous allons l'ouvrir, afin de voir notre petite sœur une dernière fois.

Et comme la belle-mère refusait de les suivre et redoublait de larmes et de gémissements, ils l'entraînèrent de force. Le cadet détruisit le tertre à coups de pieds, enleva les branchages, et dit brutalement à Sor Louise :

— Tu nous as menti : vois, la fosse est vide !

— Nous savons toute l'histoire, ajouta l'aîné d'une voix sévère. Tu avais promis notre petite sœur au diable du village, mais nous sommes arrivés à temps pour la sauver. Il n'est pas dit, cependant, que ton forfait doive rester impuni.

— Enterrons-la toute vive à la place de Dam'ka, proposa le cadet.

— Elle le mériterait assurément ! fit le plus âgé, hochant la tête d'un air pensif.

À la vérité, c'était bien le châtiment qu'ils avaient décidé d'infliger à la marâtre, car ils n'avaient pas creusé la tombe à seule fin de la mystifier ; mais déjà les villageois vauaient à leurs affaires et des voisins, intrigués, montraient leurs têtes au-dessus de la clôture. En sorte que l'aîné, craignant d'avoir des ennuis avec les gendarmes, se ravisait. Et tandis que Sor Louise, saisie de terreur, se répandait en sanglots et le suppliait de la gracier, il fit semblant d'hésiter, puis de se radoucir.

— Non, frère ! dit-il à la fin. Après tout, notre petite sœur est sauvée ; nous n'allons pas nous mettre un crime sur la conscience. Quant à cette femme dénaturée, puisqu'il lui faut payer sa méchante action, nous la punirons d'une autre façon.

Avec l'aide du cadet, il l'attacha solidement sur le dos d'un cheval indompté, qu'il lâcha ensuite la grand-route. Et tandis que la bête s'éloignait galop, il cria à Sor Louise, en guise d'adieu :

— Va-t-en au diable !



# LA REINE CORA



IL Y AVAIT dans le temps un roi qui s'appelait Gédéon. Son épouse, la reine Cora, était de loin la plus belle femme du pays. Aussi, étant jaloux à l'extrême, la surveillait-il constamment.

Un jour, la soupçonnant injustement d'avoir de l'inclination pour un officier de sa garde, qui avait beaucoup de succès auprès des dames et des demoiselles, il ordonna la mise à mort du jeune homme, qu'on exécuta sur-le-champ. Quant à la reine Cora, il la fit enfermer dans un cercueil de verre. Et il alla lui-même, dans une barque, la jeter au fond de la mer.

Or, jamais de sa vie elle n'avait été aussi belle. Une lumière plus douce que celle de la lune irradiait de son corps, si bien qu'on pouvait la voir de la surface de l'eau. Et c'est ainsi que des jeunes gens, qui étaient en partie de pêche, l'aperçurent parmi les coraux et les herbes marines.

Ils plongèrent dans la mer, et remontèrent avec le cercueil, et l'ouvrirent aussitôt. Constatant avec joie que la jolie femme qu'il renfermait n'était pas morte mais évanouie, ils la ranimèrent, et lui firent boire un coup de rhum.

Quand la reine Cora eut repris ses sens, elle leur raconta, les larmes aux yeux, sa triste aventure. Puis elle éclata en sanglots, songeant à son terrible époux, qu'elle aimait malgré tout et devant lequel elle ne se sentait pas le courage de reparaître.

Émus par son récit, les jeunes gens essayèrent par tous les moyens de la consoler ; mais, toute à son malheur, elle semblait ne pas les entendre, et ne cessait pas de pleurer et de sangloter. Finalement, l'un d'eux, qui paraissait avoir de l'ascendant sur ses camarades, prit les mains de la reine Cora, et lui dit :

— Nous allons vous emmener chez mon père, qui vous accordera volontiers l'hospitalité, car il est très généreux. Puis j'irai voir le roi Gédéon, afin de plaider votre cause auprès de lui. Je suis sûr de le convaincre de votre innocence. Et qui sait, peut-être l'a-t-il déjà reconnue et regrette-t-il de vous avoir jetée au fond de la mer. Seulement, il faudra vous déguiser en homme pour entrer dans la ville où nous habitons.

— Et pourquoi donc ? demanda la reine Cora, étonnée.

— Parce que c'est la Ville-sans-Femmes, dont vous avez sûrement entendu parler, et qu'elle est interdite, sous peine de mort, aux personnes de votre sexe.

Et comme elle paraissait hésiter, le jeune homme lui dit avec chaleur :

— Oh ! vous n'avez rien à craindre. C'est mon père qui est le gouverneur de la ville.

Enfin rassurée, elle accepta la proposition du jeune homme. Il lui coupa les cheveux, et lui colla au-dessus des lèvres une fausse moustache, puis lui donna des habits masculins, qu'elle alla revêtir dans la cale du bateau.

Et ils se mirent en route pour la Ville-sans-Femmes, où ils arrivèrent avant le coucher du soleil. Hélas ! à peine la reine Cora y avait-elle fait son entrée, que toutes les cloches des églises, qui étaient fées, se mirent à chanter :

*Ding, dong ! Ding, dong !*

*C'est une femme qui vient d'arriver.*

*Non, pas un homme, non, pas un homme.*

*C'est une femme qui vient d'arriver.*

*Ding, dong ! Ding, dong !*

*C'est une femme qui vient d'arriver...*

La peur s'empara de la reine Cora, elle voulut rebrousser chemin, mais le fils du gouverneur lui dit en souriant :

— Ne craignez rien. Personne ne peut vous soupçonner d'être une femme. Et puis, là où vous serez logée, personne n'osera faire des recherches. En tout cas, je saurai vous protéger.

Et il la conduisit chez son père, auquel il la présenta comme un prince étranger qui voyageait de pays en pays afin de s'instruire. Et le gouverneur, la prenant pour un vrai jeune homme, lui fit un accueil des plus gracieux, et demanda à son entourage de la traiter comme son propre fils.

Pendant ce temps, la police et l'armée mettaient la ville en émoi, cherchant dans toutes les maisons la femme qu'annonçaient les cloches des églises. Inutile de vous dire qu'on ne la trouva pas, car,

ainsi que l'avait prévu le fils du gouverneur, on n'osa point fouiller le palais de son père.

Toutefois, comme les cloches continuaient à dénoncer la présence d'une femme dans la ville, on finit par soupçonner le beau prince étranger, dont les manières raffinées semblaient avoir quelque chose de féminin. Les autorités de la police et de l'armée avertirent le gouverneur, qui, bien qu'incrédule, décida de mettre le jeune homme à l'épreuve.

Il donna un grand dîner en son honneur, où ne furent servis que des plats épicés et des boissons fortes. La reine Cora mangea et but fermement comme tout le monde, sans manifester le moindre malaise, mais ne réussit pas à convaincre les invités qu'elle n'était pas une femme. Et sur la pression de son entourage, le gouverneur de la ville fit dire à ses gens de préparer, pour le surlendemain, un pique-nique au bord de l'eau, où l'on se baignerait tout nu.

Se voyant perdue, la reine Cora se retira dans sa chambre, et se mit à pleurer. Le fils du gouverneur la trouva dans cet état. Et il lui dit :

— Madame, je suis désolé, mais il vous faut partir demain, avant le lever du soleil. Je vous donnerai de l'argent pour le voyage et un cheval que je tiens de ma marraine, qui était une magicienne.

Il s'appelle Domangaille, et il est si rapide que les meilleurs coursiers de la ville ne sauront le rattraper.

La reine Cora le remercia vivement de toutes ses bontés. Et le lendemain matin, avant l'aube, le fils du gouverneur la conduisit aux écuries, et lui montra le cheval. Elle poussa une exclamation de dépit, croyant à une cruelle mystification de la part du jeune homme : Domangaille était de petite taille et si malingre que les os saillaient sous sa peau. Au surplus, il était couvert de tiques.

— Ne faites pas attention à son apparence, dit en souriant le fils du gouverneur. Tel que vous le voyez là, il va plus vite que le vent. Mais, pour le mettre en train, il faut que son cavalier chante continuellement ces paroles magiques :

*Domangaille, oh ! Domangaille,*

*Sauve-moi la vie !*

*Sauve-moi la vie !*

*Domangaille, oh ! Domangaille !*

Le cheval étant déjà sellé, le jeune homme aida la reine Cora à monter dessus. Puis il lui remit une bourse garnie de pièces d'or, et lui souhaita bonne chance. Elle le remercia de nouveau et, après lui avoir fait ses adieux, chanta les paroles qu'il venait de lui apprendre. Domangaille partit comme une flèche. Mais, aussitôt, les cloches se mirent à chanter :

*Ding, dong ! Ding, dong !  
C'est une femme qui vient de partir.  
Non, pas un homme, non, pas un homme.  
C'est une femme qui vient de partir.  
Ding, dong ! Ding, dong !  
C'est une femme qui vient de partir...*

Les gardes du palais, réveillés en sursaut, coururent aux écuries, et enfourchèrent leurs chevaux en toute hâte. Mais ce fut peine perdue, car la reine Cora était déjà loin. Elle arriva bientôt dans une autre ville, qui, par bonheur, n'était pas interdite aux femmes.

Et, à peine descendue de son cheval, elle aperçut un pauvre diable, vêtu de haillons et apparemment fou, que des gamins chahutaient sans pitié.

Elle se porta charitablement à son secours, et ne tarda pas à reconnaître en lui son propre mari, le roi Gédéon. Profondément émue, elle lui tendit les bras, en disant :

— Mon pauvre ami !

L'homme la regarda d'un air hagard.

— Tu ne reconnais pas ta femme ?

Recouvrant du coup sa raison, que lui avaient fait perdre les remords et le chagrin, il sauta au cou de la reine Cora, et l'embrassa passionnément, en lui demandant pardon. Puis, comme les gamins continuaient leur chahut, ils montèrent tous deux sur le cheval. Et la reine chanta :

*Domangaille, oh ! Domangaille,  
Sauve-moi la vie !  
Sauve-moi la vie,  
Domangaille, oh ! Domangaille !*

En un clin d'œil, ils furent transportés dans leur palais, où ils coulèrent des jours heureux jusqu'à leur mort.





# MORAVIA



OILA. Du temps de ma grand-mère vivait une jeune fille des plus difficiles. Aucun parti ne lui convenait. Elle avait déjà éconduit de nombreux prétendants, quand un jour se présenta un homme très fortuné mais contrefait, qui lui demanda sa main. Le toisant d'un air courroucé, elle lui répondit :

— Vous ne vous êtes jamais regardé dans une glace ? Plutôt que de vous épouser, j'aurais pris un chien pour mari.

L'homme s'en alla, profondément blessé.

— Ah ! fit-il entre ses dents, tu trouves qu'un chien vaut mieux que moi ? Eh bien, tu épouseras Moravia.

Comme il arrivait chez lui, un grand chien au poil blanc vint à sa rencontre, en faisant des cabrioles. C'était Moravia. Sans prendre de repos, tant il était irrité, l'homme conduisit le chien chez un magicien, qui, pour une somme importante, changea l'animal en un beau garçon, si élégant et distingué qu'on l'aurait pris facilement pour un jeune prince.

Ainsi transformé, Moravia, suivant les instructions de son maître, alla faire la cour à la jeune fille difficile. Elle le trouva fort à son goût. Et les choses marchèrent si bien qu'ils ne tardèrent point à se marier.

Mais le lendemain des noces, comme il faisait la sieste en compagnie de sa femme, Moravia entendit la voix de son maître, qui chantait sous la fenêtre de leur chambre :

*Zan ! Je dis : zan !*

*Moravia, mon beau chien,*

*Mon camarade,*

*C'est moi qui te connais.*

*Aïe, Moravia,  
Aïe, mon beau chien,  
C'est moi qui te connais.  
Aïe, Moravia !*

Le jeune marié, qui était on ne peut plus satisfait de son nouvel état, répondit d'une voix suppliante :

*Ô ami, ô camarade  
Qui m'avez envoyé ici,  
Laissez-moi où je suis.  
Je vous en prie.  
Laissez-moi où je suis,  
Ô mon camarade.*

Et le maître, inexorable, de reprendre sa chanson :

*Zan ! Je dis : zan !  
Moravia, mon beau chien,  
Mon camarade,  
C'est moi qui te connais...*

Et voici que tout à coup, oubliant le langage des chrétiens, Moravia se mit à aboyer :

— Ouape, ouape, ouape !  
— Qu'as-tu ? lui demanda son épouse, réveillée en sursaut.  
— Ouape, ouape, ouape ! fit Moravia, en guise de réponse.

Croyant à une indisposition, la jeune femme appela sa mère, qui accourut en toute hâte, apportant un cordial. Il but sans se faire prier. Puis elles lui frictionnèrent le visage avec de l'alcool camphré, et lui firent respirer des sels ; mais rien ne pouvait calmer le pauvre Moravia, qui, sentant repousser son poil et sa queue, n'arrêtait pas d'aboyer. Et, pendant tout ce temps, son maître chantait :

*Aïe, Moravia,  
Aïe, mon beau chien,  
C'est moi qui te connais.  
Aïe Moravia...*

À la fin, ayant complètement repris sa forme première, le chien sauta par la fenêtre, et rejoignit son maître, qui lui passa la laisse au cou et le ramena à sa niche.

Que c'est triste !

# LE VRAI NOM DE LA PRINCESSE



IL Y AVAIT, au temps jadis, un infortuné jeune homme qui s'appelait Dodo. Il était bon, sensible, généreux, mais tellement laid que toutes les filles du village, sans pitié, se moquaient de lui. À la fin, excédé de leurs railleries, il décida d'aller vivre seul dans les bois, et discrètement, un matin, il se mit en route avant le lever du soleil. Comme il longeait un cimetière de campagne, il vit une femme en colère, une vraie furie, qui battait à grands coups de fouet un tertre abandonné.

— Pourquoi frappez-vous cette tombe ? demanda-t-il à la femme.

Elle lui répondit :

— C'est parce que l'homme qu'on a enterré à cette place me doit cinquante gourdes.

Les économies de Dodo s'élevaient tout juste à cette somme ; mais la punition infligée à la tombe le chagrinait tellement que, pour y mettre fin, il paya à la femme la dette du défunt. Puis il reprit la route. Et au premier tournant il rencontra soudain, planté devant lui comme une apparition, un fort bel homme qu'il ne connaissait pas, et qui l'aborda civilement, en lui disant :

— Tu viens de donner tout ce que tu possédais pour le repos d'un mort sans défense. C'est une bonne action, dont je veux te récompenser. Voyageons ensemble, et j'assurerai ton avenir.

Le bel inconnu conduisait Dodo dans la contrée lointaine où, chaque matin, sortant de la mer, le soleil se lève pour éclairer la terre. En y arrivant, ils apprirent que le roi du pays possédait une jolie fille, la plus charmante qu'on eût jamais vue, et qu'il avait décidé de ne la donner en mariage qu'au prétendant qui serait assez malin pour deviner son vrai nom. Et l'inconnu dit à Dodo :

— Va demander au roi la main de la princesse.

Intimidé, Dodo ne lui fit pas la moindre objection ; mais ce fut en tremblant qu'il alla présenter sa demande en mariage. Et le roi lui répondit :

— Je vous trouve bien laid, mon garçon ! Cependant, une parole est une parole : si vous devinez son vrai nom, je vous accorderai la main de ma fille. Je vous donne trois jours pour le trouver.

Quand elle apprit la nouvelle, qui avait en un rien de temps fait le tour du palais, la princesse courut comme une folle chez la vieille fée dont elle était la filleule, et lui dit en pleurant :

— Marraine, ô marraine, sais-tu ce qui m'arrive ? Une espèce de singe a demandé ma main, et mon père lui a donné trois jours pour deviner mon vrai nom !

— Calme-toi, mon enfant, répondit la fée en souriant. Si ce n'est pas de nous qu'il l'apprend, comment ferait-il pour savoir que ton vrai nom commence par "Hor" ?

Et le bel inconnu, qui avait tout entendu (car il avait pris la forme d'un petit oiseau afin d'espionner la princesse), s'en fut dire à Dodo :

— Va chez le roi à l'instant, pour lui annoncer que tu viens de découvrir que le vrai nom de sa fille commence par "Hor".

À ces mots, le cœur de Dodo faillit s'arrêter : allait-il vraiment épouser cette jolie princesse, lui dont se moquaient toutes les filles, et qui avait pris naguère le parti de se retirer dans les bois ? Il n'osait y croire, mais comme l'assurance du bel inconnu l'intimidait de plus en plus, il s'empessa d'aller chez le roi.

— Sire, lui dit-il, le vrai nom de votre fille commence par "Hor".

La princesse en fut tout de suite informée. Et sans se douter qu'elle était suivie par l'ami de Dodo, qui avait encore pris la forme d'un petit oiseau, elle se rendit de nouveau chez la fée, et lui dit, tout en larmes :

— Marraine, ô marraine, sais-tu que cette espèce de singe a trouvé la première syllabe de mon vrai nom !

Et la fée, souriant, lui répondit :

— Ne t'inquiète pas, mon enfant. C'est une chance qu'il ait pu deviner la première syllabe de ton vrai nom. Mais je suis sûre qu'il ne saura en trouver la deuxième, qui est "ten", si ce n'est pas de nous qu'il l'apprend.

Aussitôt, l'inconnu s'en fut dire à Dodo :

— Va chez le roi pour lui annoncer que tu viens de découvrir que la deuxième syllabe du vrai nom de sa fille est "ten".

Ce que Dodo, qui était sur le point de perdre la tête, s'empessa de faire. Et la princesse de courir chez la fée, toujours suivie par le bel inconnu changé en oiseau.

— Marraine, ô marraine, dit la jeune fille aux abois, sais-tu que cette espèce de singe a trouvé la deuxième syllabe de mon vrai nom !

— Rassure-toi, mon enfant, répondit la fée en souriant. Tant de jolies filles, dans ce pays, s'appellent Hortense que ce n'était pas difficile à deviner. Mais je ne vois pas comment ferait le pauvre garçon pour savoir que ton vrai nom est Hortensia, si ce n'est pas de nous qu'il l'apprend.

Et l'inconnu s'en fut retrouver Dodo, tout guilleret :

— Va chez le roi à l'instant, fit-il en se frottant les mains, et dis-lui que tu sais maintenant que le vrai nom de sa fille est Hortensia.

Mais Dodo, secouant tristement la tête, lui répondit :

— Je te remercie, bel ami, de toute la peine que tu t'es donnée pour moi ; mais tu n'as fait que perdre un temps précieux : vois comme je suis vilain ! Jamais la princesse Hortensia ne pourrait m'aimer si je l'épousais, de sorte que je serais malheureux tout le reste de ma vie !

— C'est vrai, Dodo, que tu es laid, lui dit l'inconnu. Mais moi, je suis beau, et comme il me faut retourner dans la tombe, je te passe ma beauté, dont je n'ai plus que faire, et je prends ta laideur. Ainsi donc, la princesse Hortensia te trouvera à son goût.

— Vraiment ! fit Dodo, stupéfait. Mais alors tu es un revenant ?

— Oui ! répondit l'inconnu en soupirant. Il y aura bientôt un an que je suis mort.

Puis, baissant la tête, il ajouta :

— C'est moi qui devais les cinquante gourdes à cette femme que tu as rencontrée l'autre jour au cimetière, et la tombe qu'elle battait c'était la mienne.

Dodo échangea donc sa laideur contre la beauté du revenant et, après l'avoir remercié, s'en alla trouver le roi :

— Le vrai nom de la princesse, lui dit-il, est Hortensia.

Et sans se faire prier (car Dodo était devenu, comme un vrai prince, beau, élégant et distingué), le roi lui accorda la main de sa fille.

C'est tout.

# TI-BÉLO



L'ÉTAIT une fois un petit orphelin qui s'appelait Ti-Bélo. Il vivait avec sa marraine, une méchante vieille, qui le faisait travailler comme une bête de somme, le nourrissait chichement, et pour une vétille, le rouait de coups. Malheureux à l'extrême – car il n'avait ni oncle ni tante, pas même un parent éloigné, une personne enfin à laquelle il eût pu se plaindre des mauvais traitements qu'il subissait – Ti-Bélo n'attendait rien de bon de la vie, et passait parfois toute la nuit à pleurer.

Un jour que la marraine était sortie et que Ti-Bélo, comme d'habitude, avait faim, il vit à l'office un panier d'oranges. Espérant que la vieille ne s'apercevrait pas du larcin, il en prit une et la mangea. Puis, comme elles étaient juteuses et sucrées et que la première, loin de calmer son appétit, n'avait fait que l'augmenter, il en mangea deux autres, mais s'en tint là, par prudence.

Dès son retour, ayant quelque soupçon, la vieille compta les oranges, et non sans éprouver une joie mauvaise, découvrit, qu'il en manquait trois.

— Je te connaissais toutes sortes de défauts, dit-elle à Ti-Bélo, mais j'étais loin de supposer qu'il était dans tes habitudes de voler. Comme ce vice est le plus détestable qui soit, il faudra bien que je t'en corrige avant qu'il soit trop tard. Si donc, à la tombée de la nuit, tu ne m'as pas rapporté trois oranges pour remplacer celles que tu as mangées, je te couperai la main droite.

Or, elle savait que la saison des oranges tirait à sa fin, et qu'il était absolument impossible d'en trouver dans les environs. Ti-Bélo, qui le savait aussi, s'éloigna tristement, pensant au terrible châtement dont il était menacé, et qui lui paraissait donc inévitable. Il erra sans but dans

la campagne, puis, comme ses jambes faiblissaient, il s'assit au bord de la route, prit sa tête dans ses mains, et donna libre cours à son chagrin.

Il sanglotait depuis un bon moment, quand un homme charitable vint à passer, qui lui demanda pourquoi il pleurait. Ti-Bélo raconta son histoire, et l'homme lui donna une petite graine, en lui disant :

— Plante cette graine, mon garçon ; elle germera aussitôt. Alors, tu diras à la jeune plante de pousser ; elle poussera, et deviendra un bel arbre. Tu diras à l'arbre de fleurir, et de donner des fruits ; il fleurira, et donnera beaucoup d'oranges. Tu diras aux oranges de mûrir, et elles mûriront au même instant.

L'homme parti, Ti-Bélo planta la petite graine, qui germa tout de suite, et si rapidement qu'en l'espace d'un clin d'œil une jeune plante sortait de terre avec toutes ses feuilles. Alors, Ti-Bélo se mit à chanter :

*Mon oranger, pousse !  
Pousse, mon oranger !  
Ah ! mon oranger,  
J'ai les larmes aux yeux.  
Mon bel oranger !*

Quand l'arbre eut fini de grandir, Ti-Bélo chanta :

*Mon oranger, fleuris !  
Fleuris, mon oranger !  
Ah ! mon oranger,  
J'ai les larmes aux yeux.  
Mon bel oranger !*

Quand l'arbre eut fini de fleurir, il lui demanda de donner des fruits, puis aux fruits de mûrir. Et tout cela étant fait, il cueillit trois oranges, et chanta de nouveau :

*Mon oranger, pousse !  
Pousse, mon oranger !  
Ah ! mon oranger,  
J'ai les larmes aux yeux.  
Mon bel oranger !*

Il chanta, il chanta, il chanta ! Tant qu'à la fin, le feuillage de l'arbre avait disparu dans les nuages, pendant que son tronc était devenu aussi mince qu'un fil d'araignée. Puis, le soleil étant près de se coucher, il s'empressa d'apporter les oranges à sa marraine, qui les mangea tout d'abord et, sans le remercier, lui ordonna de la conduire



à l'endroit où il les avait cueillies. Comme il objectait qu'il était fatigué, elle le menaça une nouvelle fois de lui couper la main droite. Il fut bien obligé de la conduire là où il avait planté la petite graine.

— Où est l'oranger ? demanda la vieille, qui avait beau chercher et ne voyait aucun arbre de cette sorte dans les environs.

— Je ne sais pas, non, marraine ! répondit Ti-Bélo, en feignant la surprise. Je l'avais laissé ici, quand je suis parti pour vous apporter les oranges.

— C'est donc toi qui l'as fait disparaître ! dit la vieille, dont les yeux flambaient de colère.

Et de brandir sa machette :

— Si tu ne le fais pas revenir à l'instant même, ce n'est pas la main droite, mais la tête que je te couperai.

Alors, sachant bien qu'elle mettrait sa menace à exécution s'il refusait de lui obéir, Ti-Bélo chanta d'une voix brisée :

*Mon oranger, descends !*

*Descends, mon oranger !*

*Ah ! mon oranger,*

*J'ai les larmes aux yeux.*

*Mon bel oranger !*

Et dès que l'arbre se fut réduit à sa hauteur naturelle, la vieille y grimpa aussi agilement qu'un macaque, dans l'intention de manger autant d'oranges que son ventre le lui permettrait. Mais Ti-Bélo, qui en avait assez des agissements de sa marraine, et surtout des menaces qu'elle lui faisait à tout propos, se mit à chanter à voix basse, demandant à l'oranger de pousser – ce qu'il fit doucement, pour ne pas éveiller l'attention de la femme. Et quand le feuillage de l'arbre fut sur le point de toucher les nuages, Ti-Bélo chanta à tue-tête, tandis que sa marraine gesticulait, et poussait des cris de détresse :

*Mon oranger, casse-toi !*

*Casse-toi, mon oranger !*

*Ah ! mon oranger,*

*J'ai les larmes aux yeux.*

*Mon bel oranger !*

L'arbre se cassa au beau milieu. Tombant dans un tumulte de branches fracassées, la vieille s'écrasa sur le sol, comme un fruit trop mûr. Et il ne se trouva personne, dans la région, pour la regretter.



# SOLEIL, LUNE ET ÉTOILE



L ÉTAIT une fois trois sœurs ravissantes, qui n'avaient d'autre ambition que de se faire épouser par le roi. Un jour, elles allèrent ensemble le trouver dans son palais. L'aînée prit d'abord la parole, et dit :

— Roi, si vous m'épousez, je ferai pour vous de bons petits plats.

La cadette dit à son tour :

— Roi, si vous m'épousez, je ferai pour vous des gâteaux exquis.

La plus jeune dit enfin :

— Roi, si c'est moi que vous choisissiez, je vous donnerai trois fils. Le premier s'appellera Soleil, le second Lune, et le dernier Étoile.

Le roi épousa la plus jeune. Et au bout d'un an, elle mit au monde, non pas un enfant, mais un petit chien. Le roi en fut consterné ; cependant, il ne se fâcha point, se disant qu'il s'agissait peut-être d'un accident. Mais l'année suivante, la reine eut un petit chat, et la troisième année, un petit cochon. Cette fois-ci, le roi entra dans une violente colère.

— Ma femme, dit-il, ne peut donner naissance qu'à des monstres. Je vais l'envoyer vivre avec les animaux.

Et il la fit enfermer dans le parc à bestiaux.

Bon. Des mois et des années passèrent. Et pendant ce temps, le chien, le chat et le cochon, recueillis par une âme charitable, avaient grandi, et étaient devenus très forts et très beaux.

Une nuit, ils allèrent tous trois devant le palais du roi. Le chien se mit à chanter :

*C'est moi, Soleil, oh !*

*Eh, roi, je suis Soleil, oh !*

*C'est moi, Soleil, qui demande au roi  
De retirer ma mère du parc à bestiaux.*

Le roi, qui ne dormait pas encore, parut à la fenêtre. Et le chat se mit à chanter :

*C'est moi, Lune, oh !  
Eh, roi, je suis Lune, oh !  
C'est moi, Lune, qui demande au roi  
De retirer ma mère du parc à bestiaux.*

Puis, ce fut le tour du cochon :

*C'est moi, Étoile, oh !  
Eh, roi, je suis Étoile, oh !  
C'est moi, Étoile, qui demande au roi  
De retirer ma mère du parc à bestiaux.*



Une nuit, ils allèrent tous trois devant le palais du roi...

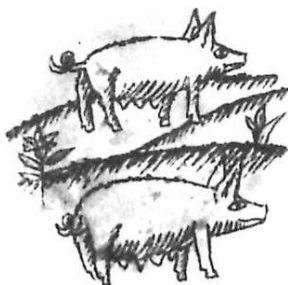
Le roi, fort troublé, fit venir un sorcier, qui alluma une bougie, tira les cartes, et dit enfin :

— Roi, si votre femme n'a mis au monde que des monstres, c'est parce que ses sœurs, folles de jalousie, lui ont jeté un sort.

Alors, le roi fit monter les trois chanteurs dans sa chambre. À chacun d'eux, le sorcier arracha une petite touffe de poils au milieu du front. Il récita ensuite une formule magique. Et le chien, le chat et le cochon se transformèrent aussitôt en trois beaux princes. Le premier avait un soleil au front, le second une lune, le troisième une étoile.

Le roi pleurait de joie. Il embrassa ses fils, puis envoya chercher la reine et, après lui avoir demandé pardon, la combla de prévenances. Quant à ses méchantes belles-sœurs, il les fit changer en truies par le sorcier.

Soleil, Lune et Étoile épousèrent chacun une jolie princesse. Ils eurent par la suite beaucoup d'enfants, et devinrent de grands rois.



# L'ORTEIL DU DIABLE



POUR LORS, Ti-Jean vivait chez monsieur Tanisse, son parrain, qu'il aidait aux travaux de la ferme, et chaque samedi, il se rendait au marché du bourg pour y vendre les produits du jardin et acheter des provisions.

Monsieur Tanisse, dès le début, lui avait recommandé de faire en sorte que la nuit ne le surprît pas sur le chemin du retour, parce qu'une famille de diables s'était établie dans la région et que, déjà, une vingtaine de personnes – des enfants, pour la plupart – avaient disparu. Or, Ti-Jean, comme on dit, n'avait peur de rien ; mais il aimait tellement son parrain qu'il s'appliquait à lui faire plaisir en toutes choses. Aussi, chaque fois qu'il allait au marché, rentrait-il avant la brume.

Un jour, cependant, que ses commissions l'avaient retenu au bourg plus longtemps que d'habitude, Ti-Jean était encore en chemin quand le soleil se coucha. Loin de s'alarmer, il releva fièrement la tête, en disant : « On verra bien si les diables peuvent me manger. Je suis assez grand pour me défendre. » Toutefois, imaginant les inquiétudes que devait éprouver son parrain, il pressa le pas.

Hélas ! passé le premier tournant, il aperçoit un jeune diable assis au mitan de la route, qu'il barre de ses jambes écartées. Au lieu de faire volte-face et de prendre la fuite, il continue d'avancer, et comme si de rien n'était, se met à siffloter. « Peut-on avoir plus de chance ? dit le jeune diable en lui-même. Je suis assis là à ne rien faire, et voici que ma nourriture vient me trouver ! » Puis, comme Ti-Jean ne faisait point mine de s'arrêter, il lui demande :

— Où vas-tu ?

Et Ti-Jean de lui répondre :

— J'ai atteint le talon du diable. Je vais maintenant au bout de son orteil.

Le jeune diable dit alors :

— Sais-tu chanter ?

— Oui, répond Ti-Jean, je sais chanter.

— Eh bien, chante-moi quelque chose.

Ti-Jean ne se fait pas prier, et de sa voix la plus innocente, il le régale d'un petit air de sa façon :

*Traille, traille, traille,  
Diable est un pigeon d'écaille.  
Mais je n'ai qu'un ami,  
C'est monsieur Tanisse.  
Pan-pan ! je n'ai qu'un ami. Pan-pan !*

Quand il a fini de chanter, Ti-Jean dit :

— Je m'en vais.

— Bon voyage ! fait le jeune diable, que la chanson avait ensorcelé.

Et Ti-Jean de poursuivre son chemin. Mais passé le deuxième tournant, il aperçoit de nouveau un jeune diable assis, comme le premier, au mitan de la route.

Il continue d'avancer, tout en sifflotant d'un air dégagé. « Peut-on avoir plus de chance ? dit le jeune diable en lui-même. Je suis assis là à ne rien faire, et voici que ma nourriture vient me trouver ! » Puis, comme Ti-Jean avançait toujours, il lui demande :

— Où vas-tu ?

Ti-Jean lui répond :

— J'ai dépassé le talon du diable. Je vais maintenant au bout de son orteil.

— Tu sais chanter ?

— Oui, je sais chanter.

— Alors, chante-moi quelque chose.

Et Ti-Jean, sans se faire prier, le régale de son petit air :

*Traille, traille, traille,  
Diable est un pigeon d'écaille.  
Mais je n'ai qu'un ami,  
C'est monsieur Tanisse.  
Pan-pan ! je n'ai qu'un ami. Pan-pan !*

Quand il a fini de chanter, Ti-Jean dit :

— Je m'en vais.

— Bon voyage, fait le jeune diable, que la chanson avait ensorcelé.



Et Ti-Jean de continuer son chemin. Mais passé le troisième tournant, il tombe cette fois-ci sur un grand diable (le père des deux autres), qui lui demande :

— Où vas-tu ?

— Je suis arrivé, répond Ti-Jean. J'ai atteint le bout de ton orteil.

— Comme ça ? fait le diable.

— Comme ça ! fait Ti-Jean.

— Suis-moi, dans ce cas...

Ils arrivent bientôt à une vieille chaumière, qui penchait d'un côté, prête à tomber en ruines, et le grand diable dit à sa femme :

— Mets tout de suite de l'eau sur le feu, car nous allons manger ce petit vantard, qui prétend avoir atteint le bout de mon orteil. En attendant, je vais prévenir nos fils, et reprendre ma faction sur la grand-route. Que tout soit prêt à notre retour.

Bon. Mais il se trouvait que la diablesse était fatiguée.

— Tu n'aurais pas pu choisir un autre jour pour défier mon mari ? dit-elle à Ti-Jean, d'un air découragé. Les samedis, je suis toujours accablée de travail. Et tu ne saurais te figurer le tracas que tu me causes en ce moment, car non seulement je dois t'égorger et t'apprêter pour le bouillon, il faut encore que je lave la chaudière, que je coupe le bois, et que j'allume le feu, et que je finisse de piler le maïs !

Se retenant pour ne pas pleurer, elle prend Ti-Jean par le bras, l'emmène dans la cour, et l'attache solidement à un arbre, de peur qu'il ne s'échappe. Puis elle se remet à piler le maïs. Et, comme elle s'arrête de temps en temps pour reprendre souffle, Ti-Jean lui dit de sa voix la plus innocente :

— Tout de même, grand-mère, je pourrais vous aider.

Elle lui répond :

— Je voudrais bien, mon enfant. Seulement, il faudrait que je te détache pour cela ; mais je ne suis pas si bête : tu te sauverais dès que j'aurais le dos tourné, et mon homme, qui déjà n'est point commode, me flanquerait une volée de coups de bâton.

— Comment pourrais-je me sauver ? fait Ti-Jean. La route n'est-elle pas gardée par ton mari et par tes fils ?

— C'est vrai, dit-elle.

Là-dessus, elle détache Ti-Jean, lui passe le pilon, et va, de son côté, couper du bois pour allumer le feu. Mais à peine Ti-Jean a-t-il commencé de piler le maïs qu'il renverse le mortier, répandant les grains sur le sol. La diablesse est furieuse.

— Vois comme tu es maladroit ! dit-elle. Maintenant, il va falloir que je ramasse le maïs !

Et comme elle se baissait en maugréant, Ti-Jean lui assène sur la tête un grand coup de pilon, qui la tue instantanément. Sans perdre de temps, il déshabille la diablesse, revêt sa robe, et se coiffe de son

chapeau. Après quoi, il la coupe en morceaux, et la fait cuire dans la chaudière, sur un grand feu de bois. Puis, le bouillon étant prêt, il dresse le couvert, va sur la route et, imitant la voix de sa victime, il appelle les diables, qui viennent en courant et, tant ils ont faim, s'attablent sans même regarder Ti-Jean, qu'ils prennent pour la maîtresse de maison. Ils mangent, ils mangent, ils mangent ! Jamais bouillon, auparavant, ne leur avait paru si appétissant !

Sans éveiller leur attention, Ti-Jean sort de la chaumière, fait une croix de deux manches à balai, plante la croix dans le sol, et l'affuble enfin de la robe et du chapeau de la diablesse. Après quoi, il se sauve à toutes jambes.

Lorsque les diables ont fini de manger, ils vont tous dans la cour, pour féliciter la diablesse et la remercier de les avoir si bien régalez. Mais ils ont beau lui parler, elle ne leur répond pas. Pensant qu'elle s'était endormie, le grand diable la secoue pour la réveiller, et s'aperçoit enfin de la supercherie. Ce n'était point sa femme qu'il secouait ainsi, c'était un simulacre revêtu de ses dépouilles. Devinant alors ce qui s'était passé en leur absence, les diables se lancent à la poursuite de Ti-Jean. Mais Ti-Jean est déjà chez son parrain, en train de lui raconter son aventure.

— Comme je les connais, filleul, dit enfin monsieur Tanisse, les diables vont chercher à prendre leur revanche. Bientôt, ils seront ici ; mais je vais leur tendre un piège. Ils sont tellement stupides qu'ils n'y verront que du feu et donneront tête baissée dans le panneau.

Il n'avait pas fini de parler que les diables sont arrivés. Tout doucement, monsieur Tanisse passe le canon de son fusil par le trou de la serrure, et demande :

— Qui est là ?

— Un voyageur qui a perdu son chemin ! répond le grand diable.

— La clef est sur la porte, dit monsieur Tanisse. Prenez-la avec les dents, et donnez-lui deux tours à gauche.

Le grand diable se baisse, prend le canon du fusil avec ses dents et, pensant qu'il s'agissait d'une vraie clef, essaie de le faire jouer dans la serrure. Aussitôt, monsieur Tanisse presse la gâchette. Le coup part, et le grand diable tombe à la renverse. Il meurt sans avoir le temps de pousser le moindre cri. Ses fils, effrayés, prennent la fuite. Ils courent, ils courent, ils courent !

Jusqu'à présent, ils ne se sont pas arrêtés.



# BÊTE-A-SEPT-TÊTES



IL ÉTAIT une fois un géant redoutable, qui faisait la guerre à tous les princes de la terre. À lui seul, il mettait leurs armées en déroute, car lorsqu'il allait au combat, six têtes grimaçantes apparaissaient sur ses épaules, trois de chaque côté de celle qu'on lui voyait d'ordinaire – ce qui lui avait valu le surnom de Bête-à-sept-têtes. Il lui suffisait alors de faire un moulinet avec son bâton pour abattre des centaines et des centaines de soldats.

Au reste, velu de la tête aux pieds, il ressemblait moins à un homme qu'à un animal, et quant à son cœur, on peut dire qu'il était aussi dur que la pierre.

Il lui arriva cependant de tomber amoureux d'une jolie demoiselle, qui s'appelait Dorothée. Et comme elle était pauvre et qu'il avait amassé de grandes richesses, il s'imagina qu'il n'aurait qu'à se présenter pour obtenir la main de la jeune fille ; mais quand il lui fit la visite d'usage, elle le traita sans ménagement.

— Hors d'ici ! cria-t-elle en lui montrant la porte. Tu n'es qu'une vilaine bête à sept têtes.

À quelques jours de là, un beau jeune homme du nom de Sava vint à son tour demander la main de Dorothée, mais bien qu'elle le trouvât à son goût, elle lui déclara qu'elle n'entendait pas se marier, parce qu'elle avait la passion de la danse et qu'à son avis, aucun mari ne lui permettrait d'aller au bal tous les soirs, comme elle en avait l'habitude.

Alors, en désespoir de cause, Sava lui jura qu'il ferait toujours ses quatre volontés. Et comme elle ne doutait point de la bonne foi du jeune homme, qui était réputé pour sa droiture, elle consentit enfin à l'épouser. Ils se marièrent, donc. Et tous les soirs, fidèle à son

engagement, Sava conduisait Dorothée à la maison de danse ou la confiait à des amis sûrs quand il était empêché, et venait à l'aube la chercher.

Il savait bien que Bête-à-sept-têtes n'attendait qu'une occasion pour prendre sa revanche. Mais il ne s'en inquiétait pas trop, parce que sa mère lui avait donné, le jour de ses noces, divers talismans, dont un petit poignard à manche d'ivoire et trois grains de maïs, qui lui permettaient de triompher des adversaires les plus terribles.

Et quand il ne pouvait accompagner sa femme au bal, il lui remettait toujours une pelote de ficelle, afin de pouvoir la retrouver dans le cas où le géant réussirait à l'enlever : « Tu noueras le bout de la ficelle à ton petit doigt, lui avait-il expliqué la première fois, et tu jetteras la pelote sur la chaussée. »

En outre, lorsqu'il venait la chercher au point du jour, Sava n'entrait pas dans la maison de danse ; s'arrêtant devant la porte, il examinait les environs pour s'assurer que Bête-à-sept-têtes ne rôdait point par là. Après quoi, il chantait :

*Dorothée, en-hé ! en-hé, oh !*

*Dorothée, en-hé ! en-hé, oooh !*

Reconnaissant la voix de son mari, qui était forte et douce à la fois, Dorothée chantait à son tour :

*Sava m'appelle,*

*Il me faut partir.*

*Sava m'appelle, oooh !*

*Je ne puis rester.*

Et si un danseur indiscret essayait de la retenir, Dorothée lui tournait le dos tout simplement, et allait retrouver Sava en courant.

Les jeunes gens étaient loin de se douter que Bête-à-sept-têtes avait loué dans les parages une maison d'où il pouvait les épier tout à son aise, et qu'à force d'entendre la chanson de Sava, il commençait à la retenir. Bientôt, il la sut par cœur. Et à la première occasion, il vint la chanter devant la maison de danse. Mais sa voix était fausse et tout éraillée, si bien que Dorothée n'eut pas de peine à la reconnaître. Elle parut au balcon, et se moqua de lui.

Or, dans un village voisin, il y avait un vieux forgeron, quelque peu sorcier, qui possédait un fer à repasser en argent, dont il se servait pour défaire les rides de la peau. Bête-à-sept-têtes alla le trouver, et le pria de lui repasser la gorge afin d'éclaircir sa voix et de la rendre aussi pure que celle de Sava.

Le forgeron accepta, mais demanda pour prix de son travail une

somme assez forte, qu'il se fit payer d'avance. Puis il chauffa le fer sur de la braise, l'introduisit dans la bouche du géant, et lui repassa la gorge patiemment, jusqu'à lui enlever tous ses plis. Maintenant, la voix de Bête-à-sept-têtes ressemblait à s'y méprendre à celle de Sava. Seulement le forgeron, qui connaissait tous les défauts de la brute, le mit en garde contre sa gloutonnerie :

— Je dois te dire que si tu prends la moindre nourriture avant de chanter, ta gorge se plissera de nouveau, et ta voix sera aussi laide qu'auparavant.

Bête-à-sept-têtes fit la grimace, et s'en alla fermement décidé à ne rien prendre tant qu'il n'aurait pas enlevé Dorothée. Mais comme il approchait du bourg, il rencontra un gros bœuf qui paissait au bord de la route, et s'arrêta tout à coup, saisi d'un appétit féroce. Il se souvint toutefois de l'avertissement du forgeron, et tiraillé entre l'amour et la faim, délibéra un instant sur le parti qu'il devait prendre. Ce fut la faim qui l'emporta : « Non, mes amis ! dit-il, je ne peux pas perdre une si belle occasion de manger de la viande fraîche. » Et de se jeter sur le bœuf, qu'il dévora en un rien de temps, sans même en rejeter la peau, les os ni les cornes. Aussi, quand il arriva devant la maison de danse et qu'il chanta la chanson de Sava, sa voix ne ressemblait plus à celle du jeune homme. En sorte que Dorothée parut au balcon, et se moqua de lui.

Nullement découragé, il retourna chez le forgeron, qui lui fit d'abord toutes sortes de reproches, puis lui repassa la gorge de nouveau, pour une somme plus élevée que la précédente, et lui fit jurer qu'il ne mangerait rien en chemin.

Mais Bête-à-sept-têtes n'avait pas de chance ce jour-là. Comme il arrivait à l'entrée du bourg, il aperçut, non loin de la route, un gros manguier tout chargé de fruits mûrs. « Voici mon dessert ! » fit-il aussitôt, plein de convoitise. Toutefois, se rappelant la promesse qu'il avait faite au forgeron, il voulut s'arracher à la tentation. Mais c'était plus fort que lui : « Fait-on jamais un bon repas sans prendre de dessert ? » dit-il, s'adressant aux arbres qui l'entouraient.

Il mangea donc tous les fruits du manguier, les avalant avec la pelure et la graine, et cela en moins de temps qu'il ne faut pour le raconter. Si bien que lorsqu'il arriva devant la maison de danse et qu'il chanta, Dorothée parut encore au balcon, et se moqua de lui.

Sans éprouver la moindre gêne, il retourna derechef chez le forgeron, qui lui repassa la gorge pour une somme plus élevée que la précédente, mais en pestant contre sa goinfrerie. Puis, afin de le préserver de nouvelles tentations, le forgeron lui banda les yeux, et l'accompagna jusqu'à la maison de danse. Ce fut ainsi que Bête-à-sept-têtes finit par chanter convenablement la chanson de Sava :

*Dorothée, en-hé ! en-hé, oh !*  
*Dorothée, en-hé ! en-hé, oooh !*

Croyant reconnaître la voix de son mari, Dorothée répondit :

*Sava m'appelle,*  
*Il me faut partir.*  
*Sava m'appelle, oooh !*  
*Je ne puis rester.*

Et sans prendre congé de son cavalier, elle sortit de la maison de danse en courant, et se trouva nez-à-nez avec Bête-à-sept-têtes, qui se saisit d'elle aussitôt. Soulevée de terre, elle se débattit violemment dans les bras du géant, en poussant des cris de détresse. Et comme il lui mettait la main sur la bouche, elle le mordit jusqu'au sang ; mais c'était peine perdue : Bête-à-sept-têtes ne semblait pas éprouver la moindre douleur. Alors, voyant que toute résistance était inutile, elle tira de sa poche le talisman que Sava lui avait donné pour sa protection, noua la ficelle au bout de son petit doigt, et jeta la pelote sur la chaussée.

Lorsqu'il vint chercher sa femme et qu'il l'appela de la rue, Sava fut douloureusement surpris de ne pas recevoir de réponse. Le cœur serré, il chanta une nouvelle fois :

*Dorothée, en-hé ! en-hé, oh !*  
*Dorothée, en-hé ! en-hé, oooh !*

Mais elle ne semblait pas l'entendre, sans doute à cause de la musique, qui menait alors un train endiablé ; en sorte qu'il dut attendre la fin de la danse. Après quoi, il appela de nouveau. Il chanta, il chanta, il chanta ! À la fin, avisant un jeune homme qui sortait de la maison de danse, Sava lui demanda s'il n'avait pas vu Dorothée. Et le jeune homme lui répondit qu'elle était déjà partie. Alors, comprenant que Bête-à-sept-têtes avait enlevé son épouse, il chercha la pelote, et la trouva, presque aux trois-quarts déroulée. Il suivit longtemps la ficelle, et arriva finalement devant le château du géant. Et comme la porte était close, il chanta :

*Dorothée, en-hé ! en-hé, oh !*  
*Dorothée, en-hé ! en-hé, oooh !*

La porte s'ouvrit avec fracas, et les soldats de Bête-à-sept-têtes, qui étaient au nombre de dix mille, sortirent du château, armés de fusils, de mitrailleuses et de canons. Ce que voyant, Sava tira de sa poche les

trois grains de maïs que sa mère lui avait donnés le jour de son mariage, et les jeta à toute volée sur la troupe du monstre, qui fut anéantie en l'espace d'un clin d'œil.

Pris de rage à cet échec, le géant se rua hors du château pour affronter Sava en personne. Immédiatement, les six têtes grimaçantes apparurent sur ses épaules ; mais, comme il levait son bâton pour exécuter le redoutable moulinet qui avait détruit au cours des ans des centaines et des centaines de régiments, Sava lança vivement le petit poignard à manche d'ivoire qu'il tenait de sa mère, et l'arme enchantée alla tout droit s'enfoncer dans la poitrine du monstre, l'abattant sur le coup.

C'est ainsi que mourut Bête-à-sept-têtes. Et comme il se trouvait que le roi d'un pays voisin avait promis la moitié de sa fortune à la personne qui débarrasserait la terre de ce fléau, Sava coupa les sept langues du géant pour les apporter au prince et prouver ainsi que c'était lui qui l'avait tué. Puis il entra dans le château, où Dorothée, enfermée dans un cachot, pleurait des larmes de sang, ne sachant pas que sa délivrance était proche.

Or, tandis que Sava cherchait sa femme tout partout, ouvrant une porte après l'autre, un homme qui passait devant le château, monté sur un âne, vit le cadavre monstrueux, qu'il identifia tout de suite ; sans perdre de temps, il coupa les sept têtes du géant, les mit dans son sac, et les apporta au roi du pays voisin. Il allait recevoir la récompense promise, quand Sava se présenta à son tour pour la réclamer, annonçant qu'il venait de tuer Bête-à-sept-têtes en combat singulier.

— Tu mens ! fit le roi, courroucé. Car, si tu disais la vérité, ce serait toi qui m'aurais apporté les têtes que voici.

Alors Sava demanda qu'on leur ouvrit la bouche — ce que le prince voulut bien ordonner. Et lorsque toute la cour eut constaté que les sept langues du géant étaient coupées, Sava les sortit de son sac, et les montra à la ronde. Et le roi fut obligé de reconnaître que c'était lui qui avait tué Bête-à-sept-têtes. Il lui donna donc, comme il l'avait promis, la moitié de sa fortune, et fit pendre l'imposteur, pour le punir de son audace.

Par la suite, Sava et Dorothée, qui avait perdu le goût de la danse, vécurent dans l'abondance et la tranquillité.





# MAMAN CAÏDO



L N'Y AVAIT presque plus de caïmans dans le pays, parce que le roi en sacrifiait un chaque samedi à son génie tutélaire, et cela depuis des années et des années. En outre, ceux qui avaient échappé à l'immolation, devenus méfiants, se cachaient au fond du lac pendant la journée, et n'en sortaient qu'à la nuit noire, pour se nourrir et prendre un peu d'air. Si bien qu'il semblait impossible, à la fin, de les capturer.

Comme le jour du sacrifice approchait, le roi fait appeler tous les garçons en âge de se marier, et leur annonce qu'il accordera la main de sa fille, ainsi que la moitié de sa fortune, à celui qui lui apportera, mort ou vif, un caïman.

Or, la fille du roi est la plus jolie princesse qu'on ait jamais vue, aussi les jeunes hommes ne se font-ils pas prier pour se mettre en campagne. Ils battent tous les recoins du lac. Mais, le vendredi soir, tous reviennent bredouille.

C'est alors que Ti-Jean monte dans son canot. Il rame, il rame, il rame ! Et quand il arrive au milieu du lac, la pleine lune est dans tout son éclat. Il jette l'ancre, puis se met à chanter :

*Me voici, maman Caïdo !*

*Oui, me voici, maman Caïdo !*

La mère des caïmans sort de l'eau. Elle dit :

— Bonsoir, Ti-Jean.

Ti-Jean lui répond :

— Bonsoir, maman Caïdo.

— Ti-Jean, j'ai faim.

— Maman Caïdo, je n'ai là qu'un cabri. Mais puisque tu as faim, je te le donne avec plaisir.

Elle prend le cabri, et le mange. Puis elle dit :

— Ti-Jean, j'ai soif.

— Maman Caïdo, je n'ai là qu'une demi-jeanne de rhum. Mais puisque tu as soif, je te la donne avec plaisir.

Elle prend la dame-jeanne, et la vide d'un seul trait. Puis elle dit :

— Ti-Jean, j'ai envie de danser.

Alors, Ti-Jean reprend sa chanson :

*Me voici, maman Caïdo !*

*Oui, me voici, maman Caïdo !*

*Mais retourne-toi, maman,*

*Que je voie ton dos !*

— Non, Ti-Jean, répond-elle, tout en dansant.

Et Ti-Jean d'insister :

*— Retourne-toi, maman,*

*Que je voie ton dos !*

*— Non, Ti-Jean.*

*— Retourne-toi, maman,*

*Que je voie ton dos !*

*— Non, Ti-Jean.*

À la fin, Ti-Jean éclate de rire. Il se tient les côtes. Il rit, il rit, il rit !  
Quand il a fini de rire, il dit :

— Maman Caïdo, j'ai encore une autre dame-jeanne de rhum. La veux-tu ?

— Donne-la vite, Ti-Jean !

Elle prend la dame-jeanne, et la vide comme la première, d'un seul trait. Puis elle veut encore danser. Ti-Jean se remet à chanter. Elle danse, elle danse, elle danse ! Maintenant, elle est complètement soûle, et lorsque Ti-Jean lui dit : « Retourne-toi, maman, que je voie ton dos », elle se retourne complètement, et Ti-Jean lui enfonce son harpon entre les épaules.

Maman Caïdo meurt sans pousser le moindre cri. Et Ti-Jean l'apporte au roi, qui, tenant parole, lui donne sa fille en mariage, et lui remet la moitié de sa fortune.

C'est tout.

# TOGO



IL ÉTAIT une fois un petit garçon qui s'appelait Togo. Son plus grand plaisir était de s'asseoir sous un manguier, dans le champ de millet de son père, et d'abattre les oiseaux qui passaient à portée de son lance-pierre.

Il en avait déjà tué des centaines, quand un jour les oiseaux, excédés, se réunirent en conseil, et décidèrent de s'adresser au *boccor* de la forêt, un vieux hibou qui ne s'occupait que de sorcellerie, pour trouver le moyen de mettre fin à ce carnage. Ils allèrent le consulter à minuit, apportant avec eux une bougie noire, du rhum et une forte somme d'argent.

— Maître des bois, lui dirent-ils, il y a dans le pays un méchant petit garçon qui passe son temps à tuer les oiseaux. Donnez-nous le moyen de nous débarrasser de lui, sinon, avant longtemps, il fera disparaître toute notre race.

Le hibou alluma la bougie, traça des signes cabalistiques sur le sol, fit des libations de rhum, puis, d'une voix caverneuse, évoqua le général Géronge, chef des démons de la forêt, qui ne tarda pas à se manifester. Le *boccor* s'entretint longtemps avec l'esprit, dans une langue mystérieuse, et dit enfin aux oiseaux :

— Rentrez en paix dans vos foyers. D'ici deux jours, vous serez débarrassés du méchant petit garçon.

Le surlendemain, comme Togo venait de s'asseoir sous le manguier, armé de son lance-pierre, un petit oiseau vint se poser sur son épaule, qui lui dit d'un ton engageant :

— Emmène-moi chez toi, je te prie. J'ai une belle voix, et je connais de jolies chansons. Je chanterai pour toi et pour ta famille.

Le petit oiseau était si beau et si gentil que Togo l'emporta chez lui,

lui donna à manger et à boire, et construisit une grande cage pour lui, de façon à le loger confortablement. Il appela ensuite son père et sa mère, ainsi que ses frères et sœurs. Et quand ils furent tous réunis autour de la cage, il demanda à l'oiseau de chanter. Mais celui-ci, de la voix rude d'une créature qui n'a jamais eu d'amis, déclara tout bonnement :

— J'ai faim.

— Je viens de te donner à manger et à boire, fit Togo.

— J'ai faim.

— Bon. Je vais t'amener au grenier, où tu pourras manger tout ton soûl. Il y a là plusieurs barils de maïs et de millet.

Togo enleva l'oiseau de sa cage, et ils montèrent tous au grenier. En un clin d'œil, l'oiseau vida les barils ; mais il n'était pas encore satisfait :

— J'ai faim, déclara-t-il de nouveau.

Entendant cela, le père se fâcha.

— Togo, dit-il, ce n'est pas un oiseau que tu nous as amené, c'est un diable.

Et mettant la main à son couteau, qu'il portait toujours à la ceinture, il ajouta :

— Je vais lui donner une leçon.

Alors l'oiseau se mit à grandir. Il grandit, il grandit ! Bientôt, il était de la taille d'un géant. Des flammes jaillissaient de son bec, ses yeux étaient changés en deux boules de feu, et il chantait :

*An-yé, an-yé, an-yé !*

*Quand j'ai commencé*

*Je ne m'arrête pas.*

*An-yé, an-yé, an-yé !*

*Quand j'ai commencé,*

*Je ne m'arrête pas.*

*Si j'en mange un,*

*J'en mangerai vingt.*

*Si j'en mange un,*

*J'en mangerai trente.*

Et, vloup, il avala Togo. Vloup, il avala la mère, qui avait perdu connaissance. Puis, vloup, vloup, vloup, vloup, ce fut le tour des frères et sœurs. Et l'oiseau de se remettre à chanter :

*An-yé, an-yé, an-yé !*

*Quand j'ai commencé,*

*Je ne m'arrête pas...*

J'étais présent lorsque le malheur est arrivé. Saisi de peur, j'ai pris mes jambes à mon cou. L'oiseau, pour quelque raison ne m'a pas poursuivi. Autrement, je ne serais pas ici à vous raconter cette histoire.



# ANGÉLIQUE ET MYRTIL



A PRINCESSE Angélique, unique héritière du roi, aimait un jeune officier du nom de Myrtil. Le garçon étant pauvre et d'humble origine, le souverain lui avait refusé la main de sa fille ; mais nos amoureux avaient continué à se voir en cachette, n'attendant que l'occasion de se sauver ensemble à l'étranger, où ils comptaient se marier. Déjà tous les préparatifs étaient faits, et ils étaient sur le point de mettre leur projet à exécution, quand le secret fut trahi par un garde du palais qui devait faciliter leur évasion.

Si grande fut la colère du roi que Myrtil, prévenu par un sien parent, prit la fuite immédiatement. Il erra longtemps dans les bois, se nourrissant de baies sauvages et de racines ; mais ne pas voir la princesse Angélique lui causait un tel tourment qu'il ne ressentait guère la fatigue ni les privations.

Un jour enfin, il rencontra dans une clairière un bel oranger couvert de fruits mûrs. Songeant tristement que sa bien-aimée en était gourmande, machinalement il cueillit une orange, la pela avec ses ongles, et la mangea. Il la trouva si douce, si juteuse que, sans penser davantage à ce qu'il faisait, il en cueillit une deuxième, puis une autre encore.

Or, c'étaient des oranges magiques, qui avaient la vertu d'allonger le nez. Et déjà, celui de Myrtil atteignait presque la longueur d'une aune ! Mais le pauvre garçon, tout à sa songerie, ne l'avait pas encore remarqué. « Angélique, mon amie, pensait-il à haute voix, que tu serais heureuse d'être avec moi en ce moment... mangeant des oranges ! » Là-dessus, entraîné par son imagination, il en cueillit une autre encore. Et il en mangea tant et tant qu'à la fin son nez était devenu aussi long qu'une gaule de bambou.



C'était des oranges magiques, qui avaient la vertu d'allonger le nez...

Lorsque, rassasié, Myrtil revint à la réalité et qu'il se rendit compte du malheur qui lui était arrivé, il s'enfuit de la clairière en poussant des cris de dément. Il courut ainsi jusqu'à la tombée de la nuit, et s'abattit enfin sur le sol, épuisé. Alors, se taisant, il pleura amèrement, et ses larmes coulèrent jusqu'à la dernière. Puis, des guêpes, en grand nombre, vinrent faire leurs nids tout au long de son nez. Et bientôt, comme il ne se coiffait plus, des broussailles poussèrent sur sa tête.

Désormais, le pauvre garçon vécut à la manière des bêtes sauvages. Il mangeait lorsqu'il avait faim, buvait lorsqu'il avait soif. Le reste du temps, il dormait. Mais il arrivait parfois qu'il sortît de sa poche un portrait de la princesse Angélique. Il le contemplait longuement, puis soudain, à la pensée que la jeune fille aimait les oranges, il éclatait de rire comme un idiot.

À la longue, tout lui était devenu indifférent. Et il commençait déjà à perdre le souvenir de sa vie passée quand, un matin qu'il battait la forêt en quête de sa nourriture habituelle, il rencontra de nouveau un bel oranger couvert de fruits mûrs. Son premier mouvement, tout instinctif, fut de l'éviter ; mais les oranges étaient si appétissantes qu'il ne put résister au désir d'en manger.

Et il se trouva qu'à chaque bouchée qu'il avalait son nez diminuait de longueur, laissant tomber l'un après l'autre les nids de guêpes qui y étaient suspendus, cependant que les broussailles qui lui avaient poussé sur la tête, arrachées par le vent d'ouest, s'envolaient comme des fétus de paille, tant et si bien qu'à la fin, il avait repris son apparence naturelle.

Sans perdre de temps à s'émerveiller de ce prodige inattendu, qui le comblait assurément d'une joie immense, Myrtil cueillit encore plusieurs oranges ; mais au lieu de les manger, cette fois-ci il les serra précieusement dans ses poches, puis s'en alla à la recherche de celles qui allongent le nez, et les ayant trouvées, en mit une douzaine dans son sac. La nuit venue, il rentra subrepticement dans la ville.

Et le lendemain matin, comme par hasard, une marchande de fruits passa nonchalamment devant le palais du roi, criant à tue-tête : « Voici des oranges douces, les plus belles de la saison ! » Oubliant soudain la douleur que lui causait l'absence de Myrtil, la princesse Angélique fit appeler la marchande, et lui acheta tout son panier. Puis, comme il lui était défendu de manger des fruits en dehors des repas, elle se retira en hâte dans sa chambre afin de savourer, en toute sécurité, sa gourmandise favorite.

Elle en ressortit assez vite, poussant des cris de détresse. Les gens du palais, voyant que son nez était devenu aussi long qu'une trompe d'éléphant, joignirent leurs cris aux siens. Et ce fut un tel vacarme que le roi et la reine accoururent sur les lieux pour savoir ce qui pouvait bien se passer. Saisis d'horreur à l'aspect monstrueux de leur pauvre



filles, ils s'évanouirent tous les deux.

On eut toutes les peines du monde à les ranimer. Mais sitôt remis du bouleversement, ils appelèrent au chevet de la princesse les médecins les plus réputés du pays. Et quand le savoir des docteurs se révéla impuissant à la guérir, on fit venir les sorciers, qui n'eurent pas plus de chance.

Si bien que les ennemis du roi, croyant y voir un signe du destin, se lancèrent activement dans les conspirations. Il y eut aussi des grèves et des émeutes. Et peu s'en fallut que le roi ne fût assassiné un jour qu'il se rendait à l'église pour implorer la clémence du Seigneur.

C'est alors que se présenta un savant étranger, qui se fit fort de guérir la princesse Angélique, pourvu qu'on lui promît sa main. Tout le monde trouva la condition excessive, car – outre que le médecin avait la tête chenue – il souffrait visiblement de rhumatismes, et se traînait sur une canne. Mais comme de deux maux il faut choisir le moindre, le roi n'eut d'autre parti que d'acquiescer à sa demande, tout en faisant, comme on pense, la grimace.

Sur cette assurance, le savant tira quelques oranges des poches de sa redingote, et les fit manger à la princesse, dont le nez se mit aussitôt à diminuer de longueur, tant qu'à la fin elle était redevenue la jeune fille ravissante qu'elle était auparavant. N'en croyant pas ses yeux le roi lui toucha le visage, et enfin convaincu de sa guérison, il pleura pour la première fois de sa vie.

Il voulut remercier le vieux médecin, et ne sachant comment lui exprimer sa gratitude, qui était des plus vives, il lui dit simplement :

— Embrassez donc votre fiancée !

Alors, Myrtil (on a sûrement deviné que le savant étranger n'était autre que lui) posa sa canne sur une chaise, et enleva prestement la perruque qui le déguisait en vieillard. La surprise du roi fut si forte cette fois-ci qu'il tomba à la renverse, et rendit le dernier soupir.

À quelques jours de là, ayant épousé la princesse Angélique, Myrtil lui succéda sur le trône.

# TAILLEUR POUR BÊTES



IL Y AVAIT dans le temps un astucieux tailleur qui n'habillait que les bêtes à poil. Il avait une clientèle si élégante qu'un jour, Rat, qui allait se marier, vint le voir, et lui commanda un habit de cérémonie. Comme ils discutaient le juste prix, Rat aperçut dans la boutique une belle peau de chat. Songeant au prestige qu'elle lui donnerait s'il pouvait la porter le jour de ses noces, il dit au tailleur :

— Vends-moi cette pelisse !

— Je voudrais bien, répond le tailleur, mais je dois la livrer aujourd'hui même à compère Chat.

Rat lui montre alors un portefeuille bourré de billets :

— J'y mettrai le prix que tu voudras.

Le tailleur hésite, visiblement tenté. Mais ayant jeté un coup d'œil par la fenêtre, il annonce de sa voix la plus naturelle :

— Ne te l'ai-je pas dit ? Voici compère Chat qui vient prendre livraison de son habit.

À ces mots, saisi d'un tremblement, Rat regarde autour de lui, en quête d'une issue qui lui permettrait de s'échapper sans donner l'éveil à son ennemi de toujours : pas le moindre trou dans la boutique, au plancher comme au mur ! Il se jette alors aux pieds du tailleur, et d'une voix suppliante :

— Pour l'amour de Dieu, implore-t-il, trouve-moi une cachette !

— Donne-moi ton argent, dit froidement le tailleur.

Rat lui remet son portefeuille.

— Donne-moi ton habit.

Rat lui remet sa peau. Et le tailleur, en retour, le fait entrer dans une grosse malle. Chat arrive enfin dans la boutique. Il voit aussitôt la peau de Rat, qui traînait bien en évidence sur une vitrine, et dit au

tailleur sur un ton de dédain :

— Quoi, tu habilles aussi ce petit coquin ?

— Comme tu vois ! répond le tailleur. Mais c'est plutôt par complaisance, car il paie difficilement.

Puis, baissant la voix, il dit à l'oreille de Chat :

— Entre dans cette malle, tu le trouveras.

Chat entre dans la malle, et en quelques bouchées, il a vite fait de croquer la pauvre bestiole. Il s'apprêtait à sortir de la cachette, quand il entend la voix de Chien, qui dit au tailleur :

— Mon habit est-il prêt ?

— Le voici, répond le tailleur.

Mais feignant de se tromper, il lui remet la peau de Chai. À première vue, Chien gronde de mécontentement, le poil hérissé.

— Voudrais-tu te moquer de moi ? dit-il au tailleur. Tu sais bien que compère Chat est mon ennemi mortel, et que je ne cherche qu'une occasion de me venger de tous les torts qu'il m'a faits. Comment pourrais-je me vêtir de sa peau ?

Baissant la voix, le tailleur lui dit à l'oreille :

— Entre dans cette malle, tu le trouveras.

Chien entre dans la malle. Il se bat avec Chat et au prix de quelques égratignures, lui brise les reins. À peine a-t-il fini de le manger, qu'il entend la voix de Tigre, demandant au tailleur :

— Mon habit est-il prêt ?

— Le voici, répond le tailleur.

Mais comme par méprise, il lui remet la peau de Chien. Tigre est estomaqué.

— Quelle est donc cette plaisanterie ? dit-il au tailleur. Tout le monde sait que compère Chien est un domestique, et tu voudrais que moi, la terreur des animaux et des hommes, je m'habille de sa livrée !

Et d'ajouter, interrompant le tailleur qui balbutiait une excuse :

— D'ailleurs, ce petit vaurien ne cesse de casser du sucre sur mon dos, allant même jusqu'à m'accuser des rapines de compère Lion, comme si j'étais le seul à manger les moutons, les cabris et les bœufs de son maître. J'aimerais bien le rencontrer pour lui donner une correction.

Baissant la voix, le tailleur lui dit à l'oreille :

— Entre dans cette malle, tu le trouveras.

Tigre entre dans la malle, se saisit du pauvre Chien et, en quelques bouchées, il a vite fait de le dévorer. Il s'apprête à sortir de la cachette, quand il entend la voix de Lion, qui dit au tailleur :

— Mon habit est-il prêt ?

— Le voici, répond le tailleur.

Mais feignant à nouveau de se méprendre, il lui remet la peau de Tigre. Lion est suffoqué.

— Voudrais-tu, par hasard, te moquer de moi ? dit-il au tailleur. Tu sais bien que compère Tigre est un impertinent, et qu'il s'amuse à dire à qui veut l'entendre qu'il est le roi des animaux. Comment peux-tu penser que, Lion étant mon nom, je m'habillerais de sa peau ?

Là-dessus, Tigre, qui a deviné le jeu du tailleur et ne désire nullement se mesurer avec Lion, soulève sans bruit le couvercle de la malle, et d'un seul bond, atteint la porte. Mais en passant le seuil, hélas ! il met la patte sur un clou pointu, qui lui entre dans la chair de toute sa longueur, si bien qu'il ne peut courir qu'en boitant, tandis que Lion, qui s'est déjà lancé à ses trousses, semble avoir des ailes, et gagne visiblement du terrain. Tigre s'arrête brusquement, et faisant volte-face, attend l'ennemi avec le courage du désespoir. Ils ne tardent pas à se colleter. Au début, la lutte semble indécise : tantôt Lion a nettement le dessus, tantôt il paraît faiblir ; mais il l'emporte à la fin. Tenant son rival à la gorge, il lui crie au visage :

— Demande grâce ou je t'étrangle.

Tigre refuse de se rendre.

— Réfléchis, lui dit Lion. Je compte jusqu'à vingt.

Tigre, qui sent revenir ses forces, tente de s'échapper.

Ce que voyant, Lion resserre son étreinte. Les yeux de Tigre lui sortent de la tête, il ouvre grand la gueule, et montre une langue déjà toute noire. Lion lui serre toujours la gorge. Enfin, Tigre tente un dernier effort pour se dégager ; mais c'est pour se détendre aussitôt, et rendre le dernier soupir.

C'est alors qu'arrive Chasseur, attiré par le bruit du combat. Sans donner le moindre avertissement, il épaula sa carabine, fait feu, et tue Lion du même coup. De sorte qu'en plus de l'habit de compère Rat, et de son portefeuille bourré de billets, toutes les peaux neuves, qui étaient payées d'avance, restent en possession du tailleur.

C'est tout.



# LE COQ NOIR



IL Y AVAIT dans le temps un pauvre homme, qui vivait dans une chaumière délabrée avec sa femme et son fils. Depuis des années, la déveine s'acharnait contre lui, si bien qu'il commençait à perdre tout espoir. Mais un matin qu'il allait comme d'habitude chercher du travail, car il n'était point paresseux, il trouva sur son chemin un petit paquet. Il le ramassa, et l'ouvrit : le paquet contenait une centaine de billets – juste ce qu'il lui fallait pour acheter un charme.

Il les apporta donc à un sorcier. Et celui-ci, après avoir tiré les cartes et procédé aux incantations nécessaires, lui remit un coq noir, en lui disant :

— Dès que tu l'auras tué, tu avaleras son cœur tout cru. Puis tu le feras cuire, et tu le mangeras, en ayant soin de ne pas broyer ses os, que tu assembleras pour les enterrer ensuite dans ta cour, enveloppés dans un morceau de toile noire. Si tu accomplis fidèlement ce que je viens de te prescrire, tu auras chaque jour assez d'argent pour vivre dans l'aisance avec ta famille.

Rentré chez lui, l'homme exécuta soigneusement tout ce que le sorcier lui avait dit de faire. Et depuis lors, il trouvait chaque matin, à son réveil, vingt billets sous son oreiller. Et il en fut ainsi pendant sept ans, au bout desquels il tomba malade.

Sentant sa fin prochaine, il appela sa femme, et lui dit :

— Chérie de mon âme, je vais mourir, mais sois sans crainte : tu auras les moyens de vivre confortablement jusqu'à ta mort, à la seule condition que tu ne te remaries pas.

Là-dessus, il introduisit un doigt dans sa gorge, vomit le cœur du

coq, et le donna à sa femme :

— Avale ce charme, lui dit-il.

Elle l'avalait, puis l'homme mourut. Et la femme tint parole pendant six ans, refusant tous les partis qui se présentaient. Mais à la septième année, n'en pouvant plus, elle se laissa séduire, et épousa un boulanger dont les affaires prospéraient, bel homme au demeurant. Ce fut pour son malheur. Une semaine ne s'était pas écoulée que le boulanger lui demandait :

— D'où viennent ces vingt billets que tu trouves chaque matin sous ton oreiller ?

— C'est, répondit-elle, un dangereux secret, que je ne puis communiquer à personne.

— Un secret, fit-il, l'œil dur. Est-ce qu'une femme devrait avoir des secrets pour son mari ? Si tu persistes à ne pas vouloir me révéler la provenance de cet argent, qui doit être maudit, je te tuerai.

Elle vit qu'il ne plaisantait pas. Aussi, dès que le boulanger eut le dos tourné, elle s'empressa de vomir le cœur du coq et de le faire avaler à son fils. Puis, les larmes aux yeux, elle dit au jeune homme :

— Cédieu, mon enfant, tu dois quitter ce pays à l'instant et ne jamais y revenir. Mais ne crains rien, ton avenir est assuré. Chaque matin, tu trouveras sous ton oreiller une liasse de vingt billets.

Cédieu embrassa sa mère, et s'en alla tristement. Chemin faisant, il vit un vieillard couché au bord de la route, le visage baigné de sueur et la respiration sifflante. Étant d'un naturel charitable, Cédieu lui demanda de quoi il souffrait, et lui offrit son aide.

— Vous ne pouvez rien faire pour me sauver, répondit le vieillard, je vais mourir ; mais j'apprécie votre geste. Prenez mon bâton, il est doué de grands pouvoirs...

Il voulut encore parler, mais un flot de sang s'écoula de sa bouche, et bientôt il expirait dans les bras du jeune homme.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs, Cédieu poursuivit sa randonnée, allant de bourg en bourg, de pays en pays, et au bout de six années, il arriva dans une ville où régnait la terreur la plus grande. Depuis quelque temps, une bête à sept têtes y venait chaque soir et dévorait une dizaine de personnes. Cédieu s'étant fait fort de tuer le monstre, on l'amena au roi, qui lui dit :

— Mon garçon, l'entreprise est périlleuse. D'autres l'ont tentée avant vous, et tous y ont perdu la vie. Mais si, toutefois, vous réussissez, je vous donnerai la main de ma fille Zila, ainsi que la moitié de ma fortune.

Le soir même, le jeune homme alla à la rencontre de la bête à sept têtes. Il l'abattit d'un seul coup du bâton magique que lui avait donné le vieillard. Et le roi tint fidèlement sa promesse. Mais, hélas ! la nuit des noces, tandis que Cédieu sommeillait, le coq noir lui apparut en

songe, et lui dit :

— Je suis venu te proposer un marché. Il ne te reste plus qu'une année à vivre...

— Que me dis-tu là ? fit le jeune homme, indigné.

— Oui, confirma le coq, il ne te reste qu'une année à vivre.

Puis il raconta à Cédieu l'histoire de son père, et lui expliqua qu'en avalant son cœur le pauvre homme, sans le savoir, s'était engagé à payer de sa vie, au bout de sept années, les vingt billets qu'il devait trouver chaque matin sous son oreiller.

— Ton père a payé, ta mère a payé (car son mari l'a tuée, comme il le lui avait promis), et ce sera ton tour au bout de l'an. Mais tu pourras vivre sept années de plus, si tu me donnes la vie de Zila, ta femme, à la place de la tienne.

Le choc que lui fit cette terrible proposition fut si rude que Cédieu se réveilla en sursaut, tremblant de tous ses membres. Mais il ne tarda guère à se ressaisir.

— Je dois régler cette affaire une fois pour toutes, décida-t-il. Le fer coupe le fer, dit-on. Nous verrons bien si c'est vrai.

Et le lendemain, armé de son bâton magique, il prit le chemin du retour. Il mit trois mois et trois jours pour arriver au bourg natal. Puis, à la nuit noire, il alla dans la cour de la chaumière qu'il avait habitée avec ses parents du temps qu'ils étaient misérables, introduisit un doigt dans sa gorge, vomit le cœur maléfique, et l'enfouit à l'endroit même où son père avait enterré les os du coq noir.

Il croyait s'être affranchi du terrible engagement qu'innocemment sa mère lui avait transmis. Mais à peine avait-il fait quelques pas pour s'en aller que le coq noir sortit de terre, grandit à la taille d'un géant, et l'attaqua du bec et des éperons. Sans perdre l'esprit, Cédieu brandit son bâton, et lui administra une telle raclée qu'il dut prendre la fuite à tire-d'aile.

Délivré à tout jamais de cette créature, le jeune homme s'empressa de retourner auprès de sa femme. Le roi mourut peu de temps après, et Cédieu lui succéda sur le trône. Zila lui donna beaucoup d'enfants par la suite, et ils vécurent heureux jusqu'à un âge fort avancé.

# QUAND LES DIABLES S'AMUSENT



EUX FRÈRES jumeaux et bossus vivaient sous le même toit ; mais afin d'éviter les moqueries des badauds, ils ne sortaient jamais ensemble, et poussaient la prudence jusqu'à se cacher durant la journée. Il leur arrivait cependant de faire des rencontres désagréables, voire très dangereuses, avec des êtres surnaturels. Et c'est ainsi que l'un d'eux, cheminant la nuit à travers bois, tomba sur une compagnie de sept diables, qui dansaient dans le noir, en chantant :

*Tindingue, tindingue,  
Diables, oh ! diables !  
Tindingue, tindingue,  
Diables, oh ! diables,  
Dansez, comptez :  
Un, deux, trois, quatre,  
Cinq, six, sept !*

Espérant qu'il passerait inaperçu et pourrait, de cette façon, continuer son chemin sans encombre, le bossu entre dans la ronde en chantant, lui aussi :

*Tindingue, tindingue,  
Diables, oh ! diables !  
Tindingue, tindingue,  
Diables, oh ! diables,  
Dansez, comptez...*



Mais, hélas ! prenant feu au tourbillon de la ronde, qui lui communiquait une ivresse exaltante, il s'oublie et compte jusqu'à huit. Ce qui fait dire au chef de la bande, qui n'était autre que le Grand Diable :

— Il y a un chrétien parmi nous !

Pour découvrir l'intrus, ses compagnons allument des torches de bois-pin. Ils sourient tous à la pensée qu'ils vont manger de la viande fraîche, et leurs dents affilées brillent à la lumière comme des crocs de bêtes féroces. Le malheureux bossu, pris de panique, se jette, tout tremblant, au pied de leur chef, et le supplie de lui laisser la vie sauve. À la vue de sa difformité, les diables se tiennent les côtes. Ils rient, ils rient, ils rient ! Puis leur chef, passant la main sur le dos du bossu, lui enlève sa bosse, persuadé qu'il lui joue un vilain tour. Et, bon prince, il lui dit :

— Maintenant, tu peux t'en aller. Mais ne t'avise jamais plus de te mêler à nos réjouissances.

L'ex-bossu se relève, balbutie un vague remerciement, et prend ses jambes à son cou. Arrivé chez lui, il raconte l'aventure à son frère, qui, dans l'espoir que le Grand Diable le débarrassera, lui aussi, de sa bosse, décide de se rendre à l'instant dans la forêt.

Il trouve les diables à la même place, dansant toujours et chantant :

*Tindingue, tindingue,  
Diables, oh ! diables !  
Tindingue, tindingue,  
Diables, oh ! diables,  
Dansez, comptez :  
Un, deux, trois, quatre,  
Cinq, six, sept !*

Le bossu entre dans la ronde. Il chante la chanson, et il a soin de la terminer comme son frère, en comptant jusqu'à huit. Ce qui fait encore dire au Grand Diable :

— Il y a un chrétien parmi nous !

Ses compagnons rallument leurs torches de bois-pin, et le bossu, se jetant à ses pieds, le supplie de lui laisser la vie sauve. Le Grand Diable lui passe la main sur le dos, mais au lieu de lui enlever sa bosse, il lui en inflige une deuxième – celle du frère, comme de juste ! Et, bon prince, de lui dire :

— Maintenant, tu peux t'en aller. Mais ne t'avise jamais plus de te mêler à nos réjouissances.



# VANDIÉLOU



L'ÉTAIT une fois un pauvre bûcheron qui s'appelait Vandielou. Son métier lui rapportait suffisamment pour que sa famille vécût dans l'aisance ; mais il avait la terrible passion du jeu, et comme la guigne le poursuivait la plupart du temps, il lui arrivait souvent d'être sans le sou. Sa femme le querellait alors, lui reprochant son vice, qu'avec raison elle jugeait exécration. Mais au lieu d'en convenir avec elle et de lui promettre d'y renoncer, il accusait le sort, prenait sa hache d'un geste nerveux, et s'en allait dans la forêt pour fuir la dispute.

Un jour qu'il se sauvait ainsi et qu'il se sentait le cœur plus gros que d'habitude, il se mit à chanter pour exhaler sa peine :

*Vandielou n'a pas de chance !  
Vandielou travaille durement,  
Mais le jeu prend tout son argent !  
Vandielou travaille durement,  
Mais le jeu prend tout son argent !  
Vandielou n'a pas de chance, oh !*

Il allait sans but, traînant les pieds comme s'il était extrêmement fatigué. Il marchait, marchait, marchait ! Et il chantait :

*Vandielou n'a pas de chance !  
Vandielou travaille durement,  
Mais le jeu prend tout son argent...*

Et plus il chantait, plus son chagrin augmentait. Des larmes

coulaient abondamment de ses yeux. Enfin sa voix se brisa. Il s'assit au pied d'un arbre, prit sa tête entre ses mains, et sanglota.

Alors, sortant des broussailles où elle habitait, une petite couleuvre verte rampa doucement jusqu'à Vandielou. Balançant sa tête de droite et de gauche, dardant sa langue fourchue, elle lui dit :

— Essuie tes larmes, mon pauvre Vandielou. J'ai entendu ta chanson, elle m'a fait mal, et je suis venue pour te secourir. À cette fin, tu m'emporteras chez toi, et tu construiras une petite chaumière dans ta cour, où tu me logeras en secret. Et toutes les fois que tu voudras aller au jeu, tu m'apporteras une cruche remplie d'eau, puis tu allumeras une bougie sur le seuil de la chaumière, et tu refermeras soigneusement la porte. Alors, la chance te sourira, et tu gagneras beaucoup, beaucoup d'argent... Mais je te préviens, si jamais tu me laisses voir par une femme, malheur t'arrivera ainsi qu'à toute ta famille.

Vandielou se sentait au comble de la joie. Il s'essuya les yeux, prit la couleuvre, la mit dans sa poche, puis, sans perdre de temps, il courut tout droit chez lui, et commença à construire la chaumière. Quand elle fut achevée, il y enferma la couleuvre.

Or, l'épouse de Vandielou était la femme la plus curieuse qu'on eût pu trouver sur toute la terre. Elle lui demanda ce qu'il pouvait bien cacher dans la petite case qu'il venait de bâtir.

— Tu as peut-être mis la main sur un trésor ? fit-elle sarcastiquement.

Vandielou lui lança un regard furieux, si terrible que jamais plus elle n'osa lui poser de question à ce sujet. Mais elle ne se tint pas pour battue. « Tôt ou tard, se dit-elle, je saurai bien de quoi il retourne. »

Vandielou apporta à la couleuvre une cruche remplie d'eau, alluma une bougie sur le seuil de la chaumière, referma soigneusement la porte, et s'en fut allègrement à la maison de jeu.

Il misa tout son argent d'un seul coup, et gagna.

Il misa le tout encore, et gagna de nouveau. Et il en fut ainsi jusqu'à la fin du jeu. Et toujours par la suite, grâce à la couleuvre, il gagna de la même façon. Il gagna, il gagna, il gagna, tant et si bien qu'en peu de temps il devint l'homme le plus riche de la région.

Pendant ce temps, la couleuvre avait grandi et grossi jusqu'à emplir la chaumière. Tous les jours, après avoir bu l'eau de la cruche, elle avait prié devant la bougie allumée, et c'est ce qui l'avait rendue si grasse.

Vandielou était content. Il se frottait les mains. La vie lui paraissait belle. Mais la chance lui tournait un peu la tête.

Un soir qu'il s'empressait d'aller à la maison de jeu, il oublia chez lui la clef de la chaumière où il avait logé la couleuvre, et sa femme, qui furetait toujours dans la maison, fut on ne peut plus ravie de la

trouver.

« Enfin, je vais tout savoir ! » se dit-elle, sautant et dansant de plaisir comme un enfant. Mais lorsqu'elle eut ouvert la porte et qu'elle vit la monstrueuse couleuvre, elle en fut tellement saisie, qu'elle poussa un cri de frayeur et s'évanouit au même instant.

Là-dessus, la couleuvre se mit à chanter d'une voix terrible :

*Vandiélou, Vandiélou, une femme m'a vue !  
Je t'avais dit qu'aucune femme ne devait me voir,  
Et voici qu'une femme m'a vue !  
Je t'avais dit qu'aucune femme ne devait me voir,  
Et voici qu'une femme m'a vue !  
Vandiélou, Vandiélou, une femme m'a vue !*

Et tandis que la couleuvre chantait, l'eau qu'elle avait amassée dans son corps jaillissait de sa bouche, et se répandait sur le sol, grossissant, bouillonnant comme un fleuve en furie qui déborde de ses rives. Et bientôt, elle submergea tout ce qu'il y avait dans la cour de Vandiélou ; elle noya sa femme et ses enfants, emporta sa maison ainsi que son bétail, qui poussait des cris de détresse.

Et la couleuvre chantait d'une voix de plus en plus forte, cependant que l'eau continuait de jaillir de sa bouche. Elle chantait, elle chantait, elle chantait !

Vandiélou l'entendit à la fin. Il sortit précipitamment de la maison de jeu, et se mit à courir comme un fou. L'eau se lança à sa poursuite, et ne tarda guère à le rejoindre ; mais elle ne s'empressa point de le noyer. Longtemps, elle le suivit, lui léchant les talons. Et c'était comme dans un cauchemar. Vandiélou courait de toutes ses forces. Il courait, il courait, allait, allait, de plus en plus vite, et partout où il dirigeait ses pas, l'eau le suivait.

Et pendant ce temps, il entendait la couleuvre, qui chantait sans désespérer :

*Vandiélou, Vandiélou, une femme m'a vue !  
Je t'avais dit qu'aucune femme ne devait me voir,  
Et voici qu'une femme m'a vue !  
Je t'avais dit qu'aucune femme ne devait me voir,  
Et voici qu'une femme m'a vue !  
Vandiélou, Vandiélou, une femme m'a vue !*

Finalement exténué, Vandiélou s'affaissa sur le sol. Et c'est alors que l'eau se décida à l'engloutir.

Cet homme n'avait pas de chance, en vérité.

# LA TORTUE MUSICIENNE



UR le bord d'une rivière où elle habitait, une tortue se réchauffait paisiblement au soleil, quand une bande d'oiseaux vint à passer.

— Où allez-vous comme ça ? leur demande la tortue.

— Au jardin de tonton Jean, pour récolter du millet, répondent hardiment les oiseaux.

Et d'inviter la tortue à se joindre à l'expédition.

— Je voudrais bien être des vôtres, leur dit-elle en soupirant, mais je n'ai point d'ailes, hélas ! S'il arrive que tonton Jean nous surprenne dans son jardin, vous vous sauverez sans difficulté, tandis que moi...

— Nous te donnerons des ailes, font les oiseaux. Ils s'arrachent chacun quelques plumes, et en font présent à la tortue, qui, les ayant collées à ses épaules avec de la boue, prend son vol à la suite de la bande. Ils arrivent enfin au jardin de tonton Jean, et commencent à remplir leurs sacs de millet. La tortue, qui était bonne musicienne, improvise une chanson des plus entraînantes afin d'encourager ses camarades à la besogne :

*Tonton Jean a planté du millet,  
Pour que les oiseaux puissent le manger,  
Waya, Waya !  
Tonton Jean a planté du millet  
Pour que les oiseaux puissent le manger,  
Waya, Waya...*

Au bout d'un instant, la tortue enlève ses ailes, qui la gênaient dans ses mouvements, et les dépose sur une pierre, de façon à les retrouver

à la moindre alerte. Puis, saisissant deux bâtonnets de fer, elle se met à les frapper l'un contre l'autre :

*Ting ti-ting ting,  
Ting ti-ting ting,  
Ting ti-ting ting...*

Et les oiseaux reprennent la chanson avec elle :

*Tonton Jean a planté du millet  
Pour que les oiseaux puissent manger,  
Waya, waya...*

La récolte allait bon train, et déjà les sacs de la bande étaient aux trois-quarts remplis, quand l'un des pillards, qu'on avait placé en sentinelle, jeta l'alarme :

— Voici tonton Jean : sauvons-nous vite, mes amis !

Tous les oiseaux s'envolent, emportant les sacs, tandis que la tortue, qui a repris ses ailes pour les fixer de nouveau à ses épaules, voit avec stupeur que le soleil en avait séché la boue. Elle essaie donc de fuir sur ses pauvres pattes. Hélas ! à peine a-t-elle parcouru un petit bout de chemin que tonton Jean la rattrape. Mais comme elle était rusée, elle se met à chanter une complainte des plus touchantes :

*Colico, tonton Jean, oh !  
Si j'avais encore des ailes,  
Je me serais envolée.  
C'est dommage, vraiment,  
Que je n'en aie plus !  
Le pigeon m'a donné des plumes,  
La pintade m'a donné des plumes,  
Le canard m'a donné des plumes,  
Et la poule aussi m'en a données !  
Colico, tonton Jean, oh !  
Si j'avais encore des ailes,  
Je me serais envolée.  
C'est dommage, vraiment,  
Que je n'en aie plus !*

Tonton Jean n'en croit pas ses oreilles. Pour s'assurer qu'il n'a pas été le jouet d'une illusion, il demande à la tortue de reprendre sa chanson. On pense bien qu'elle ne se fait pas prier. Et lorsqu'elle a fini de chanter, tonton Jean l'emporte chez lui, et la serre précieusement dans la jarre, puis s'en va au marché de la ville voisine, où il se vante

publiquement de sa trouvaille. Tout le monde le traite de menteur, mais c'était bien là ce qu'il attendait.

— Qui veut parier que je n'ai pas une tortue qui chante ? dit-il d'une voix provocante.

Juste à ce moment, le roi vient à passer. Il fait arrêter sa voiture, et demande aux gens attroupés de quoi il retourne. On lui explique que tonton Jean prétend posséder une tortue qui sait chanter, et qu'il défie tous ceux-là qui ne veulent pas y croire de parier qu'il ne dit pas la vérité.

— Cet homme est un imposteur, dit le roi aux dignitaires qui l'accompagnaient.

Puis, s'adressant à tonton Jean :

— Je parie deux cents pièces d'or que tu mens.

— Je ne suis qu'un pauvre paysan, dit tonton Jean. Comment pourrais-je m'engager pour une telle somme ?

— Peu m'importe, réplique le roi. Si tu perds, je te ferai jeter dans la rivière avec une pierre au cou.

Entre temps, sor Mise – qui donc ? la femme de tonton Jean – ayant appris que son mari avait trouvé dans son jardin une tortue musicienne, était rentrée chez elle en vitesse. Elle découvre la jarre, et demande à la tortue de lui chanter quelque chose.

— Je ne peux chanter qu'au bord de l'eau, répond celle-ci.

— Bien ! dit sor Mise.

Et elle l'apporte au bord de la rivière.

— Il faut que tu me mouilles les pattes, fait la tortue.

— Bien ! dit sor Mise.

Et de se pencher sur la rivière pour y tremper les pattes de la tortue ; mais la bête lui échappe des mains, et plonge dans l'eau, où elle disparaît du même coup.

Juste à ce moment, paf ! un crapaud étourdi tombe sur le sol à deux pas de sor Mise, qui, dans son désarroi, lui demande :

— Sais-tu chanter ?

— Oui, répond le crapaud, en se rengorgeant.

— Alors, chante-moi quelque chose, dit sor Mise d'une voix toute mielleuse.

Et notre crapaud de s'y mettre, la bouche en cœur :

*Ah !... Oh !... Oh !... Of !...*

*Ah !... Oh !... Oh !... Of !...*

— Chante-moi autre chose, supplie sor Mise. Une chanson véritable, et qui soit très, très jolie !

Mais le crapaud, imperturbable, de reprendre :



*Ah !... Oh !... Oh !... Of !...*

*Ah !... Oh !... Oh !... Of !...*

— Compère, dit sor Mise au désespoir, ta chanson ne vaut rien !

Néanmoins, comme il lui fallait de toute façon une bête qui sût chanter, elle s'empare du crapaud, l'emporte chez elle, et l'enferme tout bonnement dans la jarre, espérant qu'au retour de son mari elle se tirerait d'affaire en faisant celle qui ne savait rien.

Mais quand arrive le roi, accompagné de tonton Jean, des dignitaires et de toute la foule des curieux, sor Mise, imaginant aussitôt les conséquences funestes que pouvait entraîner son étourderie, tombe la face contre terre, évanouie. Personne ne fait attention à elle, pas même son mari, qui s'approche de la jarre en souriant.

— Commère tortue, mon petit trésor, dit-il gentiment, chante quelque chose pour notre roi.

Et le petit trésor, sûr de son affaire, ne se fait pas prier :

*Ah !... Oh !... Oh !... Of !...*

*Ah !... Oh !... Oh !... Of !...*

— Qu'on se saisisse de cet imposteur ! dit froidement le roi, en désignant tonton Jean du doigt. Et qu'on le jette dans la rivière avec une pierre au cou !

Or, il se trouvait que la tortue musicienne avait bon cœur. Lorsqu'elle vit que par sa faute, on était sur le point de noyer tonton Jean, elle sortit de l'eau, et s'adressant à la société :

— Qu'on ne tue pas mon pauvre maître ! dit-elle. Il n'a pas menti.

Et comme le roi ouvrait de grands yeux, elle ajouta :

— La preuve en est, messieurs-dames, que je vais vous chanter un petit air de ma façon.

Frappant ses bâtonnets de fer l'un contre l'autre :

*Ting ti-ting ting,*

*Ting ti-ting ting,*

*Ting ti-ting ting,*

elle chanta :

*Colico, tonton Jean, oh !*

*Si j'avais encore des ailes,*

*Je me serais envolée.*

*C'est dommage, vraiment,*

*Que je rien aie plus !*

*Le pigeon ni a donné des plumes,  
La pintade ni a donné des plumes,  
Le canard ni a donné des plumes,  
Et la poule aussi m'en a données...*

Le roi, émerveillé, écouta la chanson jusqu'à la fin. Puis, faisant ses excuses à tonton Jean, il lui compta honnêtement les deux cents dollars du pari. Mais ce fut aussi la dernière fois qu'on entendit une tortue chanter.





Elle sortit de l'eau et, s'adressant à la société...

# MA BEAUTÉ



IL ÉTAIT une fois une jeune fille si jolie que tout le monde l'appelait Ma Beauté.

Les hommes les mieux faits, les plus vaillants et les plus riches de la ville lui avaient demandé sa main, et elle les avaient tous éconduits, sous le prétexte fallacieux qu'étant heureuse chez ses parents, qui la choyaient comme ne saurait le faire le meilleur des époux, elle n'était point pressée de se marier.

D'autres, moins favorisés par le sort, ne s'étaient pas présentés, mais n'en soupiraient que davantage. Et le plus malheureux d'entre tous était Lolo – un enfant trouvé que la mère de Ma Beauté avait recueilli dans le temps, pour qu'il servît de compagnon de jeu à sa fille – car, outre que le garçon était d'origine inconnue et n'avait point de fortune, il était contrefait.

Là-dessus vint un étranger à la barbe rousse, plus ou moins séduisant mais paré du prestige de la nouveauté, et la jeune fille de déclarer que c'était justement le parti qui lui convenait. Les parents aussi, conquis par son accent original, le trouvèrent à leur goût. En sorte que sa demande fut tout de suite agréée, et les noces fixées au lendemain. Puis on fit venir les amis pour fêter les fiançailles.

La douleur de Lolo fut extrême, mais ce n'était point la jalousie qui en était la cause principale. Il s'attendait bien à ce que Ma Beauté finisse un jour par se marier, et l'on peut même dire qu'il en avait pris d'avance son parti. C'était plutôt que son instinct l'avertissait que l'étranger à la barbe rousse était un diable, et que celle qu'il aimait sans espoir courait le risque d'être mangée le soir même de ses noces.

« À tout prix, se dit-il, je dois la sauver ! » Et comme la mère de la jeune fille s'en allait à l'office pour ordonner au maître d'hôtel de

servir le champagne, Lolo s'empessa de la rejoindre et de lui faire part de ses appréhensions. Mais elle éclata de rire, et lui donna une petite tape sur la joue.

— Mon pauvre enfant, lui dit-elle, c'est la jalousie tout simplement qui t'inspire ces idées noires. Crois-moi, au lieu de te tracasser sans raison, va faire comme tout le monde : bois, danse, amuse-toi !

Lolo, cependant, ne se tint pas pour battu. Il savait de bonne source que les diables n'ont que du pus dans les veines, et que certaines parties de leur corps, marquées de taches brunes, sont insensibles. Il s'agissait donc de piquer le fiancé au bon endroit, pour se rendre compte de sa vraie nature.

S'étant muni d'une alêne, il alla se poster dans un coin du salon, où déjà l'on dansait, et attendit patiemment une occasion. Elle ne tarda guère à se présenter : pris dans un remous, l'étranger à la barbe rousse, qui valsait impétueusement avec Ma Beauté, vint le heurter à reculons. Lolo en profita pour le piquer à la nuque, où se montrait justement une petite tache violacée. Un filet de pus en jaillit aussitôt, comme d'un abcès crevé, et de toute évidence, l'étranger n'avait pas éprouvé la moindre douleur, car il continuait à danser avec le même entrain.

Lolo s'empessa de rapporter le fait au père de Ma Beauté, qui se montra tout aussi incrédule que son épouse, et lui donna une petite tape sur l'épaule :

— Mon pauvre garçon, c'est la jalousie qui te fait voir toutes ces choses absurdes. Au lieu de perdre ton temps en divagations, fais donc comme tout le monde : bois, danse, amuse-toi.

Une grande lassitude s'empara de Lolo. Ne sachant plus que faire pour déjouer la ruse du diable, il alla se coucher, et s'endormit presque aussitôt. Au même instant, une jeune et jolie fée lui apparut en songe, qui lui annonça qu'elle était sa marraine. Et comme il avait l'air d'en douter, elle précisa que c'était elle qui, afin d'éprouver son caractère, l'avait exposé à l'endroit où il avait été trouvé ; elle aussi qui avait inspiré à la mère de Ma Beauté la généreuse idée de le recueillir et de l'élever comme son propre fils. Mais tout cela paraissait trop beau, et bien que ce fût en rêve, où tout est possible, Lolo ne voulait pas y croire.

Cependant, la fée souriait avec bienveillance et, devinant sa pensée, essayait de le convaincre.

— Mon filleul, lui dit-elle enfin, je suis satisfaite de ta conduite, et de rattachement que tu as toujours montré pour ta famille d'adoption. Aussi, pour te récompenser, je t'apporte en cadeau un sabre et une baguette magiques. Tu n'auras qu'à ordonner au sabre de tuer un ennemi dangereux pour qu'il le fasse au même instant. Quant à la baguette, tu n'auras simplement qu'à la frapper sur le sol en formulant

un souhait, pour obtenir aussitôt ce que tu désires...

Au réveil, Lolo trouva près de lui, sur la table de nuit, les présents de la fée. Il les toucha, les prit dans ses mains, et fut bien obligé de reconnaître qu'il n'était pas le jouet d'une illusion, et que s'il avait rêvé, comme il en était sûr, du moins son rêve se confondait-il avec la réalité. Or, le jour s'annonçait déjà, et tous les coqs du voisinage s'étaient mis à chanter ; c'était l'heure où les sorcières, revenues du sabbat, réintégraient leur peau. Lolo se souvint alors de l'étranger à la barbe rousse, et constatant que le sabre et la baguette magiques ne s'évanouissaient pas avec la nuit, qu'ils étaient bien réels, bien à lui, il s'écria en les brandissant :

— Maintenant, diable, à nous deux !

Les noces furent célébrées fastueusement, et, comme pour les fiançailles, il y eut bal dans la soirée. Cette fois-ci Lolo, qui se sentait le cœur léger, prit une part active aux réjouissances. Il but, dansa et s'amusa comme tout le monde, si bien que les parents de Ma Beauté crurent qu'il s'était fait une raison.

Mais avant le départ des invités, il alla se cacher sous le lit des mariés, et fit très bien, car il n'avait pas laissé la fête que l'étranger à la barbe rousse, impatient d'arriver à ses fins, prenait congé de la compagnie, et conduisait sa jeune femme à la chambre nuptiale.

Tout se passa ensuite comme Lolo l'avait prévu. Ayant refermé la porte soigneusement et mis la clef dans sa poche, l'étranger reprit tout à coup sa forme naturelle ; ses cornes et sa queue repoussèrent, tandis que sa bouche, affreusement distendue, se garnissait de dents de carnassier et qu'il grandissait à la taille d'un géant.

Saisie de terreur, Ma Beauté n'eut même pas la force de crier ; mais Lolo ne perdit pas la tête. Comme l'époux infernal avançait la main pour se saisir de la jeune femme et la manger, Lolo ordonna au sabre de lui couper les deux bras – ce qui fut fait en l'espace d'un clin d'œil. Et le diable alors de s'écrier :

— Si je n'ai plus de mains, j'ai encore des pieds !

Mais, sur un ordre de Lolo, le sabre lui coupa aussitôt les deux jambes.

Ce que voyant, le diable dit encore :

— Si je n'ai plus de pieds, j'ai encore des dents !

Et tandis qu'il avançait sa gueule, le sabre, obéissant au commandement de Lolo, lui coupa la tête...

Quand elle eut repris ses sens, Ma Beauté se jeta au cou de Lolo, et lui jura, tout en l'embrassant, qu'elle l'aimait plus que tout au monde et qu'elle désirait l'épouser. Le jeune homme eut beau lui représenter qu'il était pauvre et contrefait, elle n'en voulut point démordre. Il refusa encore, elle insista. À la fin, voyant qu'elle était sincère, il fit trois souhaits en frappant à chaque fois la baguette magique sur le

parquet.

Et les trois vœux se réalisèrent en moins de temps qu'il ne faut pour le raconter.

Au premier coup de baguette, Lolo, transformé en prince, devint aussi beau que le soleil. Au deuxième, la maison se changea en un magnifique palais de marbre. Au dernier, il obtint des meubles en bois précieux, ainsi que des bijoux étincelants pour Ma Beauté, et tout l'argent nécessaire à leur nouvel état.

Inutile de vous dire qu'ils se marièrent le lendemain, qu'ils eurent beaucoup d'enfants par la suite, et qu'ils vécurent heureux jusqu'à un âge très avancé.



# LA REINE DES POISSONS



ORMIL, LE PÊCHEUR, n'avait pas de chance. Toutes les fois qu'il ramenait sa nasse du fond de la mer, il n'y trouvait que du fretin – juste de quoi faire, pour sa femme et lui, une maigre friture. Et il était si pauvre qu'il s'estimait heureux de n'avoir pas d'enfants.

Mais un jour que, dans sa barque, il s'éloignait pensivement du rivage pour une dernière tentative (car il avait juré que, si cette pêche n'était pas meilleure que les précédentes, il abandonnerait le métier), un poisson magnifique, une belle dorade, sautant majestueusement d'une vague à l'autre, vint à sa rencontre, et lui dit :

— Jette ici ta nasse, tu feras une bonne pêche. Reconnaisant en elle la reine des poissons, Normil s'inclina respectueusement pour la remercier. Puis, l'air honteux, il exprima le regret de ne rien pouvoir lui offrir en retour.

— Tranquillise-toi, lui dit-elle, je sais que tu es pauvre, et je n'ai d'autre dessein que de te tirer de la misère. Comme je suis toujours dans ces parages, tu n'auras qu'à y revenir chaque matin. Je t'aiderai à trouver du poisson.

Là-dessus, elle s'en alla sur les flots, et disparut aussi vite qu'elle était apparue. Et, comme elle le lui avait promis, Normil fit une excellente pêche ce jour-là, dont il retira un profit appréciable. Et il en fut ainsi pendant des semaines et des mois : la dorade indiquait à Normil les endroits fréquentés par les poissons, et il en prenait par douzaines, qu'il vendait à bon prix, si bien qu'à la longue il gagna une petite fortune.

Cependant, la femme du pêcheur, qui était autoritaire et des plus



jalouses, s'aigrissait à l'entendre lui rabattre les oreilles de son singulier commerce avec la reine des poissons. Elle avait aussi le soupçon qu'il s'agissait en réalité d'une femme qui s'était changée en dorade dans le malhonnête dessein de séduire son mari. Un jour enfin, se sentant à bout de patience, elle dit à Normil :

— Nous sommes assez riches à présent pour que tu n'aies plus besoin de faire ce peu reluisant métier de pêcheur. D'ailleurs, tu sens toujours la marée, et je ne veux plus respirer cette exécrable odeur, qui me soulève le cœur dès que tu rentres le soir.

Et elle ajouta sèchement :

— Quant à la reine des poissons, puisque tu n'auras plus besoin de son aide, tu me feras le plaisir de me l'apporter demain. Si c'est une vraie dorade, comme tu le prétends, j'en ferai un bon plat pour le dîner, et nous inviterons les voisins à cette occasion, car nous sommes en reste de politesse avec eux.

À ces mots, dont la cruauté lui fendait le cœur, Normil baissa la tête, ayant coutume d'obéir à sa femme en toute chose.

— Bien ! fit-il la voix brisée. Je te l'apporterai.

Mais le lendemain matin, pour ne pas rencontrer la reine des poissons, il partit dans une direction tout opposée au lieu habituel de leurs rendez-vous, de sorte qu'en rentrant à la nuit il pourrait dire à sa femme, sans trop mentir, qu'il n'avait pas vu la dorade ce jour-là. Vers midi, comme le vent était tombé et qu'il ne pouvait plus naviguer à la voile, il jeta sa nasse au hasard, et s'étendit au fond de la barque, en se félicitant de sa bonne ruse. Quels ne furent pas son étonnement et sa douleur, lorsque, sur les quatre heures, il remonta la nasse et vit, palpitant au fond du piège et changeant rapidement de couleurs, la reine des poissons qui saignait d'abondance par une blessure ouverte à son flanc.

— Normil, lui dit-elle d'une voix presque éteinte, pourquoi n'es-tu pas venu ce matin à notre rendez-vous ? Je t'ai cherché partout dans la baie, et tandis qu'à l'instant j'approchais de ta barque, un espadon m'a attaquée. Je n'ai pu lui échapper qu'en me réfugiant dans ta nasse ; mais il m'avait déjà porté le coup fatal.

Connaissant la bonté de Normil et que jamais, pour plaire à sa méchante femme, il n'aurait attenté à sa vie, la reine des poissons se garda bien de lui apprendre que c'était elle qui, recherchant la mort, avait provoqué l'espadon. Mais, comme il sanglotait désespérément, elle lui assura qu'elle était une vraie dorade et qu'il pouvait en conséquence l'apporter chez lui pour qu'on la mange au dîner.

— Normil, lui dit-elle encore, je sais combien tu m'es attaché et que tu ne voudras point toucher au repas ; mais ta noblesse sera tout de même récompensée. Dans quelques jours, pourvu qu'elle mange de ma chair, ta femme donnera naissance à des jumeaux. Sitôt qu'elle sera

accouchée, tu iras sur le rivage, tu creuseras un grand trou au pied du rocher qui se dresse près de l'embarcadère, et tu trouveras dans le sable un grand coffre d'acajou contenant deux sabres, deux petits chiens et deux bouteilles remplies d'eau magique. Tu les remettras à tes fils quand ils seront grands.

Le pêcheur n'eut pas le temps de remercier la reine des poissons qu'elle expirait. Il la déposa doucement dans la barque, et cingla vers le rivage, où sa femme l'attendait déjà, impatiente. Tournant la tête pour qu'elle ne vît pas qu'il pleurait, il lui remit la dorade – à présent décolorée et toute raidie – et s'en fut boire au cabaret.

Son absence ne fut pas regrettée. La femme, qui n'était point partageuse, n'invita aucun de leurs voisins, et mangea toute seule la dorade. Au bout d'une quinzaine, elle mettait au monde deux beaux garçons, qui furent nommés, respectivement, Ti-Davi et Ti-Mano. Normil se rendit tout de suite au rivage, creusa un grand trou dans le sable, au pied du rocher que la reine des poissons lui avait indiqué, et trouva dans le coffre d'acajou les deux sabres, les deux petits chiens ainsi que les deux bouteilles remplies d'eau magique, qu'il remit bientôt à ses fils – car, durant sa courte absence, ils avaient grandi jusqu'à devenir des adolescents.

Le jour même, quittant leurs parents pour mener en pays lointain une vie d'aventures, les jumeaux entreprirent un long voyage. Arrivés à une croisée de chemins, ils décidèrent enfin de se séparer. Et Ti-Mano dit à Ti-Davi :

— Si jamais tu vois que l'eau de ta bouteille tourne au sang, tu sauras que je cours un gros danger, et tu viendras tout de suite à mon aide. De même, si je vois que l'eau de ma bouteille rougit, je saurai que ta vie est en péril, et je volerai à ton secours.

Ti-Davi, lui serrant la main, répondit :

— Entendu, mon frère.

Et, après avoir convenu de se rencontrer au bout d'un an et un jour, ils se dirent adieu, et partirent chacun de son côté.

Avant la fin de l'année, Ti-Davi, qui avait pris par le plus court, arrivait dans la contrée où il avait rendez-vous avec Ti-Mano. Il ne lui restait plus qu'une rivière à passer pour atteindre au terme de son voyage quand il aperçut, sur l'autre bord, une jeune fille d'une grande beauté qu'on avait attachée au tronc d'un arbre, et qui pleurait.

— Qui t'a exposée en cet endroit ? lui demanda-t-il.

Elle répondit :

— C'est mon père, le roi de ce pays.

Et, comme Ti-Davi paraissait étonné, elle ajouta :

— Chaque année, il doit livrer une jeune fille au maître de la forêt, un monstre insatiable qui s'appelle Bête-à-sept-têtes. Cette fois-ci, le sort m'a désignée.

— Ne crains rien, ma beauté, s'empessa de dire le garçon, tout excité de trouver enfin une aventure à sa convenance. Je vais me cacher à quelques pas d'ici, dans un buisson, et lorsque la Bête se présentera, je la tuerai.

Bête-à-sept-têtes vint à la brune du soir, tandis que la pleine lune se levait. Il marchait lourdement, tranquillement vers sa victime, en se dandinant ; mais lorsque Ti-Davi, surgissant tout à coup du buisson, le saisit par derrière et tenta de lui faire perdre pied, il poussa un cri épouvantable, et se débattit furieusement. Aidé de son petit chien, qui déchiquetait à belles dents les jambes du monstre, Ti-Davi réussit à le tuer d'un grand coup de sabre. Il lui coupa ensuite toutes ses têtes, et les apporta au roi en lui ramenant sa fille. Bien aise de la retrouver et de savoir enfin qu'à tout jamais la région était délivrée du maître de la forêt, le roi accorda à Ti-Davi la main de la princesse, et le désigna comme son successeur au gouvernement du pays.

Le jeune homme avait maintenant tout ce qu'il lui fallait pour être heureux dans la vie, mais il lui tardait de revoir son frère. Souvent la princesse le surprenait en train de soupirer. Lui en demandait-elle la raison, il se contentait de hocher la tête, et ne répondait pas. Un soir enfin, Ti-Davi remarqua, au flanc d'une montagne éloignée, une étrange lumière bleue qui ressemblait tout à fait à une étoile. Il demanda à sa femme ce que c'était. Elle lui dit qu'elle n'en savait rien, sinon que tous les jeunes hommes qui s'étaient aventurés dans le morne n'en étaient jamais revenus.

Comme il s'ennuyait, Ti-Davi décida qu'à son tour il irait voir ce que cette montagne pouvait bien contenir de précieux pour qu'une étoile du ciel (car il était sûr, à présent, que s'en était une) fût venue se poser sur elle, comme pour la protéger. Le jour suivant, prétextant qu'il allait à la chasse, il partit avec son petit chien. Il marcha toute la journée, cheminant à travers les cactus et les bayahondes, franchissant des ravins. À la tombée de la nuit, il se trouva tout soudain en présence de l'étoile bleue, qui éclairait, comme un fanal, l'entrée d'une maison singulière dont l'étage ressemblait à un colombier. Au même instant, une grande et belle femme apparut au balcon.

— Attache ton chien dans la cour, lui ordonna-t-elle d'une voix impérieuse, et viens tout de suite me trouver.

Il commit l'imprudence de lui obéir, ne se doutant pas que cette femme séduisante était une diablesse, et que c'était elle qui tuait, pour les manger, tous les hommes qui s'aventuraient dans le morne, attirés par l'étoile mystérieuse. Lui aussi, il paya bien cher sa témérité. À peine avait-il gravi l'escalier que la femme se rua sur lui, l'étrangla, et après l'avoir coupé en morceaux, le jeta dans un grand baril de saumure.

Or, depuis le matin, Ti-Mano avait remarqué que l'eau de sa

bouteille tournait au sang : « Mon frère est en danger de mort ! » s'était-il écrié ; mais, ne sachant quelle direction prendre pour aller à son secours, il commençait à désespérer du salut de Ti-Davi. Par chance, il se trouvait alors sur le rivage de la mer. Et comme il se mettait à pleurer, une dorade sortit de l'eau, qui lui dit :

— Tu vois cette route qui s'enfonce dans l'intérieur du pays : suis-la jusqu'au bout, elle te conduira dans une montagne où tu trouveras une étrange maison éclairée par une étoile. À ton approche, une grande et belle femme se montrera au balcon de la maison, et t'ordonnera d'attacher ton chien dans la cour, puis de monter la trouver. Tu ne lui obéiras pas, parce que c'est une diablesse ; mais tu délivreras le chien de ton frère, qui est enchaîné près de la porte d'entrée, et de concert avec le tien, il t'aidera à tuer cette maudite engeance. Tu descendras ensuite à la cave, où tu verras un gros baril de saumure ; tu jetteras dedans quelques gouttes de l'eau magique que contient ta bouteille.

Ti-Mano suivit en tout les conseils de la dorade, et il entra à peine dans la maison à l'étoile bleue que la diablesse courut à sa rencontre, armée d'un grand coutelas. Courageusement, il tenta de la maîtriser, mais elle était d'une force surhumaine, et il eût été vaincu comme son frère, si les deux petits chiens n'étaient venus à son secours. L'un d'eux, ayant saisi le poignet de la diablesse entre ses crocs, l'empêchait de se servir du coutelas, tandis que l'autre lui déchiquetait les jambes à belles dents. Comme elle se débattait et poussait des cris de rage, Ti-Mano tira son sabre du fourreau, et lui trancha la tête d'un seul coup. Puis il descendit à la cave, découvrit le baril, et y versa quelques gouttes de l'eau de sa bouteille. Ti-Davi sortit aussitôt de la saumure, se jeta au cou de Ti-Mano, et l'embrassa en pleurant.

— Tu es le meilleur des frères, lui dit-il ensuite. Tu as tenu ta parole, et je n'ai pas assez de mots pour te remercier, car c'est grâce à ton dévouement si, de nouveau, je suis en vie. Viens avec moi dans le palais de mon beau-père, qui est le roi de ce pays, afin que je puisse te prouver ma gratitude.

Il se trouvait justement qu'en l'absence de Ti-Davi, son beau-père était mort subitement, de sorte qu'il lui succéda au gouvernement du royaume. Et comme sa femme avait une jeune sœur, il la donna en mariage à Ti-Mano. À cette occasion, il fit venir ses parents, et invita les notables à un grand festin. Sur l'avis de Normil, on en réserva quelques plats, que la famille offrit à la mer le lendemain matin, comme un sacrifice au maître de l'océan.

Sautant majestueusement d'une vague à l'autre, une dorade vint à leur rencontre. Elle agita doucement la queue, en guise de salut, et là-dessus, fit un plongeon, disparaissant aussi vite qu'elle était apparue. Le brave Normil, qui avait reconnu sa bonne amie, n'eut que le temps de s'écrier : « La reine des poissons ! » Il tomba face contre terre, et

quand on le retourna, déjà il ne respirait plus.

L'âme du pêcheur avait suivi celle de la dorade au pays des morts.



# LE ROYAUME SANS JOUR



IL Y AVAIT dans le temps, un garçon très ambitieux qui s'appelait Émilien. Dans l'atelier de son père, où il apprenait tant bien que mal le métier de forgeron, il rêvait constamment de voyages en pays lointains et d'aventures de toutes sortes. Néanmoins, comme il ne manquait pas de sens pratique, il mettait de côté le fruit de son travail, au lieu de le dépenser en plaisirs futiles, ainsi que le fait trop souvent la jeunesse d'aujourd'hui. Si bien qu'un beau matin, ayant réuni la somme qu'il jugeait nécessaire, il fit son paquet et, de peur que sa famille n'essayât de le retenir, quitta subrepticement le village.

Comme il cheminait, une petite voix flûtée, qui sortait d'un buisson, l'appela par son nom. Intrigué, il s'approcha du taillis, passa la tête entre les branches, et fut bien étonné de ce qu'il trouva : une jeune tourterelle prise au piège, et qui le suppliait, pour l'amour du ciel, de la délivrer ! Inutile de vous dire qu'Émilien, touché de cette rencontre singulière, qui lui semblait le début d'une intéressante aventure, s'empressa de mettre l'oiseau en liberté.

En retour, la tourterelle le remercia, et lui donna trois petites plumes qu'elle venait de perdre dans la trappe.

— Garde-les soigneusement, lui dit-elle. Ce n'est pas seulement un gage de ma reconnaissance et de mon amitié, c'est aussi un talisman.

Ils se séparèrent ensuite, allant chacun de son côté — la tourterelle à ses affaires d'oiseau, Émilien à la recherche du nouveau.

Au bout d'une semaine, le jeune homme arriva en pleine nuit dans une ville étrange où, malgré l'heure tardive, les gens vaquaient activement à leurs occupations. Il s'enquit d'un logement, et le trouva bientôt dans une maison honnête, où on lui offrit sans façon de partager le repas de la famille — ce qu'il fit de bon cœur, car il avait

grand faim. Cependant, cette vie nocturne, qui lui paraissait le train ordinaire de la ville, ne cessait d'exciter sa curiosité ; mais, discret de nature, il n'osait poser la moindre question à ses hôtes.

Il ne tarda guère, toutefois, à être renseigné. À la fin du repas, se sentant fatigué, il souhaitait le bonsoir à la compagnie, quand on lui fit remarquer qu'il était tout juste une heure après midi. Et comme il en paraissait extrêmement surpris et qu'on reconnaissait par là qu'il était un étranger, on lui expliqua que le roi du pays, dans un moment de colère, avait exilé un magicien dont il avait à se plaindre, et que celui-ci, pour se venger, s'était emparé du jour de la contrée et l'avait serré dans une cachette introuvable, si bien que, depuis de nombreuses années, les habitants du royaume vivaient dans la nuit la plus complète.

Émilien apprit également que le roi avait une fille ravissante, qui s'appelait Étoile du Matin, et qu'il en était jaloux au point qu'il avait éconduit tous les partis qui s'étaient présentés. Maintes fois, la reine, ainsi que les dignitaires du royaume, justement alarmés de son entêtement, lui avaient fait remarquer qu'il n'avait point d'héritier mâle, et que, vu son âge, qui touchait déjà à la vieillesse, il eût été sage de se choisir un gendre capable au besoin d'assumer le gouvernement du pays. Finalement, pour avoir la paix, il leur avait déclaré qu'il n'accorderait la main de la princesse qu'à celui qui serait assez malin pour ramener le jour dans la contrée.

Là-dessus, Émilien, qui tombait de sommeil, se retira dans sa chambre. Comme il en refermait la porte, en se disant qu'il eût été bien aise d'épouser Étoile du Matin, il sentit remuer dans sa poche les trois petites plumes que l'oiseau lui avait données. Il les prit, et les déposa sur le lit, où elles se multiplièrent et se groupèrent rapidement, formant tout d'abord une queue, puis des ailes, puis une gorge, puis une tête, et ainsi de suite, tant et si bien qu'à la fin, il avait en face de lui une tourterelle complète, celle-là même qu'il avait délivrée du piège au début de son voyage.

— Ami, lui dit l'oiseau, je sais l'endroit où le magicien a serré la cassette qui contient le jour du pays. Il l'a enterrée au pied de l'oranger qui fleurit toute l'année dans le jardin du roi.

Et elle lui enseigna comment il devait s'y prendre pour annoncer la nouvelle au souverain, ainsi que la chanson qu'il devait chanter en ouvrant la cassette, pour que le jour se levât enfin sur le royaume, puis elle lui souhaila bonne chance, et s'envola par la fenêtre.

Suivant les instructions de la tourterelle, Émilien se rendit auprès de la reine, et lui dit qu'il avait le pouvoir de rendre au pays la lumière du jour. Elle convoqua tout de suite les dignitaires du royaume, et s'en alla en leur compagnie apprendre la nouvelle à son époux, qui en fut, comme on imagine, très mécontent.

— Soit, dit-il, je veux bien me prêter à votre fantaisie. Seulement, je vous préviens que si ce garçon croit pouvoir me mystifier, je le ferai fusiller sous vos yeux par les gardes du palais.

On se rendit donc au jardin. Émilien creusa la terre au pied de l'oranger qui fleurissait toute l'année. Puis, ayant trouvé la cassette, il l'ouvrit doucement et chanta :

*Je dis que le jour va se lever  
De ce côté-ci, ou de ce côté-là.  
Je dis que le jour va se lever...*

Mais le roi, pour contrarier l'effet de la chanson, interrompit le jeune homme, et entonna d'une voix retentissante :

*Je dis que le jour ne se lèvera pas  
De ce côté-ci, ou de ce côté-là.  
Je dis que le jour ne se lèvera pas...*

Juste à ce moment, du faite de l'oranger, où elle avait son nid, la tourterelle laissa tomber une petite crotte sur le nez du roi, qui poussa un gros juron, et chercha vivement son mouchoir pour s'essuyer le visage. De sorte qu'Émilien put reprendre la chanson tout à son aise :

*Je dis que le jour va se lever  
De ce côté-ci, ou de ce côté-là.  
Je dis que le jour va se lever...*

Le roi n'eut pas le temps de se remettre de sa colère qu'un disque flamboyant s'éleva de la cassette, et monta très vite dans le ciel, où il se fixa au beau milieu. Aussitôt, toutes les cloches du pays sonnèrent l'angélus de midi, tandis que dans les maisons, dans les rues, sur les places publiques et dans les champs, tout le monde battait des mains, chantait, dansait.

À quelques jours de là, Émilien épousa Étoile du Matin. Puis, le roi étant mort de dépit et de chagrin, il lui succéda sur le trône. Sa femme lui donna beaucoup d'enfants par la suite, et tous deux, ils vécurent heureux jusqu'à un âge fort avancé.





# LA BARBE DE MONPLAISIR



IL ÉTAIT une fois un bouc majestueux, qui s'appelait Monplaisir. Sa barbe était si longue et si épaisse qu'elle lui servait de couverture durant la nuit. Toute sa vie elle l'avait protégé du serein, aussi bien que de la fraîcheur de l'aube. Mais voici qu'avec l'âge, ses os étaient devenus très sensibles à l'humidité, en sorte qu'à la saison des pluies, il souffrait constamment de rhumatismes.

Après mûre réflexion, Monplaisir décida de suivre l'exemple des hommes, en se construisant une habitation qui l'abriterait enfin des intempéries. Il alla donc un matin dans la forêt voisine, abattit un grand arbre, en fit des poutres et des planches, qu'il transporta ensuite dans une clairière. Puis, comme midi sonnait et qu'il se sentait fatigué, il brouta une touffe d'herbes, et se retira tranquillement sur son rocher de prédilection, en se promettant de retourner à la tâche le lendemain.

Or, il se trouvait qu'un tigre, du nom de Riboul, pour les mêmes raisons que Monplaisir, avait décidé, lui aussi, de se construire une habitation. Passant par la clairière au retour d'une chasse, il découvrit les matériaux que le bouc y avait assemblés, et, croyant y voir la main du Seigneur, s'écria tout bonnement : « Dieu m'aide ! » Il se mit aussitôt à l'ouvrage, jeta les fondations de la maison, dressa ensuite la charpente, puis satisfait de la besogne accomplie, se retira paisiblement dans son antre, en se promettant de retourner à la tâche le lendemain.

Quel ne fut pas l'étonnement de Monplaisir quand, le matin suivant, il revint dans la forêt et trouva qu'en son absence, on avait commencé les travaux de construction ! Croyant y voir la main du Seigneur, il s'écria à son tour : « Dieu m'aide ! » Et, se mettant à l'ouvrage, il fit le toit et le murage de la maison, puis se retira tranquillement sur son

rocher, en se promettant de reprendre la tâche le lendemain.

Dans l'après-midi, sa chasse terminée, Riboul revint dans la clairière, et trouva les travaux considérablement avancés depuis la veille ; mais, loin d'en être surpris, il s'écria comme la première fois : « Dieu m'aide ! » puis se mit à l'ouvrage, sciant, clouant, tant et si bien qu'avant la tombée de la nuit, il avait achevé le plancher de la maison, et monté les portes ainsi que les fenêtres. Satisfait de la tâche accomplie, il se retira paisiblement dans son antre, en se promettant de revenir le lendemain pour emménager.

Imaginez sa colère lorsque, transportant ses effets le jour suivant, il se trouva nez à nez avec Monplaisir, qui s'était déjà installé dans la place et lui souhaitait aimablement la bienvenue, en se caressant la barbe avec une aisance de grand seigneur.

— Que faites-vous dans ma maison ? demanda le tigre.

— Votre maison ! répondit le bouc indigné. J'aimerais savoir en quelle façon. Car, enfin, j'ai abattu l'arbre, j'ai fabriqué les poutres et les planches, puis Dieu m'a aidé...

— Non ! cria Riboul, l'interrompant. Ce n'est pas du tout ainsi que les choses se sont passées. J'avais décidé de me construire une habitation, et Dieu m'a aidé. J'ai donc jeté les fondations et dressé la charpente. Dieu m'a encore aidé. Puis j'ai fait le plancher, j'ai monté les portes ainsi que les fenêtres. Et vous osez prétendre que la maison ne m'appartient pas !

— Je vois ce que c'est ! fit Monplaisir d'un ton conciliant. Lorsque j'avais travaillé, vous avez cru que c'était Dieu qui vous aidait. Et lorsque vous aviez travaillé, j'ai cru à mon tour que c'était Dieu qui m'aidait. Il n'y a donc pas lieu de nous chamailler : la maison nous appartenant à tous deux, habitons-la ensemble.

Riboul acquiesça mais de mauvais cœur, n'étant point partageux, et se promit de trouver le moyen de se débarrasser d'un associé que le hasard lui avait imposé. Il rangea ses effets dans la maison, puis sans prendre le moindre repos, partit pour la forêt, disant qu'il allait à la chasse. Monplaisir, lui, se coucha. Et, bien qu'il fût déconcerté de l'aventure dans laquelle il se trouvait engagé, il ne tarda pas à s'endormir.

Il faisait déjà nuit lorsque le tigre revint avec une chèvre ensanglantée sur son épaule, et la jeta brutalement devant le bouc en lui disant :

— Écorche-moi ça : c'est du gibier.

Et telle fut la stupeur de Monplaisir qu'il n'osa point s'y refuser. Indigné de la barbarie du tigre, mais tremblant de tous ses membres, claquant des dents, il accomplit l'horrible besogne qui lui était ordonnée. Et ce fut ainsi durant des semaines et des mois : chaque nuit, Riboul revenait de la chasse avec un bouc ou une chèvre, et

disait à Monplaisir, qui se gardait prudemment de lui désobéir : « Écorche-moi ça ! » Mais comme les jours passaient, la taille des victimes allait en diminuant, si bien qu'un soir le tigre ne rapporta qu'un tout petit chevreau, né de la veille.

— Le pauvre innocent ! s'écria Monplaisir, les larmes aux yeux. N'est-ce pas une pitié !

— Écorche ! commanda le tigre inflexible.

Et tandis que docilement il s'exécutait, le pauvre bouc se dit que s'il ne mettait fin à ce carnage, toute la race caprine y passerait, lui-même y compris ! Mais comment faire, puisqu'il n'était point de taille à se mesurer avec Riboul ? Toute la nuit il y pensa, et arriva à cette conclusion qu'il ne saurait réussir que par la ruse.

Or, la nouvelle lui était venue qu'à quelques lieues de la forêt, un vieux tigre aveugle se mourait, abandonné de tous les siens. L'ennui, c'était qu'ayant la vie dure comme tous les malfaiteurs de son espèce, il pouvait encore traîner quelques jours, voire une bonne semaine. Et comme il fallait agir très vite, Monplaisir n'avait d'autre choix que d'achever la bête moribonde, s'il voulait parvenir à ses fins. Malgré sa répugnance, ce fut donc à ce parti qu'il s'arrêta. Et dès que Riboul fut réveillé, il lui annonça qu'il partait en voyage, et qu'il ne rentrerait probablement qu'à une heure tardive de la nuit. À quoi l'autre répondit, en haussant les épaules :

— Si ça t'ennuie d'écorcher tes semblables, à quoi bon revenir ?

Cette solution eût été la plus simple en effet, d'autant plus qu'elle aurait épargné à Monplaisir la pénible nécessité d'avancer la fin du vieux tigre ; mais s'il lui déplaisait de mettre un meurtre sur sa conscience, il ne se sentait pas le courage de construire une nouvelle maison. Et qui pouvait garantir que s'il abandonnait l'habitation commune à Riboul, le misérable cesserait de sévir contre sa race ? « Ce serait bien le moment pour Dieu de m'aider ! » soupira Monplaisir ; mais il n'osa pas le demander au Seigneur. Comptant sur la chance, il prit son courage à deux mains, et se mit en route.

Il n'eut pas à le regretter, car il entra à peine dans l'ancre du vieux tigre que celui-ci expirait. Il le chargea donc sur ses épaules, après lui avoir donné un coup de cornes au ventre pour qu'il saignât, de manière à convaincre Riboul que c'était lui, Monplaisir, qui avait tué le félin. Cahin-caha, suant, soufflant, il le traîna par monts et par vaux, et n'arriva chez lui que sur le coup de minuit.

Riboul, qui ronflait, se réveilla en sursaut tandis que le bouc, jetant son fardeau sur le plancher, lui ordonnait brutalement :

— Écorche-moi ça : c'est du tigre !

Riboul, effrayé, referma les yeux ; Monplaisir, non moins effrayé, se coucha ; et tous deux, ils firent semblant de dormir. Mais au bout d'un instant – comme s'il rêvait qu'il était encore à la chasse – le bouc dit

d'une voix énergique :

— Voici un autre tigre, Monplaisir : tue-le vite !

Riboul se dressa aussitôt sur son séant :

— Que se passe-t-il mon ami ?

— Rien de grave, répond le bouc, en riant sous cape. C'est seulement que ma barbe dit parfois des choses absurdes, lorsque je suis fatigué et que je dors profondément.

Ils se recouchèrent donc. Mais Riboul venait à peine de fermer l'œil qu'il entendit de nouveau : « Encore un autre tigre, Monplaisir : tue-le vite ! » Cette fois-ci, le fauve s'inquiéta pour de bon : « Certainement, raisonna-t-il, cette barbe ne dit pas des absurdités. Car, si Monplaisir a déjà tué un tigre, il peut aussi bien m'assassiner ! » Là-dessus, il sauta à bas de son lit, prit ses jambes à son cou, et s'en fut tout droit dans un autre pays.

# LA JEUNE FILLE À L'ÉTOILE



IL Y AVAIT dans le temps une adorable jeune fille, parfaite en beauté comme en sagesse, qui s'appelait Zémie. Sa mère, étant sur le point de mourir, la fit venir à son chevet, et lui parla en ces termes :

— Mon enfant, comme tu le sais, je vais passer dans un instant. Je te laisse seule avec ton père, qui est assurément l'homme le plus doux et le plus honnête qu'on puisse trouver sur la terre ; mais j'ai bien peur qu'il ne veille pas sur toi comme il conviendrait, car il est trop confiant, et ce monde est plein de pièges et de méchancetés. Aussi, vais-je te donner un talisman que je tiens de ma mère.

D'un sac minuscule qu'elle portait sous la chemise comme un scapulaire, elle retira trois petits diamants, et, murmurant des paroles mystérieuses, les pressa sur le front de Zémie. Ils entrèrent doucement dans la cervelle de la jeune fille, et à leur place, apparut une étoile étincelante, dont l'éclat surpassait la lumière du soleil. La mère prit ensuite un foulard, et en coiffa Zémie de façon que l'étoile fût entièrement recouverte par l'étoffe.

— Maintenant, reprit-elle, écoute bien ce que je vais te dire, mon enfant. N'enlève jamais ce foulard, à moins que ta vie ou ton honneur ne soit en danger, parce que l'étoile que tu portes au front brûle comme le feu et qu'elle a le pouvoir de réduire en cendres toute personne que touchera sa lumière.

Ayant fini de parler, elle ferma les yeux, poussa un long soupir, et mourut dans les bras de sa fille, qui la pleura longtemps. Quant au père, il sanglota jour et nuit durant toute une semaine, mais il oublia vite la défunte. Au bout de quelques mois, il prenait une autre femme, qui dès le début se montra méchante envers la pauvre Zémie.

Cette femme avait deux filles d'un précédent mariage, deux petits laiderons (l'une boiteuse au surplus, l'autre bossue) et qui faisaient ressortir de façon humiliante les attraits de sa belle-fille ; d'où la haine qu'elle vouait à celle-ci. Aussi, dans l'espoir inhumain qu'elle détruirait, par ses mauvais traitements, la santé de Zémie et qu'en maigrissant, la pauvrete perdrait sa beauté, lui imposait-elle toutes sortes de privations, et la brutalisait-elle au moindre prétexte. Mais, protégée sans doute par l'étoile, Zémie, qui allait sur ses quinze ans et ne manquait pas de vigueur, s'épanouissait en dépit de tout. Et plus elle gagnait en séduction, plus sa belle-mère la martyrisait.

Or, cette haine monstrueuse, cette persécution de tous les instants agissaient en retour sur les nerfs de la marâtre, qui sentait diminuer ses forces, comme sous l'effet de quelque charme. Et, persuadée que Zémie lui avait jeté un sort, elle cherchait un moyen de se débarrasser de la jeune fille, lorsqu'un soir, revenant de la rivière, où elle avait été faire sa lessive, elle s'affaissa sur les genoux, saisie tout à coup d'une grande lassitude, et laissa choir le paquet de linge qu'elle portait sur la tête. « Si seulement quelqu'un voulait m'aider ! » fit-elle, en soupirant. Au même instant, la terre s'ouvrit devant elle, et un grand diable apparut en se dandinant, qui lui déclara d'un ton goguenard :

— Je veux bien t'aider, belle femme. Mais que me donneras-tu en échange ?

Sans témoigner la moindre surprise, elle lui répondit :

— Un coq te conviendrait-il ?

— Tu es bien chiche !

— Un cabri ?

— Tu n'y songes pas !

— Une vache ?

— Que voudrais-tu que j'en fasse ? Tu sais bien que je suis une fine bouche. Donne-moi plutôt tes deux filles : je les mangerai aux petits pois.

— Mes douces colombes ! soupira-t-elle. Mais elles sont encore toutes petites, et d'une maigreur à rebuter votre appétit, tandis que ma belle-fille Zémie est grande et grasse... un morceau de choix, pour tout dire !

— Parle-moi de ça ! fit le diable, qui en avait déjà l'eau à la bouche. Je n'ai pas encore vu la poulette, mais je te crois sur parole, et j'accepte volontiers.

Il porta le paquet chez la femme, et le déposa dans la cour, devant la porte de la chaumière. Puis, comme il s'en allait, il lui dit à l'oreille, en ricanant :

— Je commence à avoir faim. Où est ta belle-fille ?

— Va l'attendre près de la rivière, dit-elle. Je te l'envoie dans un instant.

La femme entra dans la chaumière avec le baquet, fit semblant d'y chercher quelque linge, et s'écria enfin :

— C'est bien ce que je craignais ! Voici que j'ai oublié ma chemise neuve sur les galets où je l'avais mise à sécher !

Après quoi, souriant de son air le plus engageant, elle dit à Zémie, qui rapiécait de vieilles hardes dans un coin :

— Serais-tu assez gentille, mon enfant, pour aller voir si tu peux me retrouver cette chemise ?

— Oui, belle-mère, répondit la jeune fille avec sa docilité habituelle, mais sans cacher, toutefois, l'étonnement que lui causait l'attitude douceuse de la marâtre.

Elle partit donc, en se demandant s'il n'y avait point quelque piège là-dessous, et comme elle savait qu'elle pouvait s'attendre à toutes sortes de perfidies, elle se tenait sur ses gardes. Aussi, quand elle aperçut le diable (qui l'attendait visiblement, assis au beau milieu du sentier), elle devina tout de suite à qui elle avait affaire, et s'arrêta, le cœur battant, prête à prendre la fuite. Ce que voyant, le sinistre personnage lui tendit les bras avec un sourire inquiétant, qui dévoilait sans vergogne des dents acérées de bête féroce :

— Approche donc, ma poulette craintive, que je t'embrasse !

Il pensait qu'elle n'avait aucun moyen de lui échapper, et, comme fait le chat avec la souris, il s'amusait de la frayeur qu'il lui inspirait. Cependant, Zémie dénouait le foulard que sa mère lui avait mis autour de la tête. Et aussitôt qu'elle l'eût enlevé, l'étoile dirigea ses rayons sur le diable, le brûlant tout partout, et de telle sorte qu'il poussa des hurlements d'écorché. Une vraie panique s'empara de lui. Il tenta de fuir à travers bois, bondissant à droite et à gauche, se dissimulant derrière les arbres ou les rochers ; mais nul obstacle ne pouvait le protéger des rayons de l'étoile, qui le poursuivaient en tout lieu avec une implacable sûreté. Finalement, il récita une formule magique, qui ouvrit la terre devant lui, et, se précipitant dans l'abîme, il disparut sans demander son reste.





Le sinistre personnage lui tendit les bras...

Craignant de tomber dans un autre piège, Zémie décida de ne pas aller chercher la chemise de sa belle-mère ; mais, comme elle n'osait rentrer chez elle les mains vides, elle erra jusqu'à la nuit aux alentours du village, et se coucha enfin dans un buisson épais, où elle ne tarda guère à s'endormir.

Le lendemain matin, sa belle-mère, qui était loin de se douter de l'échec du complot, se rendit encore à la rivière pour laver du linge. Assis sur une grosse pierre au bord de l'eau, les jambes croisées et tout frémissant de colère, le diable l'attendait.

— Tu m'as trompé ! lui dit-il d'une voix de tonnerre. La jeune fille que tu m'as envoyée portait au front une étoile magique, qui m'a terriblement brûlé. Et, tout diable que je suis, j'ai été obligé de rentrer sous terre, pour ne pas être réduit en cendres.

— De quelle étoile parlez-vous, monsieur Diable ? demanda la femme, ahurie et tremblant comme une feuille.

— Ne fais pas l'innocente avec moi ! vociféra le diable, qui, malgré l'impatience dont il était agité, se levait avec d'innombrables précautions, à cause de ses brûlures. Pour te punir, je vais te manger toute crue, sans même un grain de sel.

La femme se jeta à genoux, joignit les mains.

— Grâce, monsieur Diable, grâce ! supplia-t-elle. Ce n'est pas de ma faute, je vous jure. Je ne savais pas...

Mais le diable ne voulait rien entendre. Il l'empoigna des deux mains, et la mangea en un rien de temps, comme on croque un petit oiseau boucané. Il se rendit ensuite chez la femme. Les deux petits laiderons jouaient devant la porte de la chaumière. Le diable les attrapa d'un seul coup dans sa patte velue, et n'en fit qu'une bouchée.

Puis il entra dans la chaumière, où le père de Zémie buvait une tasse de café avant de se rendre au jardin, et le saisit brutalement par les épaules ; mais l'homme était grand et vigoureux. Une lutte terrible s'ensuivit. Et le diable, qui ne s'y attendait point, proférait toutes sortes de jurons et d'insultes quand il recevait des coups sur ses brûlures.

Attirée par le bruit du combat (car le buisson où elle s'était réfugiée se trouvait dans le voisinage de la chaumière), Zémie apparut enfin sur le pas de la porte. Elle se décoiffa, et l'étoile aussitôt concentra ses rayons sur le diable, le brûlant atrocement, comme la veille. Mais, sans lui laisser le temps de prononcer les paroles magiques qui lui permettaient de se retirer dans les profondeurs de la terre, Zémie cria à son père de le retenir. Faisant appel à toutes ses forces, l'homme souleva le diable dans ses bras, de sorte que ce dernier, qui était déjà tout étourdi par les coups qu'il avait reçus, ne pouvait qu'agiter ses pieds dans le vide, tandis que les rayons de l'étoile se faisaient de plus en plus ardents. Bien vite, ils le réduisirent en un petit tas de cendre.

Le père et la fille se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, versant des larmes de joie. Zémie raconta ensuite son histoire, et dit enfin d'une voix suppliante :

— Ne restons pas ici. J'y ai trop souffert. Emmène-moi dans un autre pays.

À l'instant même, ils firent leurs paquets, et s'en allèrent droit devant eux, sans regarder une seule fois en arrière, ayant laissé le village et tout leur passé sans le moindre regret. Ils marchèrent longtemps, longtemps, des jours et des nuits, et arrivèrent un soir au sommet d'une grande montagne, où ils s'arrêtèrent enfin pour se reposer. Le soleil venait de se coucher, mais il faisait encore chaud. Le père enleva sa vareuse, Zémie son turban. Et, tout de suite, ils entendirent un bruit soyeux, comme d'une brise légère, qui venait de la montagne voisine.

— Le vent se lève enfin ! dit le père, en soupirant d'aise.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'un cheval ailé, monté par un jeune prince, se posa devant eux. Pensant qu'ils se trouvaient en présence d'un nouveau danger, ils saisirent d'instinct leurs paquets, prêts à fuir. Mais, souriant, le jeune prince sauta lestement à bas de sa monture, et vint leur présenter ses hommages.

Il leur apprit que sa marraine, qui était une fée, lui avait annoncé qu'un soir il apercevrait au sommet de cette montagne une étoile étincelante, et que cette étoile serait fixée au front de la jeune fille qu'il devait épouser.

— Par conséquent, monsieur, dit-il au père de Zémie, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

Ce qui lui fut tout de suite accordé. Et, après avoir chaleureusement embrassé le père et la fille, il enfourcha son cheval ailé, et les fit monter en croupe. La bête poussa un hennissement de triomphe, et les emporta doucement vers le bonheur sans fin qui les attendait tous trois au palais du jeune prince.

# LA MÈRE DE L'EAU



IL ÉTAIT une fois une veuve, qui avait deux fils d'âge et de caractère différents. Tandis que Ti-Sonson, l'aîné, qui allait sur ses quinze ans, était obéissant et généreux, Ti-Pépé, le cadet, était égoïste et volontaire ; mais c'était celui-ci que la mère préférait, au point qu'elle le gâtait sans mesure et lui passait tous ses caprices, cependant qu'elle se montrait d'une extrême sévérité envers l'autre. On pense bien que cette conduite irréfléchie ne faisait qu'encourager le plus jeune dans la mauvaise voie.

Or, un jour que les deux frères revenaient de la forêt voisine, où ils avaient récolté un plein panier de mangues pour leur mère, ils rencontrent à l'entrée du village une vieille femme, au linge sale et puant, qui leur demande l'aumône.

Ti-Pépé tourne la tête et crache de dégoût.

— Va-t'en au diable ! lui dit-il.

Mais Ti-Sonson a pitié de la mendiante, et comme c'est lui qui porte le panier, il donne la moitié des mangues à la mendiante. Voyant cela, Ti-Pépé ne dit rien, bien qu'il en soit très mécontent, mais arrivé en présence de la mère, il fait l'étonné.

— Maman, dit-il, il y a une chose que je ne comprends pas : le panier était plein de mangues quand nous sommes sortis du bois, et voici qu'il n'en reste plus que la moitié.

La mère se retourne vivement vers l'aîné :

— Qu'as-tu fait de celles qui manquent ? Tu les as mangées ?

— Oh, non, maman ! répond-il. Je les ai données à une vieille femme qui nous demandait l'aumône.

— Ce n'est pas vrai, fait Ti-Pépé, c'est lui qui les a mangées.

— menteur ! dit la mère à Ti-Sonson, en lui lançant une taloche.

Et Ti-Pépé, qui haïssait cordialement son frère, de pousser à la roue :  
— Chasse-le, maman, chasse-le ! C'est de la mauvaise graine : il n'en sortira rien de bon.

— Tu as raison, fait la mère.

Et, montrant la porte du doigt, elle dit sèchement à Ti-Sonson :

— Va-t'en misérable ! Et que je n'entende plus parler de toi !

Le pauvre garçon s'éloigna sans mot dire, le cœur serré. Ne sachant où diriger ses pas, il marcha droit devant lui, et traversa la forêt. Vers la tombée de la nuit, il rencontra de nouveau la mendiante, et lui raconta en pleurant comment, pour avoir été charitable envers elle, sa mère l'avait mis à la porte.

— Viens avec moi, dit la vieille.

Elle le conduisit chez elle, et en bonne hôtesse, lui donna tout de suite à manger. Puis, voyant qu'il tombait de sommeil, elle l'invita à se coucher dans son lit. Et, comme il paraissait hésiter, elle ajouta en souriant :

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je vais m'étendre sur une natte.

— Non, grand-mère, dit-il. Vous êtes très bonne, mais je connais les devoirs de la jeunesse. C'est moi, au contraire, qui prendrai la natte.

— Bien, dit la vieille.

Et ils allèrent se coucher. À peine étaient-ils réveillés, le lendemain matin, que la mendiante dit à Ti-Sonson :

— Lève-toi, mon fi. Nous allons à la rivière.

Elle lui donne une calebasse à porter, ainsi qu'un volumineux paquet de linge sale. Et lorsqu'ils arrivent au bord de l'eau, la vieille va derrière un gros manguier, se déshabille, et noue à sa taille un pagne de toile. Puis, s'étant assise confortablement sur une large pierre, elle demande à Ti-Sonson de lui frotter le dos avec du savon.

Or, le dos de la vieille, comme le mur d'une prison, était hérissé de tessons de bouteille. Ti-Sonson lui obéit cependant, et il se blesse la main, qui saigne abondamment ; mais, bien qu'il ait une forte envie de se plaindre, il serre les dents et ne pleure pas. Il frotte, il frotte, il frotte ! Et lorsqu'il a fini, la vieille, qui était en réalité la Mère de l'Eau déguisée en mendiante, lui prend la main et crache dedans par trois fois, après quoi toutes les blessures se referment sans laisser la moindre cicatrice.

— Maintenant, dit-elle, je vais faire ma lessive. Pendant ce temps, tu rempliras la calebasse, et porteras l'eau à la maison. Tu ouvriras ensuite le garde-manger, où tu trouveras un os sans moelle, un grain de riz et un haricot. Tu les mettras sur le feu dans un chaudron, avec une goutte d'eau, et les laisseras cuire un bon temps. Puis tu mangeras le tout. Si un chat du voisinage vient te demander de partager avec lui, chasse-le à coups de balai.

— Entendu, grand-mère, fait Ti-Sonson.

Il puise de l'eau dans la calebasse, et l'apporte chez la vieille. Il ouvre ensuite le garde-manger, prend l'os, le grain de riz et le haricot, et les met sur le feu avec une goutte d'eau. Puis il fait soigneusement le ménage de la chaumière. Ce travail terminé, il enlève le couvercle du chaudron, et constate à sa grande surprise qu'il est rempli de lard, de riz et de haricots !

C'est alors que s'amène le chat, attiré par le délicieux fumet du repas. Ti-Sonson fait trois portions égales : une pour le chat, une pour la vieille, une enfin pour lui-même. Le chat mange de très bon appétit, et s'en va, après l'avoir remercié d'un miaulement de satisfaction.

Bon. La vieille rentre au coucher du soleil :

— Tu as bien mangé, mon fi ?

— Oui, grand-mère, fait Ti-Sonson, j'ai bien mangé.

Et d'apporter à la vieille le plat qu'il lui avait réservé.

— C'est très gentil d'avoir pensé à moi, lui dit-elle.

Gloussant de satisfaction à chaque bouchée, elle mangea assez vite sa portion. Puis elle regarda autour d'elle, et parût extrêmement surprise :

— Je vois, mon fi, que tu as nettoyé ma chaumière, qui en avait grand besoin. Vraiment, je ne sais comment te remercier de tes attentions.

Et, comme se souvenant :

— Le chat est-il venu ? demanda-t-elle.

— Oui, grand-mère, il est venu. Mais, au lieu de le chasser à coups de balai, comme vous me l'aviez recommandé, je lui ai donné quelque chose à manger, car il me paraissait avoir grand faim. C'est, du reste, un chat bien élevé : il m'a remercié avant de partir.

— Tu n'as pas à justifier ta conduite, lui dit-elle. Tu as agi selon ta conscience, Dieu te le rendra.

Là-dessus ils allèrent se coucher, elle dans le lit, lui sur la natte. Et le lendemain matin, la vieille dit à Ti-Sonson :

— Mon fi, je ne peux pas te garder ici plus longtemps. Il faut que tu ailles faire ta vie loin de moi, qui ne suis, hélas, qu'une pauvre mendicante. À cette fin, je veux te faire un cadeau qui te soit utile. Va dans le poulailler, tu y verras deux paniers remplis d'œufs frais. Ceux du premier panier, qui sont très propres, te diront : « Prends-nous, prends-nous ! » Tu ne les écouteras pas. Ceux du deuxième panier, qui sont couverts de saletés, te diront : « Ne nous prend pas, ne nous prends pas ! » Tu en prendras trois, et tu t'en iras par la grand-route. Au premier carrefour, tu casseras un œuf, au deuxième carrefour, tu en casseras un autre, et au troisième carrefour tu casseras le dernier. Si tu accomplis fidèlement ce que je te recommande de faire, tu seras heureux, comblé d'honneurs et pourvu de toutes sortes de richesses.

Ti-Sonson la remercie, et lui fait ses adieux. Il va ensuite dans le

poulailler, prend trois œufs du panier que la vieille lui a indiqué, puis s'éloigne sur la grand-route. Au premier carrefour, il casse un œuf, et le voici transformé en un jeune prince, beau comme le soleil et vêtu de riches habits. En outre, il est assis dans une voiture dorée conduite par un cocher en livrée. Au deuxième carrefour, il casse un autre œuf, et une jolie princesse monte dans la voiture, en lui disant :

— Bonjour, mon fiancé. Il y a bien longtemps que je vous attendais !

Elle l'embrasse sur les deux joues, et s'assied tout près de lui, si gentiment qu'il lui prend la main, et lui déclare les sentiments les plus tendres. Puis, comme on arrivait au troisième carrefour, il casse le dernier œuf, et se trouve aussitôt dans un palais magnifique, en compagnie de sa fiancée.

S'étant mariés le même jour, ils vécurent heureux tout un mois, au bout duquel Ti-Sonson se souvint de sa mère et de son frère qui vivaient loin de lui, dans un état voisin de la pauvreté, et en conçut un chagrin des plus vifs. Il envoya à leur recherche des émissaires, qui battirent tout le pays sans parvenir à les retrouver.

On commençait à perdre tout espoir, lorsqu'un beau matin une mendiante, accompagnée de son fils, vint frapper à la porte du palais, et demanda à voir le prince en personne – ce qui fut fait aussitôt, conformément aux ordres de Ti-Sonson, qui ne refusait jamais de donner audience à ceux qui lui en adressaient la requête, fussent-ils les plus humbles de ses sujets.

Or, cette mendiante se trouvait être la mère de Ti-Sonson. Il la reconnut dès qu'elle parut devant lui, se jeta à son cou, l'embrassa tendrement, puis la présenta à son épouse, qui l'embrassa à son tour, et lui demanda tout de suite :

— Où est mon beau-frère ?

— Il m'attend à la porte du palais, répondit la mère.

— Qu'on aille le chercher ! ordonna Ti-Sonson.

Et quand on lui eut amené le méchant garçon, qui jouait la honte en baissant la tête, il lui déclara :

— Frère, je te pardonne de tout cœur le mal que tu m'as fait, puisque c'est à toi, somme toute, que je dois d'être aujourd'hui ce que je suis. Aussi, mère et toi, vous allez vivre désormais dans ce palais, où vous serez riches et honorés de tout le monde.

— Frère, répondit Ti-Pépé d'une voix contrainte, tu es la bonté en personne. Je suis infiniment touché de cet accueil, que je n'ai pas mérité, et je ne sais comment te remercier.

Mais il n'avait parlé que du bout des lèvres (car au fond, jaloux du sort de son aîné, il ne l'en détestait que davantage), et la mère, dont les yeux se dessillaient enfin, ne se laissa point tromper par ses paroles de repentir.

— Oui, lui dit-elle, ton frère est bon, mais toi, tu es le plus méchant

garçon qu'on ait jamais vu. Aussi, je te maudis.

Et, lui montrant la porte du doigt, elle ajouta :

— Va-t'en, misérable, et que je n'entende plus parler de toi !

Outré de colère, Ti-Pépé s'en va, malgré les protestations empressées de son frère et de sa belle-sœur, qui voulaient le retenir. Il marche droit devant lui, les yeux secs et le cœur plus dur que jamais. Il marche, il marche ! Et à la tombée de la nuit, se trouvant devant la chaumière de la Mère de l'Eau, il y entre sans frapper, et dit avec arrogance à la vieille, en laquelle il reconnaît la mendiante que son frère et lui avaient rencontrée au sortir de la forêt :

— Maudite sorcière, j'arrive de loin, et je me sens tellement fatigué que j'ai décidé de me reposer dans ton ignoble mesure jusqu'à ce que je reprenne mes forces.

— Bien, fait la vieille, impassible.

Elle lui donne à manger, et il dévore le plat en moins de temps qu'il ne faudrait pour le raconter ; toutefois, en guise de remerciements, il se plaint que la nourriture était chiche et de très mauvaise qualité, et la vieille de s'excuser humblement, faisant état de sa pauvreté. Puis, comme il paraissait exténué, elle lui offre son lit, qu'il accepte, sans s'inquiéter de savoir où elle allait se coucher.

Le lendemain matin, dès leur réveil, la vieille dit à Ti-Pépé :

— Lève-toi, mon fi, nous allons à la rivière.

Elle lui demande de porter la calebasse, il refuse ; de prendre le paquet de linge sale, il refuse encore. Bon. Comme si de rien n'était, elle met le paquet sur sa tête, et prend la calebasse sous son bras. Et lorsqu'ils arrivent au bord de l'eau, elle va derrière le manguier, se déshabille, et noue à sa taille un pagne de toile. Puis, s'étant assise confortablement sur la grosse pierre, elle demande à Ti-Pépé de lui frotter le dos avec du savon. Mais, encore qu'il reconnaisse aux tessons de bouteille qui lui recouvraient le dos que celle qu'il prenait pour une vulgaire mendiante était en réalité la Mère de l'Eau, il lui dit insolemment :

— Serais-je, par hasard, ton domestique ?

— Je ne voulais pas t'offenser, fait-elle doucement ; mais, puisque tu le prends ainsi, je ne te demanderai plus de m'aider. Je vais faire ma lessive sur-le-champ. Toutefois, comme il faut bien que tu déjeunes, tu rempliras la calebasse, et porteras l'eau à la maison. Tu ouvriras ensuite le garde-manger, où tu trouveras un os sans moelle, un grain de riz et un haricot. Tu les mettras sur le feu dans un chaudron, avec une goutte d'eau, et tu les laisseras cuire un bon temps. Puis tu mangeras. Si un chat vient te demander de partager avec lui, chasse-le à coups de balai.

— C'est tout ce que tu as à m'offrir ? demande Ti-Pépé.

— Oui, mon enfant, répond-elle patiemment.



Il hausse les épaules, puise de l'eau dans laalebasse et l'apporte chez la vieille. Comme il a faim, il est bien obligé de mettre sur le feu la nourriture dérisoire qu'il trouve dans le garde-manger ; mais tout le temps que dure la cuisson, il ne cesse de pester contre l'avarice de la vieille, la traitant, naturellement, de sorcière et de loup-garou.

Lorsqu'il découvre enfin le chaudron, et constate qu'il est rempli de lard, de riz et de haricots, il ne perd pas de temps à s'émerveiller, mais se met en devoir de se rassasier. Vient alors le chat. Il le chasse à coups de balai, non pas tant pour obéir à la vieille, que parce qu'il lui plaisait toujours d'agir méchamment.

La bête partie, il mange tout le contenu du chaudron, sans y laisser la moindre miette.

Bon. La vieille rentre au coucher du soleil :

— Tu as bien mangé, mon fi ?

— Oh ! dit-il d'un air méprisant, si tu appelles ça manger ! J'avais faim, j'ai été bien obligé de me contenter de la pitance misérable que tu m'avais laissée dans le garde-manger. Faudrait-il t'en remercier ?

Elle sourit en guise de réponse. Puis, comme se souvenant :

— Le chat est-il venu ? demanda-t-elle.

— Bien sûr qu'il est venu, ton chat ! fait-il d'un air goguenard. Comme tu me l'avais recommandé, je l'ai battu à bras raccourcis, et il s'est sauvé sans demander son reste. Je crois même que je lui ai cassé une patte.

— C'est parfait, dit la vieille en se dirigeant vers sa couche. Maintenant, nous allons dormir.

Remarquant alors qu'elle boitait, et devinant que c'était elle qui était venue sous la forme du chat lui demander à manger, Ti-Pépé lui dit en ricanant :

— Ho-ho ! ho-ho ! ne voilà-t-il pas que tu traînes la patte ! On t'a donc battue, toi aussi ?

Elle s'étend sur la natte, sans lui répondre. Il se couche joyeusement dans le lit. Et ils ne tardent pas à s'endormir.

Le lendemain matin, la vieille dit à Ti-Pépé :

— Mon fi, je ne peux pas te garder ici plus longtemps. Il faut que tu ailles faire ta vie loin de moi, qui ne suis, hélas ! qu'une pauvre mendiante. À cette fin, je veux te faire un cadeau qui te soit utile. Va dans le poulailler, tu y verras deux paniers remplis d'œufs frais. Ceux du premier panier, qui sont très propres, te diront : "Prends-nous, prends-nous !" Tu ne les écouteras pas. Ceux du deuxième panier, qui sont couverts de fiente, te diront : "Ne nous prends pas, ne nous prends pas !" Tu en prendras trois, et tu t'en iras par la grand-route. Au premier carrefour, tu casseras un œuf, au deuxième carrefour tu en casseras un autre, et au troisième carrefour tu casseras le dernier. Si tu accomplis fidèlement ce que je viens de te dire, tu seras heureux,

comblé d'honneurs et pourvu de toutes sortes de richesses.

Sans remercier la vieille, ni même la saluer, mais pestant à haute voix contre son avarice, Ti-Pépé va dans le poulailler. Contrairement aux recommandations qu'elle venait de lui faire, il choisit les œufs qui lui disent : "Prends-nous, prends-nous !" Et, au lieu de n'en emporter que trois, il se saisit du panier tout entier.

Au premier carrefour il casse un œuf, et aussitôt son corps est couvert de plaies purulentes. Au deuxième carrefour il en casse un autre, et il en sort des crapauds, des couleuvres et des scorpions. Ce que voyant, il prend la fuite. Il court, il court, il court ! Arrivant au troisième carrefour, il se heurte le pied contre une pierre. Le panier lui échappe des mains, et tombe sur le sol, brisant tous les œufs du même coup. Et il en sort un gros caïman, qui se jette sur Ti-Pépé, et le dévore en l'espace d'un clin d'œil.

C'est la fin.



# LES TROIS CHIENS



UN CHASSEUR de bœufs sauvages, du nom de Paroquet, s'était marié à une jeune femme, nouvellement établie dans son village et qui se faisait passer pour une lavandière. Or, bien qu'elle fût d'une attirante beauté, Clérosine (car c'est ainsi qu'elle disait s'appeler) avait l'œil dur et sournois, un vrai regard de sorcière. Du moins ç'avait été, dès le début, l'impression de la mère de Paroquet.

— Mon fi, lui avait-elle dit, je ne sais pourquoi, mais j'ai comme une idée que cette femme n'est pas une chrétienne, non ! Elle a un de ces regards !

Sur le moment, Paroquet avait pensé : « Maman est vieille, elle radote ! » Et, souriant d'un air indulgent, il avait tout fait pour la tranquilliser.

À la vérité, Clérosine était à ses yeux la plus belle femme qu'on eût jamais vue sur la terre. Et il l'aimait tellement qu'il n'y avait rien qu'il n'eût entrepris pour assurer son bonheur et la retenir dans sa maison. Mais depuis que sa mère lui avait dit l'impression que lui faisait Clérosine, toutes les fois que celle-ci le regardait, Paroquet baissait la tête, éprouvant un malaise indéfinissable.

Bon. Un jour qu'ils parlaient de ces gens qui possèdent l'étrange faculté de se métamorphoser et qui prennent à volonté l'apparence de certains animaux, la jeune femme lui demanda, comme par plaisanterie, s'il pouvait le faire, lui aussi.

— Non, répondit-il. Mais j'ai le pouvoir de me transformer en...

Il allait dire : « en aiguille » – ce qui était la vérité. Mais sa mère lui ayant fait signe de se taire, il retint le mot sur sa langue. De telle sorte que Clérosine s'impatiente :

— En quoi donc, monsieur ? fit-elle sur un ton sarcastique.

— Devine ! dit-il en souriant, pour lui donner le change.  
— En fumée ?  
— Tu n'y es pas.  
— En eau ?  
— Quelle idée !  
— En pierre ?  
— Point du tout.  
— Dans ce cas, dit-elle, je donne ma langue au chat.  
Et Paroquet, triomphant, de proclamer :  
— En œuf, Clérosine, en œuf !

Puis, comme elle paraissait incrédule, il expliqua que ce pouvoir lui avait été octroyé par une fée dont il était le filleul, ajoutant qu'elle lui avait donné en outre, comme talisman, trois grains de riz.

— Je saurai m'en souvenir, dit la jeune femme avec un sourire ambigu. Les hommes sont tellement faux !

À quelque temps de là, prétextant qu'elle désirait connaître davantage la vie de Paroquet ainsi que les choses de son métier de chasseur, elle le pria de lui montrer les pâturages favoris des bœufs sauvages. Flatté de cet intérêt, qu'il prenait pour le fait d'une compagne aimante, il acquiesça d'emblée à sa demande, et alla prendre son fusil.

— Ah, non, tout de même ! protesta vivement Clérosine. Nous ne partons pas à la chasse : c'est une simple promenade que je veux faire avec toi.

Paroquet s'en fut, à contre-cœur, remettre l'arme à sa place. Mais il en profita pour appeler ses trois chiens, Passe-partout, Mange-tout et Lèche-tout. Clérosine protesta de nouveau. Puisqu'on n'allait pas à la chasse, dit-elle avec un semblant de raison, qu'avait-on à faire de leur compagnie ? Elle s'arracha trois cheveux, et les tendit à son mari :

— Tiens, attache-les avec ça pour qu'il ne nous suivent pas.

Paroquet, toujours contre son gré, attacha les chiens, et aussitôt les cheveux se changèrent en trois chaînes d'acier. Ce que voyant, sa vieille mère, qui revenait de la rivière, le pria de porter pour elle dans l'arrière-cour un baquet de linge frais lavé. Et, dès qu'ils furent seuls, joignant les mains, elle lui dit :

— Mon fi, écoute ta maman, qui a plus d'expérience que toi : si tu tiens à la vie, ne sors pas avec ta femme.

Bien que sa méfiance fût aussi en éveil, Paroquet essaya de la rassurer ; mais elle s'accrochait à lui, l'implorant de ne pas s'éloigner de la maison. Alors, pour se débarrasser d'elle, il lui remit un flacon rempli d'un liquide incolore, en lui disant :

— Mère, sois sans crainte. Mais si tu vois que l'eau de cette bouteille tourne au sang, tu sauras que ma vie est en danger, et tu lâcheras mes trois chiens, qui voleront tout de suite à mon secours.

Puis Paroquet l'écarta doucement, rejoignit sa femme, et la main dans la main, ils s'éloignèrent en échangeant des paroles d'amoureux. Ils traversèrent des champs et des bois, des montagnes et des plaines, et comme ils arrivaient enfin au premier pâturage, Clérosine s'écarta brusquement de son mari, et se changea en génisse.

— Misérable, lui dit-elle, tu as tué mon père et ma mère, tu as tué mes frères et sœurs, qui étaient comme moi de la race des bœufs sauvages. Tu vas sur l'heure expier tous tes crimes.

Là-dessus, Paroquet, qui s'attendait bien à quelque tour de ce genre, sauta vivement sur un manguier et y grimpa jusqu'au faite. Mais Clérosine éclata de rire.

— Tu ne m'échapperas pas, lui dit-elle, même sous la forme d'un œuf, à moins qu'il ne te pousse des ailes. Quant aux talismans de la fée, tu auras beau t'en servir que ce sera en vain, car j'en ai, moi, de plus puissants.

Sans perdre de temps, elle entreprit d'exécuter sa vengeance. Frappant le tronc du manguier de ses cornes effilées, elle y faisait à chaque coup une profonde entaille. Bientôt l'arbre gémit, et un long frémissement parcourut son feuillage. Il allait s'abattre, quand Paroquet jeta un grain de riz sur ses racines, en criant :

— Arbre, redresse-toi !

Et le manguier, qui penchait déjà, se redressa, tandis que la blessure de son tronc se refermait. Mais Clérosine n'en fut point découragée. Elle savait que la fée n'avait donné en tout que trois grains à Paroquet.

— Tu ne m'échapperas pas, lui dit-elle. Je te tiens !

Et elle se remit à la tâche, frappant le tronc du manguier avec une ardeur redoublée, lui faisant des entailles tout autour, en sorte que l'arbre ne fut pas long à gémir. Et comme il penchait de nouveau, Paroquet jeta un autre grain sur ses racines, en lui disant de se redresser.

Il se redressa une nouvelle fois. Et Clérosine se remit à la tâche avec plus d'acharnement. Mais lorsque vint le moment d'employer le dernier grain de riz, Paroquet dit au manguier :

— Redresse-toi, et tâche de résister plus longtemps cette fois-ci.

L'arbre se redressa donc. Et tandis que sa blessure se cicatrisait, son tronc enfla et devint aussi dur qu'un bloc de pierre. Mais la génisse haussa les épaules en ricanant :

— Je t'aurai tout de même, dit-elle à Paroquet.

Or, depuis l'instant que Clérosine avait repris sa forme animale, l'eau du flacon avait tourné au sang. Aussitôt, la mère de Paroquet avait lâché les trois chiens – Passe-partout, Mange-tout et Lèche-tout – et ils étaient partis, ventre à terre, au secours de leur maître, le premier guidant les deux autres.

Cependant, ils étaient encore loin lorsque l'arbre s'abattit enfin, ne

pouvant plus résister aux coups de cornes de Clérosine. Mais Paroquet, métamorphosé en aiguille, s'était confortablement introduit dans l'écorce du manguier, jouant ainsi la génisse, qui, de son côté, pensant qu'il s'était changé en œuf, le cherchait rageusement parmi les feuilles de l'arbre abattu, dont elle piétinait les branches en mugissant – ce qui donna aux chiens le temps d'arriver sur les lieux.

Paroquet dit alors à Mange-tout :

— Débarrasse-moi de cette maudite vache.

Et, en moins de temps qu'il ne faut pour le raconter, le chien mit en pièces la génisse et la dévora, ne laissant d'elle qu'une flaque de sang qui s'étalait, toute vive, sur le sol. Mais le sang de Clérosine, qui avait conservé toute sa vertu, dit à Paroquet :

— Misérable, tu crois m'avoir tuée, mais tu te trompes : tôt ou tard, je prendrai ma revanche et celle de ma famille.

Entendant cette menace, Lèche-tout se rua sur la flaque de sang, et l'avalait d'une seule lampée. C'en était fait pour de bon de Clérosine. Et Paroquet n'a jamais pu savoir ce qu'elle avait été en réalité : une génisse, une sorcière ou une diablesse ?

À vous, maintenant, de le deviner.



# LAURENT DAMIER



IL ÉTAIT une fois un homme qui avait trois jolies filles à marier. Un soir, tandis qu'il dormait, un énorme crapaud sauta sur sa poitrine. Réveillé en sursaut, il tenta vainement de se débarrasser de la bête : c'était comme si elle était soudée à sa chair.

— Que puis-je te donner pour que tu t'en ailles ? lui demanda l'homme à la fin. Et le crapaud répondit :

— Offre-moi une de tes filles en mariage.

L'homme appela ses filles afin de savoir laquelle des trois donnerait son consentement. L'aînée cracha de dégoût et, se retirant, dit insolemment à son père :

— Il me semble que vous perdez la tête !

La deuxième, plus respectueuse, se contenta de faire la moue. Mais Ginadonne, la cadette, qui était de loin la plus jolie, dit en baissant les yeux :

— Père, il n'est rien que je ne ferais pour vous secourir.

Elle épousa donc le crapaud. Et celui-ci, tout de suite après la célébration du mariage, l'emmena dans son pays, et la logea somptueusement dans un palais de marbre. Il lui donna de belles robes de soie et de velours, la couvrit de bijoux, et mit à son service toute une armée de domestiques.

Or, la première nuit, alors que toutes les lumières étaient éteintes, le crapaud s'était changé en homme. Et si agréable était sa compagnie que Ginadonne, sans connaître son visage, n'avait guère tardé à en devenir amoureuse. Mais avant les premières lueurs de l'aube, il avait quitté subrepticement le palais pour n'y revenir qu'à la nuit, en pleine obscurité. Intriguée, Ginadonne lui en demanda la raison. Et il lui apprit qu'il était le prince Laurent Damier, et qu'une magicienne

l'avait changé en crapaud, en lui disant que le charme ne serait rompu que si une jolie fille consentait à l'épouser, mais que jamais sa femme ne devait le voir, de jour ou de nuit.

Tout alla très bien durant une année, au bout de laquelle les sœurs de Ginadonne vinrent la voir. Elles s'étaient mariées entre-temps à des hommes sans fortune. Aussi éprouvèrent-elles une âpre jalousie à voir le luxe dans lequel vivait leur cadette. Et de lui monter la tête, en lui disant que son époux devait avoir quelque monstrueuse difformité, et que c'était sûrement pour cette raison qu'il ne la visitait qu'à la faveur de l'obscurité. Elles firent tant et si bien que la pauvre fille, suivant leur conseil perfide, cacha sous son oreiller une bougie de cire et des allumettes.

La nuit venue et toutes les lumières du palais éteintes, Laurent Damier vint comme d'habitude s'étendre auprès de sa femme et, comme il était fatigué ce soir-là, ne tarda pas à s'endormir. Ginadonne se leva tout doucement, et alluma la bougie. Hélas ! à peine eut-elle le temps de voir que son mari était beau à ravir, qu'il poussa un cri déchirant et s'évanouit comme de la fumée.

Pendant trois ans, pleurant des larmes de sang, elle le chercha de pays en pays. Si bien qu'à la fin, ses chaussures s'étaient déchirées aux pierres des chemins, et que ses belles robes de soie et de velours tombaient en loques, lui donnant tout à fait l'aspect d'une mendicante. Et elle était sur le point de perdre tout espoir, quand elle aperçut, non loin de la route, une vieille femme assise devant la porte de sa chaumière.

— Bonjour, grand-mère, fit Ginadonne. Pouvez-vous me dire où habite le prince Laurent Damier ?

— Non, ma fille, répondit la vieille. Mais j'ai trois fils, Vent du Nord, Brise de Mer et Brise de Terre, qui voyagent jour et nuit à travers le pays, afin de le rafraîchir. Ils vont arriver tout à l'heure pour le repas de midi. Peut-être sauront-ils vous renseigner.

Elle n'avait pas fini de parler qu'un souffle brutal saisit à bras-le-corps les arbres du voisinage, leur arrachant des feuilles par poignées. C'était Vent du Nord qui s'amenait.

— Mon fils, lui demanda la vieille, sais-tu où habite le prince Laurent Damier ?

— Non, répondit-il d'une voix rude. Tout ce que je sais, c'est que j'ai faim. La table est-elle prête ?

Comme il s'asseyait pour manger, un léger frémissement agita les palmes des cocotiers, annonçant la paisible arrivée de Brise de Mer.

— Mon fils, lui demanda la vieille, saurais-tu par hasard où habite le prince Laurent Damier ?

— Non, maman, répondit-il aimablement. Je n'ai jamais entendu parler de lui.



Et il s'assit auprès de son frère. À l'instant même, les feuilles des bananiers frissonnèrent, et Brise de Terre apparut au seuil de la chaumière. La vieille lui posa la même question qu'à ses deux autres fils, et il répondit en souriant :

— Oui, maman. Le prince Laurent Damier habite dans la montagne que tu vois là-bas, à l'horizon. Justement, je l'ai rencontré ce matin, qui faisait des achats, car il épouse après-demain sa gouvernante.

— Vous en êtes bien sûr ? lui demanda Ginadonne, dont le cœur battait à se rompre.

— Si j'en suis sûr ? Il m'a, lui-même, invité à la noce.

— Mais il est déjà marié, et je suis sa femme.

— Dans ce cas, dit Brise de Terre, il l'aura oublié. Vous feriez bien d'aller au plus vite lui rafraîchir la mémoire. Mais la route est longue et pénible, et j'ai bien peur que vous n'arriviez trop tard.

Là-dessus, Ginadonne fondit en larmes, et se mit à sangloter. Pris de pitié, Brise de Terre avala son repas en toute hâte. Puis il dit à la pauvrette :

— Partons. Je vous emmène chez votre mari.

Il la prit dans ses bras et, déployant son vol, la transporta vers la montagne lointaine. En moins de temps qu'il ne faut pour le raconter, il la déposait devant la maison du prince Laurent Damier. Aussitôt, les coqs de la basse-cour se mirent à chanter, et un valet ouvrit la porte. Ginadonne lui demanda si elle ne trouverait pas un emploi de servante chez son maître. Il lui répondit que non, mais comme elle insistait d'une voix suppliante, disant qu'elle se contenterait du logement et de la nourriture, il la conduisit à la gouvernante.

— Nous n'avons besoin de personne pour le moment, dit celle-ci. Cependant, nous pouvons vous loger dans le poulailler, si vous consentez à le nettoyer, car il est très sale.

Ginadonne accepta avec empressement. Et comme elle semblait affamée, la gouvernante lui fit servir, comme à un chien, des reliefs dans une assiette ébréchée. Elle mangea toutefois de bon appétit, puis tout l'après-midi, elle nettoya le poulailler, où elle passa ensuite la nuit en compagnie de la volaille.

Bon. Le lendemain, qui était un dimanche, comme tout le monde s'appêtait pour aller à la messe, Ginadonne revêtit sa robe la moins usée, et se para des bijoux que Laurent Damier lui avait donnés. L'éclat des diamants était tel que les autres servantes de la maison n'en croyaient pas leurs yeux. Elles s'approchèrent donc pour les voir de plus près et, s'étant assurées qu'elles n'étaient point le jouet d'une illusion, elles appelèrent la gouvernante :

— Mademoiselle, mademoiselle, venez voir !

Elle arriva en toute hâte, et ne fut pas moins émerveillée que les servantes. Mais, revenue de sa surprise, elle dit à Ginadonne :

— Il faut absolument que vous me vendiez ces bijoux. J'y mettrai le prix que vous voudrez.

— Je n'ai pas besoin d'argent, mademoiselle, répondit tristement Ginadonne. Je tiens ces bijoux de mon mari, mais comme depuis trois ans il m'a abandonnée, et que je n'ai personne à qui plaire, je vous les donne à la seule condition que vous me permettiez de dormir cette nuit dans le cabinet qui se trouve sous l'escalier.

La gouvernante accepta la condition, qui ne lui coûtait rien, et s'empara avidement des bijoux dans l'espoir de les porter le lendemain, à son mariage. En sorte que, la nuit venue, Ginadonne se coucha sous l'escalier. Et, lorsque tout le monde fut endormi, elle entrebâilla la porte du cabinet, et chanta une chanson que son mari lui avait apprise pour qu'elle puisse l'appeler au secours, au cas où elle se trouverait en danger :

*Hélas, Laurent, Laurent Damier !*

*Je dis : hélas, Laurent, Laurent Damier !*

*Pauvre diable, oh ! Pauvre Ginadonne !*

*Poisson sort de l'eau et dit que Caïman est malade.*

*Poisson sort de l'eau et dit que Caïman est malade.*

*Hélas, Laurent, Laurent Damier !*

*Pauvre diable, oh ! Pauvre Ginadonne !*

Réveillé brusquement, Laurent Damier croyait rêver. La voix et les paroles lui semblaient familières, bien qu'il ne pût se rappeler où il les avait entendues. Mais bientôt, à les écouter, il se souvint. « Ginadonne ! soupira-t-il. Serait-ce, Dieu, possible ? » Le cœur battant, il descendit l'escalier sans faire de bruit. Ginadonne chantait sans désespérer :

*Hélas, Laurent, Laurent Damier...*

Il la prit dans ses bras, la couvrit de caresses et de baisers. Puis, elle lui raconta toutes les aventures qui lui étaient arrivées depuis leur séparation. Et quand elle lui eut appris comment sa gouvernante l'avait traitée, le prince Laurent Damier entra dans une violente colère.

Il réveilla tous ses gens, et après leur avoir dit que Ginadonne, en sa qualité d'épouse, était désormais la maîtresse de maison, il fit enfermer la gouvernante dans le poulailler.



# BEL HOMME, BELLE DOULEUR



L'ÉTAIT une fois une jolie demoiselle qui s'appelait Marietta. Prétextant qu'il était vilain, elle avait refusé de se marier avec un cousin du nom de Siméon, qui était pourtant un garçon plein de qualités. D'autres partis s'étaient présentés par la suite, et elle les avait tous repoussés, quand un beau matin, étant au balcon, elle vit passer dans une voiture dorée, attelée de chevaux noirs, un bel étranger au regard étincelant, qui lui tira fort galamment son chapeau.

Marietta appela sa mère, et montrant du doigt l'aimable inconnu, lui déclara :

— Voici l'homme qui me convient !

Or, il se trouvait que les parents de Marietta donnaient un grand bal dans la soirée. L'étranger y fut invité, bien que des gens dignes de foi eussent rapporté à la famille qu'il passait pour s'adonner à la sorcellerie. Apparemment séduit, il dansa toute la nuit avec Marietta, qui souriait de plaisir aux doux propos qu'il lui glissait à l'oreille... Bref, l'affaire ne traîna guère. Dans la semaine, il demandait la main de la jeune fille, et avant la fin du mois, ils étaient mariés.

On leur avait prêté, pour la lune de miel, une maison de campagne située aux alentours de la ville ; mais le lendemain des noces, sans donner le moindre avis aux parents, l'étranger emmenait Marietta dans sa demeure propre – un vrai château, où il avait rassemblé toutes sortes de richesses, et qui se trouvait en pays lointain. Marietta y fut heureuse tout un an, au bout duquel son mari lui annonça qu'il partait en voyage, et lui remit les clefs de la maison :

— Vous pouvez entrer dans toutes les pièces qu'il vous plaira de visiter, lui dit-il, mais je vous défends, sous peine de mort, de descendre à la cave.

Une quinzaine ne s'était pas écoulée que Marietta commençait à s'ennuyer. Elle avait déjà visité toutes les pièces de la maison, et les objets de prix qu'elle contenait, après l'avoir éblouie, ne l'intéressaient presque plus. Aussi n'avait-elle de pensées que pour cette cave, dont l'accès lui était interdit. Étant femme, et des plus curieuses, elle n'y tint plus à la fin. D'un geste impatient, elle prit le trousseau de clefs que son mari lui avait confié en partant, et s'en fut ouvrir la porte défendue. À son grand effroi elle aperçut, tout au fond de la cave, un énorme catafalque entouré de cierges allumés.

Marietta n'eut pas le temps de se ressaisir qu'une voix terrible, qui semblait venir de l'appareil funèbre, lui intima l'ordre de se retirer, et lui annonça que son mari était déjà sur le chemin du retour, qu'il était averti de sa désobéissance, et qu'il se hâtait afin de la châtier au plus vite.

Sans demander son reste, Marietta s'enfuit de la maison maudite, courant comme une folle, poussant des cris de terreur, trébuchant sur les pierres du chemin. Épuisée à la fin, elle tomba dans un fossé, où elle ne tarda guère à s'évanouir. Par bonheur, une vieille mendiante, que ses cris avaient attirée, la ranima, pansa ses blessures, et lui remit trois graines de maïs, en lui disant :

— Tu en avaleras une chaque fois que ton mari sera sur le point de te rattraper : un obstacle se dressera aussitôt entre vous ; mais le reste dépend de quelqu'un que tu as cruellement offensé. Si tu te repens de ton orgueil, et qu'il veuille bien te pardonner, tu seras sauvée, car je l'ai déjà informé dans un rêve du danger qui te menace.

Marietta remercia la mendiante, l'embrassa en pleurant, et reprit sa fuite échevelée. Elle avait déjà parcouru un bon bout de chemin quand elle entendit derrière elle le galop précipité d'un cheval : c'était son mari qui arrivait à bride abattue ! Marietta s'empressa d'avalier la première graine, et un mur gigantesque se dressa devant lui. Une heure plus tard, comme il était encore près de la rattraper, elle avala la deuxième graine, et ce fut cette fois-ci un immense brasier qui arrêta le mari.

Mais bientôt, poursuivant sa course, Marietta atteignait le rivage de la mer. Ne pouvant avancer ni revenir sur ses pas, elle crut que c'en était fait d'elle pour le coup. Et elle commençait à sangloter lorsque, à travers ses larmes, elle aperçut au loin, dans une barque, le brave cousin qu'elle avait autrefois dédaigné, et qui ramait vigoureusement dans sa direction. Elle s'affaissa sur les genoux, joignit les mains, et bouleversée de remords, elle chanta :

*Siméon, ô Siméon !*

*Siméon, ô Siméon !*

*Vois, j'aimais la beauté,*

*Et la beauté veut me tuer !  
Je méprisais la laideur,  
Et la laideur vient me sauver !*

Puis, comme le mari apparaissait de nouveau, Marietta avala la troisième graine de maïs, et une forêt épineuse, jaillissant du sol tout à coup, arrêta l'élan du cheval. Elle reprit ensuite sa chanson :

*Siméon, ô Siméon !  
Siméon, ô Siméon !  
Vois, j'aimais la beauté,  
Et la beauté veut me tuer...*

Cependant, Siméon ramait de toutes ses forces, peinant à en perdre le souffle. Il ramait, il ramait, il ramait ! Et s'il lui arrivait parfois de faiblir, la voix de Marietta, portée par le vent qui soufflait par bouffées, lui ranimait le courage :

*... Je méprisais la laideur,  
Et la laideur vient me sauver !  
Siméon, ô Siméon...*

Si bien qu'il eut le temps d'atterrir, de prendre sa cousine dans la barque, et de s'éloigner du rivage avant l'arrivée du mari.

Mais ils étaient encore en vue lorsque, ayant réussi à se frayer un passage à travers les épines de la forêt, le misérable déboucha sur la grève. Voyant que sa victime lui échappait pour de bon, il éperonna son cheval des deux pieds, en sorte que la bête fit un bon formidable, et tomba dans la mer, tout à côté des fugitifs. S'agrippant au bateau, le mari essaya d'y monter, mais Siméon, qui avait dégainé sa machette, lui asséna un grand coup sur la tête, et lui fendit le crâne.

À quelques jours de là, Siméon se mariait avec sa cousine. Après la cérémonie religieuse, je me suis approché de Marietta, et je lui ai dit à l'oreille : « Bel homme, belle douleur ! » Éclatant de rire, elle m'a donné un petit coup de pied qui m'a envoyé jusqu'ici, pour vous raconter l'histoire.



# TÉSIN, MON BON AMI



IL Y AVAIT, au temps jadis, une ravissante jeune fille du nom de Roxane. Chaque matin – excepté les jours de marché, où Brasilien, son petit frère, la remplaçait aux travaux du ménage – ses parents l'envoyaient prendre de l'eau à la cascade. Elle le faisait de très bonne grâce, alors que Brasilien ne s'y prêtait qu'à contre-cœur, si bien qu'on lui reprochait de ne pas être serviable.

Sans doute aimait-il à ronchonner, mais il faut reconnaître qu'en ce cas il avait tout lieu de se plaindre, car s'il remplissait les calebasses, comme le faisait Roxane, dans le bassin que la chute avait creusé au pied du morne, l'eau qu'il rapportait à la maison était invariablement boueuse, tandis que celle de sa sœur était toujours pure et cristalline. De sorte que le pauvre enfant ne savait quoi dire à son père, qui pensait qu'il y allait de sa faute et le battait à chaque fois.

« Faut que je sache comment fait Roxane pour trouver de la bonne eau ! » se dit Brasilien un matin, alors que sa sœur allait remplir les calebasses. Et il la suivit à distance, en se dissimulant derrière les arbres qui bordaient le sentier.

Elle marchait allègrement, avec un souple balancement des hanches, comme si elle était portée par le vent. Et cette aisance du corps, cet empressement insolite, cette grâce impérieuse semblaient indiquer (du moins, était-ce l'impression de Brasilien) qu'elle courait à la rencontre de quelque galant. De fait, lorsqu'elle arriva à la cascade, elle déposa les calebasses sur le bord du bassin, puis, dansant parmi les fougères et les daturas, elle chanta sur un ton langoureux :

*Tésin, mon bon ami !*

*Tésin, Tésin, mon bon ami !*



*Tésin, maître de l'eau,  
Mon bon ami !*

L'eau, qui était trouble et couverte d'écume à son arrivée, s'éclaircit tout à coup, et un beau poisson aux écailles d'or et de nacre émergea du bassin. Sautillant sur la pointe de sa queue, il vint s'asseoir auprès de Roxane, lui passa tendrement ses nageoires autour de la taille. Et visage contre visage, ils échangèrent un instant des propos d'amoureux, puis le poisson prit congé de la jeune fille et, bondissant avec une merveilleuse agilité, plongea dans le bassin, et disparut.

Roxane remplit alors les calebasses, les mit dans un panier qu'elle posa sur sa tête et, toute songeuse, s'éloigna de sa démarche souple et cadencée. Aussitôt l'eau se troubla, tandis que l'écume se reformait à la surface du bassin. Heureux de pouvoir enfin se disculper, Brésilien s'en fut raconter la chose à son père, qui fronça les sourcils, outré qu'un poisson osât faire la cour à sa fille.

— Dieu me punisse ! fit-il entre ses dents. Je m'en vais lui donner une leçon qui le guérira pour toujours de sa hardiesse.

Il s'arma d'un fusil de chasse, ordonna à son fils de l'accompagner, et se rendit à la cascade. Là, imitant la voix langoureuse de sa sœur, et dansant comme elle l'avait fait, Brésilien chanta :

*Tésin, mon bon ami !  
Tésin, Tésin, mon bon ami !  
Tésin, maître de l'eau,  
Mon bon ami !*

L'eau s'éclaircit, et le poisson parut à la surface. Le père de Roxane épaula vivement son fusil, fit feu, et le pauvre Tésin, inclinant la tête de côté, s'affaissa doucement, et mourut.

L'ayant chargé sur ses épaules, le père de Roxane l'apporta chez lui. Sa femme en fit une excellente friture, dont se régala la famille, à l'exception de la jeune fille, qui s'était retirée tout au fond de la cour, et se lamentait sur la mort de son amoureux.

Toute la journée, à voix basse, elle chanta la chanson :

*Tésin, mon bon ami !  
Tésin, Tésin, mon bon ami !  
Tésin, maître de l'eau,  
Mon ami !*

Or, Brésilien n'était pas méchant. Le chagrin de Roxane lui inspirait des remords, car il se souvenait du proverbe qui nous dit que c'est celui qui a crié : « Voici la couleuvre ! » qui en est le véritable

meurtrier. Et il se reprochait amèrement d'avoir révélé à son père les amours de sa sœur avec le poisson. À plusieurs reprises, il s'était rendu au fond de la cour, et avait tenté de consoler la jeune fille ; mais Roxane, qui chantait obstinément la chanson, n'avait pas prêté la moindre attention à ses propos.

Au coucher du soleil, comme il essayait une nouvelle fois de la distraire de son chagrin, Brasilien remarqua que Roxane s'enfonçait dans la terre. Déjà ses pieds avaient disparu. Il alla trouver son père en courant, et lui dit, tout ému :

— Papa, papa, voici que ma sœur s'enfonce dans la terre !

Le père ne voulut pas le croire.

— Ce garçon doit être fou, dit-il avec impatience. A-t-on jamais vu quelqu'un s'enfoncer dans la terre ?

Et comme Brasilien insistait pour qu'il allât vérifier la chose, il se fâcha pour de bon, le traita de menteur, et le gifla. Les larmes aux yeux, l'enfant retourna auprès de sa sœur. Maintenant Roxane était enterrée jusqu'au ventre, et elle chantait toujours la chanson :

*Tésin, mon bon ami !*

*Tésin, Tésin, mon bon ami !*

*Tésin, maître de l'eau,*

*Mon bon ami !*

Brasilien alla trouver sa mère :

— Maman, maman, cria-t-il, voici que ma sœur s'enfonce dans la terre !

Affolée, elle se rua précipitamment au secours de sa fille. La tête de Roxane venait de disparaître, mais on voyait encore une mèche de cheveux, qu'agitait la brise du soir comme une petite touffe d'herbes. La mère eut le temps de la saisir. Elle tira sur la mèche. Elle tira, elle tira, elle tira ! Finalement, elle tomba à la renverse, les cheveux de sa fille lui restant dans la main.

Passée la stupeur du début, elle se roula violemment sur le sol, et se lamenta à tue-tête. Brasilien joignit ses cris à ceux de sa mère. Le père accourut enfin sur les lieux, puis les voisins, et une grande clameur éclata dans la cour, qui se répandit de proche en proche, comme un incendie, et gagna enfin tout le village.

Cependant, Roxane arrivait dans un palais magnifique. Un jeune prince, éblouissant d'or et de pierreries, vint lui baiser la main. Il n'eut pas le temps de se faire connaître, car elle lui sauta au cou, ayant tout de suite deviné que c'était son « bon ami » qui était venu à sa rencontre. Ils s'embrassèrent longuement. Après quoi, Tésin raconta comment une magicienne, qu'il avait offensée sans le vouloir, l'avait changé en poisson en lui disant qu'il ne recouvrerait sa forme humaine

que lorsqu'une jeune fille, dans l'espoir de le retrouver au pays des morts, entrerait toute vive dans la terre. Et il remercia Roxane de l'avoir délivré de cet enchantement.

Le soir même ils se mariaient. Roxane, qui avait bon cœur, pardonna à ses parents. Elle les fit venir dans son beau palais, et les combla de richesses.



# DAMASSI



L'ÉTAIT une fois une petite orpheline, qui s'appelait Damassi. Elle habitait chez sa marraine, une riche boutiquière du nom de Séramise, qui l'avait adoptée après la mort de ses parents, et la traitait ostensiblement avec l'affection la plus maternelle. Cependant, Damassi était malheureuse. Non point qu'elle regrettât son père ni sa mère (car elle n'en avait gardé qu'une très vague souvenance), mais parce que partout où elle se rendait – que ce fût à l'école, au marché ou à l'église – les enfants du village lui disaient que Séramise était un loup-garou.

Longtemps, elle ne crut pas nécessaire de défendre sa bienfaitrice, qui était à son avis la femme la plus belle, la plus tendre et la plus honnête du monde. Elle se contentait de hausser les épaules, en affectant une attitude de mépris. Mais un jour, n'en pouvant plus, elle fondit en larmes, et demanda à ses tourmenteurs quels forfaits sa marraine avait bien pu commettre pour mériter le nom de loup-garou.

Ils lui répondirent que, chaque nuit, Séramise enlevait sa peau, la mettait au frais dans une jarre, puis s'envolait sur un manche à balai, pour aller sucer le sang des nouveau-nés, et que si la boutiquière l'avait adoptée, ce n'était pas dans une intention généreuse, mais afin de donner le change sur sa vraie nature. Là-dessus, comme Damassi les traitait de menteurs, les enfants du village, joignant les mains, firent la ronde autour d'elle, en chantant à tue-tête :

— *Petits oiseaux, où allez-vous ?*

— *Au jardin de Séramise,*

*Qui nous a promis du millet.*

— *Séramise mange les tout-petits ;*

*Si vous allez dans son jardin,  
Elle vous mangera aussi...*

Damassi rentra en pleurant chez la boutiquière, qui la gronda, pensant qu'elle venait de faire une chute :

— Tu es encore tombée, maladroite !

— Non, marraine.

— Alors, pourquoi pleures-tu ?

Damassi prétendit d'abord qu'elle n'en savait pas la raison ; mais, sur les instances de Séramise, elle finit par avouer que les enfants du village, qui ne l'aimaient point, s'amusaient chaque jour à lui faire de la peine, et que cette fois-ci, publiquement, ils l'avaient tournée en dérision :

— Ils disent tout le temps que tu es un loup-garou !

À ces mots, le visage de la boutiquière se convulsa horriblement, cependant que sa bouche, crispée en un rictus de haine, laissait voir à Damassi, pour la première fois, des dents aussi longues que celles d'une bête féroce !

— Et tu crois que c'est vrai ? fit-elle d'une voix stridente.

Damassi eut tellement peur qu'elle se cacha le visage dans les mains. Mais Séramise, la saisissant brutalement par le bras, lui demanda de nouveau :

— Idiote, tu crois que c'est vrai ?

— Je leur ai dit, au contraire, murmura l'enfant entre deux sanglots, je leur ai dit... que c'était une menterie !

— Bien ! fit la boutiquière, soulagée.

Et tout de suite, passant de la violence à la douceur, elle caressa le visage de Damassi, lui donna des bonbons, et fit tant et si bien que la fillette, essuyant ses larmes, alla jouer toute seule dans la cour. En sorte que Séramise crut qu'elle avait déjà tout oublié. Mais dans la soirée, Damassi, qui d'habitude s'endormait assez vite, eut beau se tourner et se retourner sur sa natte, elle revoyait constamment l'expression sauvage qui avait enlaidi, ce jour-là, le visage de sa marraine, tandis que, sans arrêt, les paroles de la chanson bourdonnaient dans sa tête :

*Séramise mange les tout-petits ;  
Si vous allez dans son jardin,  
Elle vous mangera aussi...*

Sur le coup de minuit, la boutiquière se leva avec d'innombrables précautions, pour ne pas faire de bruit. Elle s'approcha doucement de Damassi, l'appela à voix basse, et comme l'enfant ne répondait pas, présuma qu'elle était endormie, et s'en fut dans la pièce voisine, où

elle enleva sa peau. Elle revint à cheval sur un manche à balai, et prononçant des paroles magiques, fit trois fois le tour de la chambre, puis s'envola soudain, et traversa comme un fantôme le mur de la chaumière.

Dominant sa frayeur, Damassi avait observé tous les mouvements de la boutiquière. Convaincue enfin que sa marraine était un loup-garou, comme l'en accusaient les enfants du village, elle décida de l'amener à résipiscence par le moyen énergique qu'on emploie d'habitude en pareil cas. Et, sur-le-champ, elle prépara un mélange irritant, fait de jus de citron, de sel et de piment, en imbiba soigneusement la peau de Séramise, qu'elle remplaça ensuite dans la jarre, puis se recoucha, les yeux bien ouverts dans le noir, attendant avec impatience la fin de l'aventure.

Lorsqu'elle rentra au premier chant du coq, la boutiquière s'empessa de revêtir sa peau, mais aussitôt qu'elle en fut recouverte, elle poussa des hurlements de supplicé, et s'en débarrassa au plus vite. Soupçonnant que sa filleule l'avait épiée cette nuit-là, afin de la prendre sur le fait, et qu'elle lui avait joué le tour traditionnel de *l'assaisonnement*, Séramise éprouva, pour la première fois de sa vie, le frisson de la peur.

— Damassi, ô Damassi ! appela-t-elle enfin d'une voix étranglée. Qu'as-tu fait à la peau que j'avais laissée dans la jarre ?

L'enfant, qui faisait semblant de dormir, ne répondit pas.

— Damassi, ô Damassi ! appela de nouveau la boutiquière. Qu'as-tu fait à la peau que j'avais laissée dans la jarre ?

Hélas ! loin de répondre, Damassi ronflait paisiblement. Si bien que, dans son désarroi, Séramise revêtit encore sa peau, qui la brûla davantage que la première fois, et de telle sorte qu'elle l'enleva précipitamment, sacrant et gigotant comme un diable dans un bénitier ; mais la peur l'égarait de plus en plus, et derechef, elle appela la fillette.

— Damassi, ô Damassi ! Qu'as-tu fait à la peau que j'avais laissée dans la jarre ?

Damassi ronflait de plus belle. Saisie de rage tout à coup, la boutiquière se rua dans la chambre à coucher, prit la fillette par les cheveux, et la secoua violemment :

— Misérable, me répondras-tu à la fin ?

Mais déjà les voisins, alertés par ses cris, frappaient à la porte de la chaumière. Perdant complètement la tête, Séramise, qui ne voulait pas être vue dans l'état où elle se trouvait, alla reprendre sa peau, et s'en revêtit en toute hâte. Quelques instants plus tard, souffrant comme une damnée mais l'œil farouche, elle mourait sans pousser le moindre gémissement, tandis que les villageois, assemblés autour de son lit, l'accablaient d'insultes et de malédictions.

Damassi, qui ne s'attendait pas à cette issue fatale, en fut très peinée. Aussi, comme elle héritait de sa marraine et qu'il lui répugnait de profiter d'une mort qu'elle avait causée, elle renonça à la succession. Et un père de famille, qui avait été l'ami de ses parents, la recueillit dans son foyer, où elle grandit en sagesse et en beauté.



# LA TIMBALE ENCHANTÉE



NE JEUNE paysanne, et des plus coquettes, revenait du marché sur son âne, lorsque, passant le gué d'une rivière, elle aperçoit au fond de l'eau, une timbale en argent. "Le joli gobelet !" s'écrie-t-elle, émerveillée. À l'instant même, elle enlève ses sandales, descend de la monture en relevant ses jupes, et s'empare de la timbale, qu'elle serre précieusement dans son corsage.

Or, il se trouve que cet objet avait été volé au père des diables par des bandits, qui, découvrant par la suite qu'il était enchanté, l'ont jeté dans la rivière, de peur qu'il ne les fasse prendre.

Bon. Comme la paysanne arrivait à une croisée de chemins, voici que le joli gobelet se met à chanter :

*Dam' klidam', klidam' !*

*Dam' klidam', klidam' !*

*Klidam', klidam' dam !*

La jeune femme, effrayée, rejette loin d'elle la timbale enchantée, et "Hue, bourrique !" fouette sa monture à tour de bras. Mais ne voilà-t-il pas qu'au carrefour suivant, l'âne, de sa voix de stentor, entonne joyeusement la chanson du gobelet :

*Dam' klidam', klidam' !*

*Dam' klidam', klidam' !*

*Klidam', klidam' dam' !*

Terrifiée sur le coup, la jeune femme saute vivement à bas de la bourrique, et abandonnant ses provisions, détale à toutes jambes.



Hélas ! au troisième carrefour, c'est sa jupe qui reprend maintenant la chanson. Elle arrache le vêtement avec colère, le piétine, et le laisse dans la poussière du chemin. Et bientôt, pour la même raison, elle se défait de son corsage, puis de sa chemise...

La voici toute nue à présent, courant comme une folle !

Un gendarme, finalement, la rencontre dans cette tenue immodeste. Il l'arrête, et veut la conduire tout de suite en prison ; mais la jeune femme se débat furieusement, mordant, griffant, et s'échappe en fin de compte, lui laissant à la main son collier de corail.

Au même instant, le collier reprend la chanson de la timbale enchantée :

*Dam' klidam', klidam' !*

*Dam' klidam', klidam' !*

*Klidam', klidam' dam' !*

Là-dessus arrivent les diables, qui recherchaient depuis des semaines les voleurs de la timbale. Ils s'emparent du gendarme, l'emmènent dans leur repaire, et sans autre forme de procès, le mettent tout vif, comme un crabe, à bouillir dans une grosse chaudière.

Et le voilà qui chante à son tour, mais d'une voix désespérée :

*Dam' klidam', klidam' !*

*Dam' klidam, klidam' !*

*Klidam', klidam' dam' !*

